

LA

FOLIE ESPAGNOLE.

TOME I.

IMPRIMERIE de Madame PORTHMANN,
Rue du Hasard-Richelieu, 8.

LA FOLIE ESPAGNOLE,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

CINQUIÈME ÉDITION.

Honni soit qui mal y pense.

TOME PREMIER.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK.

Rue Mazarine, 34.

—

1837.

LA FOLIE ESPAGNOLE.

Le Cid, si fameux encore, en Espagne, et que nous ne connaissons guère que par l'un des chefs-d'œuvre de notre grand Corneille, le Cid avait chassé les Musulmans de Valence et de Tolède. Quelques efforts de plus, et le Mahométisme disparaissait de ce continent; mais il fallait de l'union, et l'Espagne était divisée en plusieurs royaumes dont les rois ne s'accordaient point entre eux, ce qui souvent est arrivé depuis et arrivera encore : modération et royauté ne seront jamais synonyme.

Don Ramire, roi d'Aragon, avait pris les armes contre celui de Castille; il avait appelé sous ses dra-

peaux ses grands et sa noblesse. Les comtes d'Aran et de Cerdagne, jeunes seigneurs catalans, tous deux beaux, fiers, pleins d'ardeur, et brûlant de se signaler, étaient cependant retenus dans leurs domaines par des motifs bien excusables. Le comte d'Aran était marié depuis un an à une jeune dame qu'il aimait passionnément. Elle venait de le rendre père d'un fils qui annonçait, dès le berceau, les traits touchants et chéris de sa mère. Cerdagne adorait Léonore de Lampurdan, jeune veuve, riche, aimable, et qui unissait la sensibilité naturelle à son sexe, aux singularités qui distinguent les siècles de la chevalerie.

D'Aran était heureux, Cerdagne allait le devenir, et souvent les plaisirs du cœur l'emportent sur les jouissances de la gloire. L'appel de leur roi avait réveillé en eux l'antique

valeur espagnole ; mais ils mettaient dans leurs apprêts cette lenteur qui annonçait le regret de s'éloigner des vallées de la Catalogne.

Madame de Lampurdan mit un terme à tant d'incertitudes : « Partez, dit-elle à Cerdagne, ou je romps avec un amant qui semble me préférer à l'honneur, et ne me revoyez que quand vous aurez mérité ma main, que je jure de vous conserver. » Son caractère était un mélange de tendresse et d'héroïsme ; elle était ferme dans ses résolutions ; elle se renferma dans son château, en interdit l'entrée à Cerdagne, et, pour dernière expression de sa volonté, elle lui envoya une écharpe décorée de ses couleurs.

Les châteaux de Cerdagne et d'Aran n'étaient guère qu'à quinze lieues l'un de l'autre. L'amant de la fière Espagnole vole chez son ami ; il en

attendait des consolations; il le trouve occupé à vaincre la résistance d'une épouse qui, pour le retenir, usait des moyens les plus forts : elle pleurait, et lui présentait son fils. Qui pourrait la condamner? elle était mère. D'Aran la chérissait tendrement, je l'ai dit; mais aime-t-on son épouse de la même manière que sa maîtresse? Il s'arrache des bras de la comtesse, il revient à elle, il la comble des plus tendres caresses; il s'éloigne de nouveau, un cri de l'enfant le ramène : il s'échappe enfin, en essuyant une larme, et il entraîne Cerdagne sur ses pas.

Leurs écuyers, leurs bannières, leurs armures, leurs palefrois se rencontrent au village de Cénet. D'Aran y avait envoyé les siens, et ceux de Cerdagne le suivaient de loin, par ordre de madame de Lampurdan. Ils traversent la Catalogne, et arrivent

à Sarragosse où don Ramire assemblait son armée.

Cette ville, qui est encore une des plus belles cités de l'Espagne, offrait un spectacle aussi nouveau qu'intéressant à deux jeunes gens qui ne connaissent à peu près encore que leurs donjons, leurs créneaux, leurs ponts-levis, leurs meutes et leurs maîtresses. Le bon roi Ramire aimait le luxe et le plaisir, dont il avait été privé pendant quarante ans qu'il fut moine et évêque. On assure même qu'il ne haïssait pas les femmes, et qu'il se maria très-volontiers lorsque le pape Innocent II voulut bien le lui permettre. Et le moyen de s'y opposer ? ne fallait-il pas des successeurs au trône ?

Le bon roi Ramire, qui n'avait pas appris à faire la guerre dans un cloître, et qui ne se souciait pas trop d'en braver les dangers, voulut au

moins en avoir une idée, et ce fut au milieu des tournois et des fêtes qu'il préparait une invasion en Castille.

Cerdagne et d'Aran étaient partout, et partout on ne voyait qu'eux. Personne ne brisait une lance avec autant d'adresse; personne ne dansait une sarabande avec autant de grâce; personne ne donnait autant d'inquiétudes aux pères et aux maris. Cerdagne surtout, plus vif, plus sémillant, d'un esprit plus cultivé, n'avait qu'à se montrer pour plaire, et plus d'une matrone lui fit même des avances de la part de très-belles dames qu'il n'avait pas distinguées; car enfin un joli homme n'est pas de fer.

Ce n'est pas qu'il oubliât sa charmante veuve, ni d'Aran sa respectable épouse; mais il est des privations que la jeunesse ne supporte pas, et le moyen de refuser quelques complaisances à des princesses qui

veulent bien les solliciter? Madame de Lampurdan avait donné à Cerdagne un écuyer qui lui était tout-à-fait dévoué, et qui lui rendait un compte exact des infidélités de son maître. Toujours singulière, elle s'en applaudissait. « Il est bon, disait-elle, qu'il connaisse plusieurs femmes, je gagnerai à la comparaison, et s'il en est qui m'égalent en beauté, je les surpasserai toutes en tendresse, en égards, en prévenances, et surtout dans l'art heureux de chasser l'uniformité, qui tue le sentiment, en me montrant toujours nouvelle. »

Quand Cerdagne était dans l'ivresse d'une nouvelle passion, elle ne lui écrivait pas; quand il commençait à bâiller auprès de sa belle, la correspondance s'engageait de nouveau. Le jeune comte, rendu à lui-même, écrivait des lettres de feu, et madame de Lampurdan disait en souriant :

« Ces femmes-là ne flattent que les sens; moi seule ai su toucher son cœur. »

Après avoir bien fait la petite guerre, il fallut entrer en campagne. A peine Cerdagne et d'Aran furent-ils sortis des murs de Sarragosse, qu'ils oublièrent les plaisirs frivoles qui volaient pour ainsi dire au-devant d'eux. Cerdagne regardait son écharpe blanche et rose qui lui rappelait sa chère Léonore; il répétait les derniers mots qu'elle lui avait adressés; il soupirait après les combats pour se montrer digne d'elle; il faisait des vœux pour la fin de la guerre, d'où dépendait l'instant de son bonheur.

Il est plus aisé de conduire un diocèse qu'une armée. Après trois ans de combats, dont je ne vous ferai pas le détail, dans lesquels d'Aran etC erdagne se signalèrent constam-

ment, mais dans lesquels aussi le prêtre-roi eut presque toujours le désavantage, la Navarre fut enlevée à la couronne d'Aragon, passa depuis, par des mariages, aux comtes de Champagne, ensuite à Philippe-le-Bel, fut annexée à la couronne de France, et se fondit enfin dans la monarchie espagnole.

Pendant ces trois années, le galant Cerdagne avait séjourné dans plusieurs citadelles, où l'amour s'introduisait avec lui. Son armure bronzée et damasquinée en or, son panache blanc, sa contenance fière, frappaient d'abord les yeux : levait-il la visière de son casque, il fixait tous les cœurs. Le raisonnement de la belle Léonore fut justifié à la fin. « Ma foi, dit-il un jour à son ami d'Aran, les femmes qui me recherchent n'aiment en moi que le plaisir; celle-là seule sait aimer, qui sacrifie

ses désirs à sa vertu, à l'estime publique, et surtout à celle de l'homme qu'elle a l'intention de fixer, et cette femme est Léonore de Lampurdan : elle est la plus respectable, comme la plus belle de toutes celles que le hasard a présentées à mes yeux. La paix est faite, je me fixe à jamais, et je l'épouse. »

Bien que le prêtre-roi eût perdu dans cette guerre une assez belle partie de ses états, il n'en prétendit pas moins récompenser dignement les guerriers qui l'avaient suivi. Au défaut de terres, de pensions, que l'état de ses affaires ne lui permettait pas de donner, il se rejeta sur les décorations, qui ne coûtent rien, et qui flattent bien plus les grands qu'une augmentation de fortune, dont ils n'ont que faire.

Pendant qu'on se battait en Aragon et en Castille, les Maures, ha-

biles à profiter des divisions des Chrétiens, avaient repris Valence. Des moines de l'ordre de Cîteaux, assez nombreux et assez puissants pour fournir aux frais de la défense de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères lais, leurs domestiques, leurs paysans, qui combattirent sous le scapulaire. Telle fut l'origine de cet ordre militaire-religieux de Calatrava, qui eut tant de lustre pendant plusieurs siècles, dont les statuts permettaient de se marier une fois, et dont il ne reste plus que quelques Commanderies, que le roi d'Espagne confère à qui bon lui semble.

L'ordre de Calatrava avait besoin, à son origine, d'un grand-maître qui lui donnât autant de consistance que d'éclat, qui en ennoblit la marque distinctive en la portant lui-même, et qui la fît ainsi désirer aux

seigneurs de sa cour. Les moines de Cîteaux devaient la préférence au roi d'Aragon, qui avait été leur camarade, et le bon Ramire, flatté de leur déférence, accepta un titre qui l'allait mettre à même de récompenser ses chevaliers sans frais. D'Aran et Cerdagne retournèrent dans leurs châteaux avec la croix de l'ordre au cou ; distinction d'autant plus précieuse qu'elle était rare encore, qu'elle serait aux yeux de madame de Lampurdan un signe non équivoque de la valeur de son amant, mais qui ne valait pas une portion de ses domaines, qu'il avait engagée par parties pour faire face aux dépenses de ses campagnes, car les seigneurs alors se faisaient tuer à leurs frais : usage très-commode pour les rois, et qui malheureusement pour eux est tout à fait perdu.

Nos deux chevaliers traversaient

la ville de Benavarri, sur les frontières de la Catalogne, où le bruit de la paix les avait devancés. Cette paix n'était pas honorable, mais elle ne nuisait directement qu'aux intérêts du prêtre-roi, et une paix, quelle qu'elle soit, est toujours très-bonne pour le peuple. L'Aragon, la Catalogne se livraient à la joie; chacun rentrait dans son manoir; les uns trouvaient leur famille augmentée, les autres travaillaient à l'augmenter eux-mêmes; tous étaient bien reçus; et dans le fond que pouvaient-ils désirer davantage? on connaissait déjà le proverbe, *les absents ont toujours tort*, proverbe tombé en désuétude, aujourd'hui que l'inconstance, le libertinage et le divorce donnent si souvent tort aux *présents*.

Revenons. Madame d'Aran et la belle Léonore, tendres, sages, et par conséquent fidèles, ne purent résis-

ter au désir de se réunir au plus tôt, l'une à son époux, et l'autre à son amant. Elles se voyaient fréquemment pendant l'absence de leurs messieurs : confidences d'amour sont un besoin pour deux cœurs sensibles; soirées d'hiver sont moins longues quand la conversation est attachante.

Nos deux belles travaillaient dans une des salles du château d'Aran. Les petites-maîtresses de ces temps reculés ne connaissaient pas la bougie, et la chandelle ne s'allumait que les grands jours. Une lampe à trois becs, d'un cuivre très-clair, était suspendue par une chaîne de laiton à une voûte rembrunie, que décoraient des étendards et des timbales pris sur les Maures par les premiers comtes d'Aran; des chaises d'érable à grands dossiers, une grande table de noyer, formaient l'ameublement; le fauteuil du seigneur était là, et

personne ne s'y était assis pendant son absence : c'eût été une espèce de profanation, dans un siècle où les femmes ne rougissaient pas encore de reconnaître leur maître dans leur époux.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, car je veux être lu de nos beautés modernes, qui trouvent tout simple de mener leurs maris par le nez, de dissiper leur fortune, de faire assez souvent pis, qui crient au ridicule, au scandale, si le cher homme pense seulement à rétablir chez lui l'ordre et la décence, et qui ont incontestablement raison : car enfin, d'autres temps, d'autres mœurs.

Les deux dames étaient donc assises sur de simples chaises, brodant près de la table; leurs demoiselles, placées à une distance convenable, cousaient en silence (les suivantes

de ce temps-là savaient se taire), lorsqu'un homme armé de pied en cap se présenta dans la salle : c'était l'écuyer que madame de Lampurdan avait donné à son cher Cerdagne. Il s'était détaché à l'instant où la paix venait d'être conclue, et avait marché aussi vite qu'on le peut faire sans relais et sans chevaux de poste : nos aïeux n'avaient pas toutes leurs aises.

Pendant que l'écuyer festoyait, sur le bout de la table, un reste de pâté de sanglier que lui avait présenté, avec une jolie révérence, une des demoiselles de madame d'Aran, il contait, dans certains intervalles, les faits et gestes des deux amis, et les dames laissaient tomber leur ouvrage, se penchaient vers lui, l'œil fixe, et leurs lèvres purpurines entrouvertes; leur sein palpitait à la peinture vive et animée des dangers,

le sourire reparaissait au détail d'une victoire. Une noble fierté parut sur leur visage, quand elles se représentèrent un époux et un amant recevant de leur roi et l'accolade et la croix de l'ordre de Calatrava; mais au mot *paix*, que personne n'avait entendu encore dans ce canton, à la nouvelle du licenciement de l'armée, madame d'Aran tombe à genoux pour remercier le ciel, et la belle Léonore ordonne qu'on apprête à l'instant sa plus vigoureuse haquenée : « Où voulez-vous aller? lui dit son amie. — Au-devant de Cerdagne. — Il fait nuit. — Que m'importe? — Et les brigands? — Craint-on quelque chose quand on aime? »

Madame d'Aran eût rougi de ne pas faire pour son époux ce que Léonore faisait pour son amant. Suivantes, pages, valets, tout est en l'air dans le château; les armoires sont

renversées pour chercher des équipages de voyage; le pavé des écuries résonne sous les grosses bottes des piqueurs; les cuisiniers chargent le fourgon de viandes froides et de bon vin; les valets s'arment à la hâte; le cornet à bouquin se fait entendre, le pont-levis se baisse, nos amazones sont en route.

La nuit est froide, l'amour l'échauffe de son flambeau; le chemin est difficile, l'amour l'aplanit; on mesure l'intervalle qui sépare encore du bonheur, l'amour le remplit en y plaçant l'espérance.

En parlant, chantant, mangeant le jour, en reposant la nuit dans le fourgon, on avançait, sur les renseignements que donnaient des pelotons de soldats qui s'en retournaient gaîment chez eux, et qu'on rencontrait de distance en distance. Quelquefois il fallait payer leurs avis par l'abandon

d'une hure, ou d'un filet de chevreuil; quelquefois il fallait entendre des propos grivois qui déplaisent toujours aux dames, à ce qu'elles disent : mais Léonore avait du caractère, et se mettait au-dessus de ces détails ; elle inspirait son courage à madame d'Aran.

Cependant elles avisèrent de se voiler, et firent bien, car la soldatesque qui peut tout, respecte moins une femme de qualité qu'une grisette. Un certain capitaine Diégo, surnommé *le Dévirgineur*, accompagné d'une trentaine de drôles de sa trempe, se trouva au point du jour en face du fourgon, et lorgna les demoiselles suivantes. Tout était bon au capitaine en temps de paix; mais après trois ans de guerre et de privations, à une grande distance de toute habitation, dans un temps où il n'y avait ni grands chemins fréquentés, ni maréchaussée, où les différends se termi-

naient à la pointe de l'épée, quelle trouvaille pour le capitaine et sa bande, que sept à huit filles, toutes jolies, bien qu'elles ne valussent pas leurs maîtresses!

Il les invite à descendre sur l'herbe verdoyante. Des cris d'abord, comme cela se pratique, et ensuite la résignation, car enfin toutes les femmes ne sont pas obligés d'être des Lucrèce. Il est des cas d'ailleurs où ce joli péché cesse d'en être un, selon l'avis des plus savants casuistes; témoin Judith, qui forniqua en sûreté de conscience avec Holopherne, parce qu'il fallait sauver Béthulie; sainte Marie Egyptienne,qui, faute d'argent, paya de sa personne le batelier qui la passait, car toute peine mérite salaire; et notre grand'maman Eve elle-même n'a-t-elle pas commencé à mettre la fornication en honneur? car enfin lorsqu'elle était seule avec le grand-

papa, qui diable avait pu les marier?

Les pages et les valets des deux dames s'étaient présentés d'abord pour s'opposer aux desseins du capitaine, et sa redoutable épée les avait dispersés, comme le vent chasse et roule les feuilles mortes. Quelle extrémité pour des filles d'honneur! Elles faisaient de leur mieux pour ne pas pêcher, en ne s'unissant point d'intention, et n'y réussissaient pas toujours. Les dames, qui occupaient le fond du fourgon, s'étaient hâtées, avant que les demoiselles en descendissent, de se tapir sous une couverture de soie verte, brochée d'or; les demoiselles, jalouses de prouver leur dévouement à leurs maîtresses, en supportant seules ces outrages multipliés, ne disaient pas un mot qui pût déceler les dames; les dames, fatiguées d'une position très-gênante (l'une avait le

manche d'un gigot qui lui rentrait dans les reins, l'autre s'était assise sur une paire d'éperons qui se trouva là par malheur), les dames faisaient des mouvements qui ne furent aperçus que lorsque le capitaine et ses gens furent susceptibles de quelqu'attention. Heureusement pour elles, les combattants étaient absolument hors de combat, car elles eussent obteuu la préférence qu'elles méritaient à tant d'égards. Le capitaine Diégo passa son chemin en jurant de dépit de n'avoir pas fait perquisition dans ce chariot, en se plaignant de la nature, qui mettait des bornes à ses exploits : les dames le virent s'éloigner avec un sensible plaisir, bien qu'un homme aussi valeureux ait toujours quelque attrait pour le sexe; mais nos dames n'avaient de leur sexe que les vertus.

Elles consolèrent leurs demoiselles,

qui prétendaient être au désespoir de cette aventure, et qui ne se cachaient pas quand on rencontrait un nouveau peloton, parce qu'il était de leur devoir de s'immoler pour leurs maîtresses. *A quelque chose malheur est bon.* Des œuvres du capiaine Diégo naquirent, au bout de neuf mois, deux chenapans qui ne valurent pas mieux que leurs pères, et, à la sixième génération, sortirent de cette illustre souche, Cortez et Pizarre, qui allèrent en Amérique égorger, à la plus grande gloire de Dieu et de l'Espagne, douze millions d'hommes qui n'avaient qu'un tort, celui de n'être pas les plus forts.

Deux femmes échappées à un semblable péril, le plus terrible qui puisse menacer des femmes d'une certaine façon, doivent nécessairement de la reconnaissance au Ciel qui les a visiblement protégées. Nos dames pro-

mirent une neuvaine à saint Jacques de Compostelle, le plus grand saint du paradis, à ce qu'on assure en Espagne, et, en entrant dans cette ville de Benavarri, dont je vous parlais tout à l'heure, elles mirent pied à terre pour se rendre à l'église principale, et commencer l'exécution de leur vœu. Une pluie épouvantable survint, les incommoda beaucoup, mais ne leur parut qu'un moyen dont le patron se servait pour éprouver leur ferveur. Deux chevaliers bien montés, accompagnés d'une suite nombreuse, se montrent dans l'éloignement ; nos belles comtesses distinguent leurs couleurs, les armures et enfin Cerdagne et d'Aran. Elles oublient le capitaine Diégo, saint Jacques de Compostelle, et la pluie; elles courent ; elles prononcent les noms chéris; d'Aran et Cerdagne les entendent, les reconnaissent, sautent de

leurs palefrois ; ils sont dans les bras les uns des autres, ils se pressent, ils s'enlacent; un doux frémissement agite tout leur corps, soupirs brûlants sont le seul langage qu'ils emploient: quel autre vaudrait celui-là ?

Cependant d'Aran, qui n'était plus que le mari de sa femme, la conduisait insensiblement dans un lieu où ils pussent au moins causer à couvert. Cerdagne, malgré ses infidélités, n'avait pas cessé d'aimer sa belle Léonore, et le premier coup d'œil de la charmante veuve avait ajouté à la vivacité de ces feux. Cependant l'eau qui tombait à flots s'amassait entre sa cuirasse et sa cotte de mailles; bientôt elle perça le pourpoint, et emplit le haut-de-chausses. Il n'est pas d'amour qui tienne contre cette froide et subite immersion. L'ivresse de Cerdagne se dissipa aussitôt; il présenta la main à sa belle pour la conduire

dans un endroit plus convenable. «Il y a trois ans que vous ne m'avez vue, lui dit madame de Lampurdan, et vous vous apercevez qu'il pleut!..... vous ne m'aimez pas! — Je ne vous aime pas! ô ciel! — Point de mots, des choses. — Quelle preuve exigez-vous de mon amour? Faut-il armer mes vassaux et mes domestiques, aller seul avec eux attaquer et reprendre Valence, défier le roi maure en combat singulier, le pourfendre, ou l'amener à vos pieds reconnaître que vous êtes la plus belle, et qu'il s'estime heureux d'être vaincu pour vous? faut-il..... — Il faut vous taire pendant un an. — Comment, madame... — Je vous aime trop pour exposer votre vie; et je me soucie fort peu que votre roi maure me trouve belle ou non; mais je veux qu'un effort pénible me prouve que vous ne me confondez pas avec ces belles dames qui ont cru

avoir votre cœur, que peut-être je ne possède pas plus qu'elles. — Vous me feriez l'injustice.... — Si vous proférez un mot de plus avant le délai prescrit, Léonore de Lampurdan est perdue pour vous. »

Quelqu'amoureux qu'on soit, il est dur de se soumettre à une épreuve aussi bizarre, surtout quand on joint aux formes aimables qui nous font rechercher, cette gaîté naturelle qui a sans cesse besoin de s'épancher. Cependant, si les maris du douzième siècle trompaient, tourmentaient, désolaient leurs femmes, comme ceux du dix-huitième, les amants tremblant devant leurs belles, aveuglément soumis à leurs moindres volontés, ne savaient qu'obéir quand elles avaient prononcé. Ce respect extraordinaire était un reste du culte que les Gaulois et les Germains rendaient à un sexe en qui ils reconnaissaient

quelque chose de divin. Un amant rebelle ou parjure était, dans les fastes de la chevalerie, une chose inouïe, qui entraînait nécessairement la dégradation. Aussi, voyait-on alors autant d'amants parfaits, qu'on voit maintenant d'usuriers en France, de penseurs en Angleterre, de paresseux en Espagne, de banqueroutiers en Hollande, de buveurs en Allemagne, de fourrures en Russie, etc.

Bien que Cerdagne fût un parleur, et un parleur aimable, il tenait à ses éperons, à sa croix de Calatrava, et surtout à sa charmante veuve. Un mot l'aurait fait traduire devant une cour d'amour qui lui eût tout ôté à la fois. Il se décida donc à se taire, mais il tenta un dernier effort qui ne pouvait pas le compromettre. Il tire ses tablettes, car il était savant pour le temps où il vivait : il lisait fort bien, et écrivait assez lisiblement. «Je vous

permets de m'écrire, lui dit madame de Lampurdan ; je vous promets de vous répondre, et même de vous parler ; mais je vous défends de faire connaître à qui que ce soit que c'est par mon ordre que vous êtes muet, ni de penser à l'hymen avant l'expiration de l'année. » Sans s'occuper davantage du mauvais temps, Cerdagne, désespéré de la double peine, improvisa quatre ou cinq vers, aussi mauvais que tous ceux qu'on faisait alors. Il les présenta à madame de Lampurdan, qui, charmée de se voir célébrée en vers pour la première fois, lui présenta sa main à baiser : elle lui devait quelqu'adoucissement. Elle s'appuya sur son poignet, couvert de son gantelet, et le conduisit dans le palais où s'étaient retirés monsieur et madame d'Aran. L'eau coulait de toutes les parties de leur corps : on rit beaucoup de cette

ardeur qui les avait rendus insensibles à un orage tel qu'on n'en voit pas un semblable en dix ans. Pour toute réponse, madame de Lampurdan fit avancer le fourgon et ses femmes, et fut se sécher dans une salle voisine. Cerdagne, qui voulait paraître aimer la pluie depuis un moment, n'entendait pas se changer; il regardait d'Aran et sa femme d'un air bête; il se pinçait les lèvres pour ne pas rire, et répondait par signes à tout ce qu'on lui disait. D'Aran l'aimait véritablement; il s'alarma tout à coup, s'écria que l'amour avait rendu Cerdagne fou. Cerdagne répondit à cela par un grand éclat de rire, qui confirma son ami dans son opinion : l'alarme se répandit dans le château; on courut chercher le médecin le plus renommé de Benavarri, qui accourut suivi d'un frater et de deux apothicaires : car ces gens-là courent tou-

jours où il y a beaucoup à gagner. Le médecin prit la main de Cerdagne, qui se laissa faire. Inspection faite du pouls, le docteur décida qu'il y avait dérangement à la glande pinéale, et Cerdagne lui rit au nez; le docteur, plus convaincu que jamais par cette irrévérence, ordonna au frater d'ouvrir la veine, et aux apothicaires de préparer et de mettre en place des laxatifs. Cerdagne n'entend pas pousser la plaisanterie aussi loin; il jette la trousse du frater au feu, la perruque du docteur par la fenêtre, et les deux apothicaires à la porte.

Le docteur prononce que ce genre de démence vise à l'hydrophobie, et qu'il faut lier le malade. A ce mot, Cerdagne entre vraiment en fureur, et saute sur son épée. Ses gens désolés s'arrêtaient devant lui, sans savoir quel parti prendre, d'Aran pleurait, et avait pourtant aussi tiré son cou-

telas, à tout événement ; le docteur, le frater, les apothicaires, des harts à la main, sautillaient autour de Cerdagne, qui les écartait à grands coups de plat d'épée ; madame d'Aran, inutile jusqu'alors au tableau, avait pris le parti de s'évanouir, pour le compléter. Le désordre était au comble, lorsque madame de Lampurdan rentra, brillante de son propre éclat, et de celui de l'habit qu'elle avait été prendre. « Comte, dit-elle à Cerdagne, je n'ai pas plus envie de vous voir enrhumé que de vous envoyer reprendre Valence ; allez changer de vêtement. » Cerdagne sortit avec une profonde révérence, et personne ne concevait comment ce fou, qui était menacé de la rage, obéissait au moindre mot de la beauté.

Cependant le membre de la faculté et ses suppôts n'entendaient pas désemparer. Ils redemandaient à grands

cris leur malade ; il fallait qu'il fût saigné et clystérisé, parce que les arrêts d'un médecin sont sans appel. « Je paie la cure, et je vous dispense de la faire, dit madame de Lampurdan, en tirant sa bourse : qu'avez-vous à ajouter ? — Rien, sans doute, que des révérences. » Et ces messieurs se retirèrent à reculons, la tête penchée sur leurs genoux.

Madame d'Aran était revenue à elle, et parlait à son mari de l'inconcevable état du pauvre Cerdagne; d'Aran avouait tout bonnement qu il n'y comprenait rien, mais que leur ami ne pouvait être dangereux, puisque madame de Lampurdan avait sur lui un empire aussi absolu ; ils arrêtèrent tous à la fois qu'on prendrait certaines précautions contre un nouvel accès qui pouvait n'être pas éloigné. Madame de Lampurdan écoutait avec une feinte indifférence, et s'enor-

gueillissait intérieurement de la soumission d'un homme dont le bras avait souvent fait trembler la Castille. Cerdagne, en changeant d'habit, pensait à la singulière punition que sa maîtresse lui avait infligée ; il en murmurait mentalement, il en riait l'instant d'après, et il reparut dans la salle commune, le front serein et beau comme l'Apollon du Belvéder.

Il fut s'asseoir près de sa belle Léonore; il lui peignait son amour et la joie qu'il avait de la revoir, par les gestes les plus expressifs : sa Léonore lui répondait de vive voix les choses les plus tendres et les plus pathétiques ; l'étonnement des spectateurs allait toujours croissant : « S'il n'est pas fou, qu'est-il donc ? s'écria enfin d'Aran. — Je suis muet, écrivit Cerdagne. — Muet ! reprend son ami. — Muet ! continue son épouse. — Et comment ?......... — Et par quelle

aventure ?....... — Ah ! dites-moi ?... — Expliquez-vous, de grâce !... — Je suis muet, je ne puis vous en écrire davantage. — C'est une paralysie sur la langue. — Il faut faire revenir le médecin. — Sans doute.

A cette menace, Cerdagne reprend ses tablettes : « S'il reparaît devant moi, je le tue ; je ne veux pas guérir. Voyez les regards d'amour que m'adresse ma Léonore : il semble que je lui devienne plus cher par mon accident. — N'en doute pas, mon ami, répond la belle veuve, et elle offre sa joue à son amant. — Oh! à pareil prix, écrit de nouveau Cerdagne, je serais muet toute ma vie. »

On soupa très-gaîment. L'aventure des filles d'honneur empêcha de se remettre en route toute la nuit. Madame d'Aran d'ailleurs était bien aise, après trois ans d'absence, de causer de près avec son mari. L'agrément

particulier et l'intérêt général exigeant donc qu'on passât la nuit à Benevarri, chacun se retira de bonne heure. Monsieur et madame d'Aran firent ce qu'ils voulurent; madame de Lampurdan se rappela ses nuits passées, et celles que l'amour lui réservait; Cerdagne causa tout seul : c'est une jouissance quand on s'est tu forcément pendant la journée.

On arriva sans mésaventure au château d'Aran. Les amants y laissèrent les époux, et se retirèrent dans leurs donjons. Pas un voisin qu'on pût voir décemment : c'étaient de pauvres gentillâtres, des bûcherons, des laboureurs, quelques chapelains. Il y avait par-ci, par-là, des jouvencelles qui méritaient l'attention du comte de Cerdagne; mais il lui était défendu de parler, et elles ne savaient pas lire : Il fallait donc être fidèle malgré soi. Le pays était abondant en gibier; mais

on ne chasse pas sans parler à ses chiens et à ses piqueurs: il fallut donc encore renoncer à ce plaisir-là. On pouvait aller voir madame de Lampurdan ; mais la décence ne permettait pas qu'on couchât chez elle. On n'avait alors pour ressource qu'un mauvais lit offert de bon cœur par un pauvre curé, et on se lasse d'être mal couché : les séjours n'étaient donc pas très-prolongés. Le château de Lampurdan était à douze lieues de celui de Cerdagne : les voyages ne pouvaient donc pas être très-fréquents. La seule jouissance qui restât à Cerdagne était d'écrire, tant que bon lui semblait, à sa fière veuve, mais cette jouissance même lui rappelait ses privations ; et puis quand on a écrit tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent, qu'on a dit tout ce qu'on peut dire, il paraît assez insipide de recommencer. Cerdagne s'en-

nuyait, oh! il s'ennuyait..... comme un écolier en classe, comme un juré à l'audience, comme un rentier qui attend son quartier, comme un mari près de sa femme. Quand il était bien sûr d'être seul et de n'être pas entendu, il parlait, il parlait tout haut contre la fantaisie de sa Léonore, et, sans son attachement à ses éperons et à sa croix de Calatrava, je ne sais pas trop ce qui en serait arrivé.

Madame de Lampurdan n'était pas plus heureuse. Quand elle ne voyait pas Cerdagne, elle brodait et se dépitait; l'ouvrage va mal quand on n'est pas à ce qu'on fait. Elle quittait le métier et relisait sans intérêt des lettres qu'elle savait par cœur. Lorsqu'elle en eût écrit elle-même une trentaine, elle se répétait à chaque mot, et déchirait le poulet, de peur de donner à Cerdagne une mauvaise opinion de son esprit; femme, belle

et riche, elle devait avoir tous les genres d'amour-propre.

Si Cerdagne paraissait, elle volait au-devant de lui, lui disait des choses charmantes, et s'ennuyait bientôt de l'uniformité de ses signes. Elle regrettait intérieurement de ne plus entendre cette voix si touchante, qui arrivait si sûrement à son cœur. Elle se rappelait certain moment assez doux de son premier hymen, et convenait, à part elle, qu'il y aurait de la duperie à reculer le second d'un an : la nature ne perd jamais ses droits. Que faire cependant? Revenir sur ses pas ? Rendre la parole à Cerdagne ? Ne serait-ce pas marquer un empressement qu'il pourrait interprêter à son désavantage? Son orgueil permettait-il d'ailleurs qu'elle transigeât avec son amour, et l'orgueil n'est-il pas, soit dit sans méchanceté, le sentiment dominant chez les fem-

mes? Tout cela était embarrassant, cruel, diabolique. « Je languis, je sèche, se disait-elle quelquefois; mais je mourrais plutôt que de céder. » Et, pour se dissiper, elle faisait enrager ses femmes.

Cet état de choses ne pouvait durer longtemps. L'amour, la jalousie, des craintes assez fondées peut-être, rapprochèrent, raccommodèrent tout : c'était la fête de madame de Lampurdan, et ces jours-là se célébraient alors avec une pompe qui devait flatter singulièrement l'habitant de la voûte azurée. Cela se réduit à présent à un bouquet, à une mesquine sérénade; la belle fait servir, en reconnaissance, la tourte de frangipane; on lui chante, en buvant son vin, quelques couplets assez plats, et on s'en retourne bâiller au coin de son feu : aussi nos patrons célestes, justement choqués de cette

parcimonie, nous abandonnent tout-à-fait, et il y paraît bien.

Madame de Lampurdan avait rassemblé chez elle la haute noblesse de vingt lieues à la ronde. Un prodigieux abattis de gibier avait été fait la veille dans ses parcs et dans ses forêts; ses gens étaient habillés de neuf, et elle venait de finir de sa main blanchette la broderie d'une robe qui devait habiller le lendemain l'image de sa patronne, qui figurait en pied sur le maître-autel, et qui foulait d'un air de dignité les Dieux du Paganisme, qui, selon moi, sont tout aussi bons que d'autres.

L'aurore de ce grand jour ne fut pas annoncé au bruit du canon, parce qu'on ne connaissait pas la poudre en Europe; mais les timbales, les cymbales, les clairons et tous les instruments qu'on avait imités des Maures, et qui ont au moins l'avantage de

ne pas ébranler les maisons de ceux qui ne veulent pas prendre part à la fête, ces instruments, bien ou mal embouchés, résonnèrent à la fois. Les comtes, les barons, les chevaliers, les dames, les jouvencelles, sortent de leurs couchettes, revêtent leurs habits somptueux, leurs armes, leurs joyaux. La nombreuse assemblée se réunit gaîment dans une salle où était servie une table de cent couverts, chargée de toutes sortes de mets, au milieu desquels figurait l'*òlla podrida*, qu'entouraient vingt flacons d'un excellent vin de la Manche. Il n'était encore que huit heures; mais alors on se levait mâtin, et on déjeunait fort.

La comtesse de Berga, la plus jolie de toutes les dames, après celle du château, était, par hasard ou autrement, auprès de Cerdagne, qu'aucun cavalier n'égalait en bonne mine. Le

dangereux fripon se livrait à son goût pour la variété, et parlait, de ses yeux, à madame de Berga, mais d'une manière si positive qu'elle ne pouvait s'y méprendre. Madame de Berga avait un mari vieux et infirme; Cerdagne était charmant, et un muet ne laisse pas d'indiscrétion à craindre, car un galant homme n'écrit jamais ce qui peut lui échapper dans la vivacité de la conversation. Madame de Berga faisait toutes ces réflexions, et regardait aussi Cerdagne d'une manière très-significative. Madame de Lampurdan, à qui rien n'échappait, avait de l'humeur, et faisait fort mal les honneurs de chez elle.

On savait par toute la Catalogne les engagements qui existaient entre Cerdagne et sa belle. Madame de Berga ne voulait pas être l'objet d'une fantaisie, et, pour former avec le paladin une liaison durable, il fallait

le détacher de ses premiers nœuds.

Elle crut avoir trouvé un moyen innocent de jeter de la défaveur sur madame de Lampurdan. Elle plaignit en général les jeunes seigneurs qui s'attachent à des dames qui répondent plutôt à leur amour par vanité que par véritable tendresse.

Un coup-d'œil très-vif de madame de Lampurdan la convainquit que le paquet était arrivé à son adresse. La réponse ne se fit pas longtemps attendre : « Je ne conçois pas, moi, reprit la belle veuve, qu'on se permette des observations aussi directes, sans un motif qu'il est facile de pénétrer. » La glace était rompue, et madame de Berga s'était trop avancée pour reculer : « Il est permis, poursuivit-elle, de plaindre un chevalier qu'une infirmité subite..... — Prive du cœur de sa maîtresse, n'est-ce pas là ce que vous voulez dire, madame ?

— Il me semble au moins que son accident m'eût fait hâter un hymen nécessaire à sa consolation. — Je ne suis pas faite, moi, madame, pour consoler un mari infirme. — Quoi! madame, des applications! — La patience est une vertu que je vous souhaite et que le ciel m'a refusée. Eh bien! madame, vous vous taisez! je vous mets cependant à votre aise. Allons, déclarez franchement à Cerdagne que ma conduite doit lui inspirer de l'indifférence, qu'il peut chercher ailleurs des dédommagements, que peut-être il n'ira pas loin pour en trouver. »

Les convives stupéfaits laissaient tomber leur fourchettes à manche de bois de cerf; madame de Berga était atterée; Cerdagne croyait presser de son genou celui de sa jolie voisine, et l'engager à continuer un combat qui lui assurait une épouse

adorée ou une maîtresse piquante; madame de Lampurdan se pinçait les lèvres et réfléchissait profondément. Le tréteau que Cerdagne avait pris pour le genou de madame de Berga, et dont la pression soutenue lui paraissait si flatteuse, le tréteau céda à la fin, il tomba, et entraîna la table. Madame de Lampurdan, tirée de sa rêverie par l'éclat de la chute, éclairée sur le manége de Cerdagne par la rougeur et l'embarras extrême de sa rivale, poussée par la sensibilité alarmée, et peut-être par un mouvement de justice, madame de Lampurdan se leva, et prenant cet air de dignité qui en imposait même à l'amour: « Je ne donnerai pas lieu davantage, dit-elle, aux plaintes qu'une compassion bien innocente m'adresse en faveur de mon amant; je n'autoriserai plus par mes délais des galanteries dont je ne pourrais raisonna-

blement m'offenser. Cerdagne, je vous épouse aujourd'hui; et madame, qui s'intéresse si vivement à vous, me saura gré sans doute de ma condescendance. Elle me plaindrait probablement, si j'avais des infirmités à vous faire oublier, et, pour la mettre absolument à son aise, je vais lui faire juger la différence qui existe entre l'attrait du plaisir et l'amour fondé sur l'estime; pour cela je n'ai besoin que d'un mot, et je le prononce : Parlez Cerdagne. »

Cerdagne, hors de lui, tombe aux pieds de sa Léonore, et ne voit plus qu'elle. Des exclamations sans suite, mais très-distinctement prononcées, prouvent qu'il n'est pas muet; madame de Berga, poussée à bout par son heureuse rivale, se croit jouée par le trop aimable chevalier; elle monte sa haquenée et pousse à grands coups de fouet une pauvre

bête bien étrangère à tous ces démêlés. Très-heureusement le comte de Berga était retenu chez lui par la goutte, et elle n'avait à Lampurdan aucun chevalier qui s'intéressât à elle pour jeter à Cerdagne le gage du combat.

Le tragique de la scène avait fait perdre de vue les détails comiques, les plats et les bouteilles cassés, les limiers se jetant sur les débris du festin, les pages s'empressant de réparer le désordre, culbutés par les chiens, et les culbutant à leur tour; la selle de la haquenée de madame de Berga, placée à la hâte, tournant au bout de cinq pas, l'amante malheureuse renversée, les jambes en l'air, et son écuyer lui tournant respectueusement le dos, tirant sa flamberge pour écarter les indiscrets, et laissant sa maîtresse se dépêtrer de son mieux, ou subir le sort de la

reine Brunehaut, plutôt que de souiller ses charmes d'un regard téméraire. On ne voyait que la belle, que la fortunée Léonore, on ne pensait qu'à féliciter Cerdagne. L'effort qu'avait fait sur lui-même un jeune homme aussi léger, était la preuve la plus incontestable de l'amour le plus vrai, et le garant le plus sûr du bonheur futur de madame de Lampurdan. Elle oublia la robe brodée de sa patrone, la patrone elle-même, et conduisit son cavalier à l'autel.

D'Aran et son épouse, enchantés d'un dénoûment qu'ils étaient loin de prévoir, présentèrent le plus beau couple de toutes les Espagnes au chapelain, qui s'attendait à chanter l'office du jour, et qui ne s'était pas préparé à célébrer des épousailles; mais comme il était le seul qui sût le latin, il récita les *Oremus* en l'honneur de sainte Léonore, et prononça à haute

et intelligible voix, l'*Ego vos conjungo*, qu'on entend à merveille dans tous les pays, et qu'on se repent parfois de s'être fait prononcer.

Vous présumez bien que la fête changea absolument d'objet. Cerdagne fut le patron du jour, il en fit le charme par un mélange de sentiments et de gaîté qui s'échappèrent comme un torrent qui a brisé les digues qui l'arrêtaient. De ce jour aussi madame de Cerdagne abjura l'autorité qu'elle avait prise sur son amant. Elle ne prétendit d'autre empire sur son époux que celui de la beauté et des grâces, des attentions et de la douceur. Cerdagne avait souvent murmuré contre son despotisme : sa délicatesse le charma, et il s'empressa de la justifier par tout ce que devait attendre de lui une épouse accomplie. On assure même qu'il lui fut fidèle... autant qu'un mari peut l'être.

Neuf mois s'écoulèrent dans des plaisirs toujours vifs, parce qu'ils paraissaient toujours nouveaux. Madame de Cerdagne allait resserrer les liens qui l'unissaient à son époux ; un gage de l'union la plus douce était attendu avec impatience, et on attendait le moment heureux en faisant de ces rêves de bonheur si naturels à de jeunes époux. Ce serait un garçon, il aurait la beauté, la sensibilité de sa mère, l'esprit et la valeur de Cerdagne. On le voyait s'échapper des bras de la comtesse pour hasarder quelques pas sur le gazon ; on l'entendait balbutier ces noms chéris de père et de mère ; on souriait à ses saillies enfantines : à ces illusions succédaient des plans d'éducation qui ne ressemblaient en rien à celle qu'on donnait alors aux enfants. Puis on l'envoyait faire ses premières armes contre les Maures, et l'établissement

le plus beau d'Aragon était le prix de ses exploits.

Hélas ! il vint trop tôt ce jour si ardemment désiré. Après des douleurs horribles, madame de Cerdagne donna une fille à son époux, et mourut dans ses bras.

Les caractères vifs sont plus fortement frappés que d'autres, et, par une juste répartition de la nature, les chagrins les plus violents sont aussi les moins durables. Cerdagne, désespéré, ne voulait pas survivre à son épouse ; il l'appelait à grands cris, il couvrait de baisers ses restes insensibles : il fallut employer la force pour l'en séparer. Il la suivit, baigné de larmes, dans la sépulture de ses pères, et l'instant où on finit de murer le caveau amena une crise terrible : il tombe sans connaissance aux pieds de son cher d'Aran, qui était accouru pour adoucir, pour partager

ses peines. Une salle tendue en noir, éclairée par une lampe funéraire, fut la retraite où Cerdagne s'ensevelit; d'Aran eut le courage de s'y renfermer avec lui, d'entendre pendant plusieurs jours et de répondre à des soupirs et à des plaintes continuellement répétés. C'était ses soins et ses prières qui déterminaient Cerdagne à prendre quelque nourriture : c'était sa conversation simple et attachante qui forçait l'attention de son ami, et qui faisait diversion à sa douleur.

D'Aran n'avait pas cette finesse, ce tact exquis qui distinguaient Cerdagne; mais il avait un sens droit, et son caractère réfléchi lui avait donné le loisir d'étudier les hommes. Il sentit d'abord qu'entreprendre de fermer une plaie aussi fraîche, c'était vouloir la déchirer; il savait qu'une perte aussi cruelle suspendait toutes les fonctions de l'âme; mais aussi,

lorsque les larmes se tarirent, que les soupirs devinrent moins fréquents, que le nom de Léonore était prononcé avec une sensibilité profonde, mais sans aucune marque de désespoir, d'Aran jugea qu'un attachement d'un autre genre, mais aussi fort sans doute, balancerait d'abord le premier, l'emporterait bientôt sur de simples souvenirs, et il prononça le nom de sa fille.

Au nom de cet enfant, dont Cerdagne ne s'était pas occupé encore, il parut sortir d'une longue léthargie. Il demanda instamment à voir sa Séraphine, et d'Aran, habile à profiter du moment, lui représenta que l'aspect de ce lieu lugubre pourrait agir trop fortement sur des organes si faibles encore. Il prit la main de son ami, et l'amour paternel l'arracha de l'espèce de tombeau où l'avait renfermé l'amour conjugal.

La vue de Séraphine rappela vivement l'idée de sa malheureuse mère; mais insensiblement cet enfant réunit tous les sentiments dont son père était occupé. Il n'oublia jamais sa tendre, son incomparable Léonore, mais il l'aima dans sa fille, et sacrifiant à la mémoire de la première, à l'intérêt de la seconde, le reste d'une jeunesse très-brillante encore, il jura de ne jamais former d'autres nœuds, et fut fidèle à son serment.

Un an ou deux s'écoulèrent, et Cerdagne les avait passés tantôt chez lui, tantôt au château d'Aran. Les plaisirs nécessaires à un homme de vingt-cinq ans avaient repris leur cours ordinaire. Cependant leur uniformité fatiguait un jeune seigneur qui avait vu la brillante Sarragosse; sa jeunesse lui imposait la loi d'ajouter de nouveaux lauriers à ses premiers exploits; certain besoin de

gloire, que l'amour ne contenait plus, se développait dans toute sa force; sa fille, très-riche héritière, pouvait, à la rigueur, se passer de son père, et son intérêt semblait exiger qu'il illustrât encore son nom déjà fameux. Sa vivacité naturelle lui faisait saisir avec avidité des idées qui l'avaient flatté dans tous les temps; mais de quel côté tourner ses pas? L'Aragon était en paix avec la Castille; les souverains espagnols avaient conclu une trêve de trois ans avec les Maures : un fou lui procura les occasions de se signaler.

Il était difficile alors, comme aujourd'hui, d'obtenir de la considération sans fortune, sans esprit et sans naissance; on y arrivait par la dévotion, et il n'est pas de faquin qui ne soit flatté de sortir de la classe commune. Un malheureux d'Amiens, nommé *Coucoupêtre* ou *Cucupiêtre*,

et que nous connaissons sous le nom de *Pierre l'Ermite* , fit longtemps à la porte de la cathédrale les jongleries que fit depuis à Rome Jean Labre, autre gueux de Boulogne-sur-Mer, qui ne fit et ne devait faire aucune sensation au dix-huitième siècle, lorsqu'au douzième, maître Coucoupêtre réussit à bouleverser l'Europe et l'Asie.

Parvenu à une certaine réputation à Amiens, Coucoupêtre crut y ajouter en allant visiter à Jérusalem le saint tombeau, qui est un peu plus apocryphe que celui de Mahomet, car le prophète conquérant mourut et fut enseveli en roi; Jésus-Christ, au contraire, vécut obscur, mourut du supplice des misérables, et fut très-probablement enterré comme eux. Quoi qu'il en soit, on montre à Jérusalem une pierre qu'on dit être le saint sépulcre. Sans en faire l'his-

torique, et pour cause, moi, je veux bien y croire, parce que cela m'est égal.

Notre gueux, revêtu, par l'évêque, de la robe crasseuse et du cordon de Saint-François, part, la besace sur le dos, s'arrête de porte en porte, reçoit par-tout d'abondantes aumônes, et arrive gros et gras à Jérusalem, qui a été une ville superbe, à ce que disent les auteurs juifs, qui ont pu mentir sur cet article, comme sur mille autres, mais qui n'est certainement aujourd'hui qu'une bourgade.

Monsieur Coucoupêtre recommença à Jérusalem les farces qu'il avait jouées avec tant de succès à Amiens; mais d'autres lieux, d'autres usages. Les Mahométans le prirent pour un fou, et les fous sont partout bafoués et honnis par la canaille. Les Chrétiens de la Palestine aiment beaucoup qu'on leur porte des aumônes,

et ne se soucient pas d'en faire. Coucoupêtre fut donc vilipendé par les infidèles, et abandonné par les disciples du Christ. Notre Picard, opiniâtre comme tous les gens de son pays, jura qu'il se vengerait des uns et des autres, ce qui n'est pas très-chrétien ; mais tout le monde sait que la religion doit ployer sous les petites passions de ceux qui la professent.

Coucoupêtre conçut un projet dicté par la démence ; mais il n'est pas d'absurdité qu'on ne fasse adopter à des cerveaux exaspérés, et toute l'Europe avait alors la fièvre de la superstition. Si Coucoupêtre se fonda sur cette observation pour espérer quelques succès, il n'était pas aussi bête qu'on pourrait bien le croire.

Il se rendit à Rome, fut admis à baiser l'orteil du Saint-Père, et lui fit une peinture si touchante des ava-

nies que l'on faisait essuyer aux chrétiens en Palestine, c'est à dire de celles qu'ils s'étaient attirées, qu'Urbain II, assez bonhomme, mais chrétien aussi vain et aussi entêté que Coucoupêtre, ne dédaigna pas de faire cause commune avec lui.

Il envoya gueuser de province en province et communiquer partout son enthousiasme en son ressentiment. Le Picard était vif, mais sans éloquence. Le ciel est avare de ce don, et aurait pu en faire part à un homme qui embrassait aussi chaudement ses intérêts. Coucoupêtre passa encore pour un fou, quand il proposa sérieusement aux heureux habitants de l'Italie d'aller conquérir l'Arabie-Pétrée, qu'il était impossible de garder. D'ailleurs, une figure assez commune, des sandales, des pieds crasseux, des reins ceints d'une corde, pouvaient donner une haute idée de

la piété du personnage, mais n'annonçaient pas des moyens fort étendus. Coucoupêtre, à peu près aussi furieux contre les Italiens que contre les Mahométans, revint épancher sa bile dans le sein du Saint-Père.

Le Saint-Père trouva très-mauvais que tous les fidèles ne se fussent pas levés en masse à la voix de son envoyé. Plein de confiance dans ses talents oratoires et dans la grâce de Dieu, il convoqua un concile à Plaisance. Le coup élastique n'est pas d'un effet plus prompt aujourd'hui que l'était alors un mot, un seul mot du Saint-Père. Tout le clergé italien, jusqu'aux enfants de chœur, et environ trente mille laïques se rendirent à Plaisance. Comme il n'y a pas eu, qu'il n'y a pas, et qu'il n'y aura jamais de bergerie assez vaste pour contenir un pareil troupeau, sa Sainteté fut obligée de haranguer en plein

champ, ce qui n'est pas du tout avantageux à la poitrine d'un pape, ordinairement très-usée. Il perdit ses beaux mouvements oratoires; mais en se passant le mot de proche en proche, tout le monde sut qu'il s'agissait d'aller guerroyer contre les Palestins, qui avaient maltraité monsieur Coucoupêtre. On trouva le projet superbe, on s'écria de tous les côtés qu'il fallait partir, et personne ne bougea.

Le turc Soliman, maître déjà de la plus belle partie de l'Asie mineure, avait établi le siége de sa domination à Nicée, et semblait de là menacer Constantinople. L'empereur grec, Alexis Comnène, sentait sa couronne chanceler sur sa tête débile. Il ne douta point que les chrétiens d'Europe, consultant leurs vrais intérêts, ne s'unissent à lui pour faire rentrer les Ottomans dans leurs pre-

mières limites : ce plan avait le sens commun, et voilà pourquoi il ne fut pas adopté. Les ambassadeurs qu'Alexis avait envoyés à Plaisance furent à peine écoutés.

Eh! le moyen que le pape soutînt des Grecs qui ne voulaient pas adopter cinq à six mots qu'il avait plu aux Romains d'ajouter au symbole, des Grecs qui communiaient avec du pain levé, et qui prétendaient que manger en carême des œufs et du fromage, c'était faire gras? Il était bien plus simple de traverser leur pays à main armée, de les piller si on pouvait, de s'exposer à être défait par eux avant d'arriver à la sainte pierre, objet de tant de bruit : au moins on ne reprocherait pas au Saint-Siége d'avoir traité avec des schismatiques.

Urbain, que Coucoupêtre avait tout-à-fait enfiévré, ne fut pas rebuté par le mauvais succès de sa première

tentative. Il compta sur l'esprit inquiet des Français, sur leur enthousiasme pour tout ce qui est nouveau et extraordinaire, sur une foule de seigneurs perdus de dettes, de débauche, aimant le plaisir, la guerre, le pillage surtout, et devant seconder ses vues par l'ignorauce la plus crasse. Urbain partit pour Clermont en Auvergne; il pérora sur la grande place; les têtes s'échauffèrent; les Syriens vaincus, conquis, dévalisés, leur pays partagé entre vingt ou trente seigneurs qui ne possédaient qu'un donjon entouré d'un fossé bourbeux, flattèrent plus les imaginations que la remise des péchés commis et à commettre, que promettait le Saint-Père à ceux qui s'armeraient. On prit la croix à l'envi. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout voulut partir. On enrôla une infanterie innombrable. Tous ceux qui

pouvaient disposer d'un cheval se réunirent en corps de cavalerie. Les moindres châtelains partirent à leurs frais ; les pauvres gentilshommes leur servaient d'écuyers. Godefroy de Bouillon, Baudouin son frère et plusieurs seigneurs se croisèrent. Tous vendirent leurs biens au clergé, et ne les regrettèrent pas : ils allaient conquérir des royaumes. L'exemple d'une poignée de Normands qui venaient de soumettre Naples et la Sicile, semblait justifier ces chimères ; mais ces Normands était commandés par Guillaume Fier-à-Bras, Drogon et Humfroi, et les Croisés l'étaient par Coucoupêtre. La reconnaissance, la piété et la bêtise lui avaient déféré cet honneur.

Voilà où en étaient les choses quand le bruit de cet armement extraordinaire pénétra dans la Catalogne. Cerdagne, riche, désintéressé, ne

pouvait être conduit par l'intérêt ; ceux qui aiment le plaisir ne sont pas dévots, Cerdagne devait donc se soucier fort peu d'indulgences : mais il était inquiet, inconstant, entreprenant ; il voyait de la gloire à battre les Ottomans, qui étaient redoutables alors ; sa fille était trop jeune pour l'intéresser beaucoup encore, d'Aran trop raisonnable pour que sa conversation fût variée, sa femme trop sage pour faire attention aux grâces de Cerdagne, et consentir à lui rendre le séjour de la Catalogne supportable. Il trouvait superbe d'être cité comme le plus brave, le plus beau, le plus désintéressé de l'armée des Croisés, de chercher Soliman dans la mêlée, de le pourfendre, d'entrer à Nicée avec les fuyards, de s'établir dans le sérail du maître, et de prouver à ces dames qu'un seigneur catalan vaut tous les soudans du monde.

Pendant plusieurs jours il entretint d'Aran et sa femme de ces folies. A force d'en parler, il se persuada à lui-même que son projet était le plus beau qu'on eût jamais imaginé; il proposa sérieusement à son ami de l'accompagner.

A cette proposition, Madame d'Aran jeta les hauts cris; il n'était pas nécessaire qu'elle fît tant de bruit : d'Aran était sage, et il avait les inclinations casanières. Il fit ce qu'il put pour détourner Cerdagne d'aller pourfendre des Turcs qui ne lui avaient rien fait : Cerdagne était têtu. Il fit ses préparatifs en secret; il chargea du soin de sa fille et de sa maison, Théodora, la plus âgée, la moins jolie, et la plus acariâtre, mais la plus affectionnée et la plus intelligente des femmes qui avaient servi sa Léonore; il laissa pour d'Aran un écrit par lequel il le chargeait du gouvernement

en chef de ses propriétés; il sortit à la tête d'un train magnifique et d'une suite nombreuse. Il traversa les Pyrénées, le Roussillon, et joignit ces héros chrétiens, dont il s'était fait une si haute idée.

Il fut un peu étonné de voir à la tête de cette armée Coucoupêtre, en uniforme d'ermite, un chapelet dans une main, et une rouillarde dans l'autre. Ce qui convenait à Bouillon, duc de Brabant, pouvait très-bien déplaire à un seigneur de Catalogne; mais il eût été dangereux de marquer du mécontentement, et Cerdagne se résigna.

Le général Coucoupêtre se mit en marche à la tête de quatre-vingt mille vagabonds. Il n'avait pas de magasins, ne doutant pas que les Chrétiens ne s'empressassent de gagner des indulgences en apportant sur la route des vivres à son armée. Il se trompa. Ceux qui avaient des provisions les

gardèrent, suivant un adage très-vieux et toujours très-neuf : *Primò mihi*.

Cependant il faut avoir l'estomac garni pour se battre en faveur de Dien comme en faveur du Diable. On avait faim, et le miracle des cinq pains ne se renouvellait pas. On était près d'une petite ville chrétienne de la Hongrie, nommée *Malavilla ;* le général ermite somma ses frères en Jésus-Christ de nourrir ceux qui allaient délivrer le saint tombeau : *Primo nobis*, répondirent ceux de Malavilla. Aussitôt la ville est attaquée, prise d'assaut, livrée au pillage, et les habitants égorgés. Un des lieutenants de l'ermite, *Gautier-Sans-Argent*, traitait aussi formellement les chrétiens de Bulgarie. Une autre horde de ces aventuriers s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs, parce qu'ils avait pendu Jésus-Christ. Il y en avait

un nombre considérable sur les frontières de France; ils tenaient l'entrepôt du commerce entre la Germanie et la Gaule. On les massacra au nom de Dieu. Verdun, Spire, Worms, Cologne et Mayence furent inondés du sang de ces malheureux. Jamais, depuis Adrien, on n'en avait fait un aussi horrible massacre.

Les peuples voisins, irrités de cette conduite qui n'était pas chrétienne du tout, se réunirent contre ces brigands. Les *Pater* et les *Ave* de Coucoupêtre étaient sans vertu contre la tactique des chefs qu'on lui opposa. Il fut battu dans toutes les rencontres, et arriva enfin devant Constantinople avec vingt mille malheureux mourant de faim.

D'autres vagabonds italiens et allemands s'étaient rassemblés près du Bosphore, et se réunirent au général ermite. Tous avaient besoin de la pro-

tection de l'empereur grec, et ils commencèrent par piller les environs de sa capitale. L'empereur grec pouvait aisément exterminer cette foule sans ordre, sans discipline : il aima mieux traiter avec eux. Il leur fournit des bâtiments pour les porter à l'autre rive du Bosphore.

Le général Pierre eut enfin le plaisir de se trouver aux prises avec les Mahométans. Soliman sortit brusquement de Nicée, à la tête de ses meilleures troupes; il fondit sur les disciples de Christ, et les tailla en pièces. Monsieur Coucoupêtre se sauva du massacre avec beaucoup de peine, et retourna à Constantinople. Il était seul, on ne le craignait plus; on le reçut avec le mépris qu'on aurait dû lui marquer partout.

Vous prévoyez aisément que les premières sottises de Coucoupêtre avaient fait abandonner ses drapeaux

par tout ce qu'il avait d'illustre et de raisonnable parmi les Croisés, il ne lui resta que la canaille, à qui il porcura l'inestimable avantage de mourir de la mort des martyrs.

Godefroi de Bouillon était à la tête de soixante et dix mille fantassins et de dix mille cavaliers couverts de fer. Hugues, frère du roi de France Philippe Ier, s'avançait par l'Italie, suivi d'une foule de seigneurs. Robert, duc de Normandie, engagea cette province au roi d'Angleterre, pour avoir de quoi payer les frais de son armement : superstitieux et pillard, il devait entreprendre le saint voyage. Le vieux Raymond, comte de Toulouse, souverain du Languedoc et d'une partie de la Provence, passa les Alpes à la tête de près de cent mille hommes. Bohémond, fils de Robert, conquérant de la Sicile, rassembla dix mille cavaliers bien

équipés, et quelques fantassins. Cet enthousiasme épidémique avait gagné partout, et les Asiatiques pouvaient croire qu'il n'y avait que des fous en Europe, mais des fous de la plus dangereuse espèce. La princesse Anne Comnène, fille de l'empereur grec, a décrit ces événements, dont elle était témoin oculaire : « On eût cru, dit-elle, que l'Europe, arrachée de ses fondements, allait tomber sur l'Asie. »

L'empereur était fort incertain du parti qu'il prendrait avec des gens beaucoup plus redoutables que Coucoupêtre et ses goujats. Les Croisés voulaient des vivres; l'empereur, en affamant sa capitale, n'en eût pas fourni une demi-ration à chaque homme. Il négocia, il fit des présents. Godefroi, qui avait faim, n'entendait pas raison; il attaqua les faubourgs de Constantinople. L'empe-

reur les défendit assez bien pour un prince amolli. Un évêque auvergnat, nommé *Monteil*, voulait absolument qu'on commençât la guerre contre les infidèles, en assiégeant la capitale du premier prince chrétien : Bohémond appuyait l'enragé Auvergnat. Alexis calma Bohémond, en lui abandonnant des ouvrages d'or et d'argent, des bijoux de toute espèce, qui emplissaient un cabinet du palais impérial. Il fit distribuer des vivres ; il fit passer successivement tous ces corps d'armée dans l'Asie mineure, et, trop heureux d'en être débarrassé, il ordonna des prières publiques pour le succès de leurs armes, en souhaitant intérieurement que les Mahométans les enterrassent, jusqu'au dernier, à côté de leur divin maître.

Cette multitude fut passée en revue près de Nicée. Il est exactement vrai qu'on compta cent mille cavaliers, et

six cent mille fantassins. Les Génois, les Pisans, les Grecs eux-mêmes longeaient les côtes de l'Asie mineure avec des vaisseaux chargés de vivres, qu'ils vendaient chèrement aux Croisés.

Coucoupêtre venait de reparaître sur la scène. Il criait à tous les chefs qu'un homme comme lui devait être employé : Godefroi en fit son premier aumônier; et Coucoupêtre, après avoir fait cahoter le coche, se contenta d'en être la mouche.

Le malheureux Soliman ne concevait pas l'acharnement qu'on mettait à sa perte. Il se défendit en brave homme, mais il céda à ce débordement européen. Ses armées furent battues deux fois : sa ville de Nicée fut prise, pillée, brûlée en l'honneur de Jésus-Christ.

Chacun commença à penser à soi. Bohémond se fit abandonner Antio-

che et le pays qui en dépend. Baudouin s'empara d'Edesse, et se fit souverain d'un pays qui ne valait pas six bourgades de son duché de Brabant. Chacun voulait dominer, et chacun établit sa domination sur un petit coin de la Palestine. Il y eut des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. On s'occupa enfin de l'affaire principale en apparence, mais qui n'était qu'accessoire par le fait : on mit le siége devant Jérusalem, et la ville fut emportée d'assaut le trente-cinquième jour. Il est clair que les Mahométans qui avaient respiré l'air de la sainte Sion, méritaient tous la mort; aussi ne fit-on grâce à aucun. Les chrétiens pacifiques de Jérusalem conduisirent les vainqueurs dans des souterrains où s'étaient réfugiés les femmes et les enfants; tout fut égorgé sans pitié, et les fidèles, dégoûtants

de sang, allèrent en procession chanter un *Te Deum* autour du saint tombeau. Telles sont les plates horreurs qui ont produit le plus beau des poëmes dont s'honore l'Italie.

Il y eut encore d'autres croisades, jusqu'à celle qui se termina par la mort de saint Louis. Il est assez inutile de vous raconter ces pieuses extravagances, qui, pour l'esprit et la conduite, se ressemblent généralement. D'ailleurs l'intervalle de la première à la dernière croisade étant d'environ trois cents ans, vous sentez que Cerdagne n'a pu les faire toutes, et je reviens à mon galant espagnol.

Il s'était battu en brave paladin. Il était lié avec Renaud et Tancrède, redouté d'Argant, aimé clandestinement d'Herminie, de Clorinde, d'Armide, et de toutes les belles de la famille du Tasse; mais il plaignait intérieurement ce pauvre Soliman,

dont on dévastait les états, uniquement parce qu'il portait un turban. Le libertinage, la crapule de la plupart des Croisés le révoltaient; il était excédé des bénédictions et des *Oremus* de Coucoupêtre, choqué de la morgue d'Amberto, légat du pape près des Croisés : il avait cru faire la guerre en chevalier, et les chrétiens se conduisaient en bouchers. Il prit congé de Godefroi de Bouillon après la prise de Jérusalem, c'est à dire, six ans depuis qu'il avait quitté son château. Il reprit la route de Constantinople avec ce qui lui restait de cette suite brillante qui l'avait accompagné. Alexis Comnène était un prince doux; Anne, sa fille, était sensible : Cerdagne fut reçu comme un homme qui réunissait l'amabilité grecque à la valeur, qui séduit partout. Il acheva de se former à la cour d'Alexis, et perdit jusqu'à la trace de cette ru-

desse qui distinguait encore les seigneurs d'Europe.

Après deux années de séjour à Constantinople, Cerdagne partit chargé des bienfaits de l'empereur. Plus riche, plus aimable que jamais, il prit la route de la Catalogne : il approchait de l'âge où on préfère une vie tranquille aux plaisirs bruyants et aux rêves de l'ambition. Sa fille, qu'il connaissait à peine, et qui entrait dans sa douzième année, lui promettait les jouissances du cœur, dont il se faisait d'avance une idée délicieuse. Son éducation devait être son ouvrage; quelques années encore, et il s'occuperait de son établissement : tout concourait à le fixer en Catalogne.

D'Aran avait quarante-cinq ans et quelques infirmités. Depuis longtemps son épée et sa cuirasse étaient rouillées; ses lièvres et ses chevreuils rongeaient en paix les récoltes que

ses paysans n'osaient défendre ; madame d'Aran n'était plus que son amie ; il passait le temps à écrire à son fils, espiègle déterminé, qui faisait ses exercices à Sarragosse, à se faire lire la Bible par Trufaldin, que je vous ferai bientôt connaître, et à boire de très-bon vin en assez grande quantité pour avoir de fréquents accès de goutte.

Louis XI, qui ne naquit guère que deux cents aus après, n'avait pas encore pensé à rétablir les postes, si régulièrement servies sous l'ancien empire romain : d'Aran n'avait donc reçu aucune nouvelle de Cerdagne. Il le croyait encore avec ces enragés qui avaient couru en Judée sans savoir pourquoi. Il s'était mis à la tête de ses affaires, les régissait en ami fidèle, montait à cheval quand sa santé le permettait, parcourait ses domaines, faisait réparer son château, et

allait uue fois l'an à Barcelone visiter la petite Séraphine, qu'il avait mise dans un couvent fameux pour l'éducation des jeunes demoiselles. Là, elle apprenait à lire, à coudre, à prier Dieu, à rougir, et à faire des confitures pour les malades. Depuis, tout a changé. Il faut aujourd'hui que les jeunes personnes sachent chanter, toucher du piano, peindre, danser, tout faire avec grâce, même un faux pas; aller au spectacle, lors même qu'on donne le Mariage de Figaro; y paraître la gorge et les bras nus, y recevoir, y glisser un billet doux; c'est charmant: mais au bon vieux temps on ne connaissait pas tout cela.

D'Aran était au coin de son feu, la jambe étendue sur un coussin couvert en cuir; il sommeillait pendant que Trufaldin, assis sur un tabouret, un pupître devant lui et la Bible ou-

verte, lisait avec onction le saint inceste du saint homme Loth avec ses saintes filles; madame d'Aran travaillait, de l'autre côté de la cheminée, à un morceau de tapisserie qui représentait le roi Agag haché en morceaux par ordre du saint prophète Samuël; une demoiselle suivante raccommodait, derrière sa maîtresse, une paire de haut-de-chausses; une autre jouait avec le faucon favori; tout le monde était occupé, lorsque cinq à six cornets sonnèrent à la fois en dedans et en dehors du château. On a eu à peine le temps de lever les yeux, et une troupe de cavaliers est entrée au galop dans les cours. D'Aran, réveillé en sursaut, s'écrie : Ce sont les Maures! Il se lève pour sauter sur son épée de bataille, la goutte le cloue sur le pavé; Trufaldin renverse son pupître, et se sauve à la cave; madame d'Aran se jette sur une

estrade, et les demoiselles suivantes, qui n'ont pas oublié le capitaine Diégo, vont bravement ouvrir la porte.

Cerdagne entre, en riant aux éclats du désordre qu'il a causé. On le reconnaît, on se précipite dans ses bras, on le reçoit comme un ami qu'on ne comptait plus revoir. Après les embrassades, vinrent les épanchements; ensuite on parla d'affaires, car enfin on ne peut pas toujours s'embrasser et se dire des douceurs.

En écoutant ce que d'Aran lui racontait de ses soins pour sa fille et de l'entretien de ses châteaux, Cerdagne lorgnait la suivante, qui avait repris le faucon au poing. Elle avait vingt-quatre ans, elle était fort jolie, avait beaucoup d'esprit naturel, copiait à merveille les grands airs de sa maîtresse, et se livrait indictinctement à la volupté ou à la morale, se-

lon que ses petits intérêts ou les circonstances l'exigeaient. En répondant tant bien que mal à d'Aran, Cerdagne s'approchait de la belle, caressait l'oiseau d'une main qui en masquait une autre qui cherchait à s'occuper plus agréablement. Rotrulde repoussait doucement la main audacieuse, et regardait le paladin avec étonnement. Elle ne concevait pas qu'un seigneur qui avait vécu dans la plus grande intimité avec de grandes dames, voire même des princesses, pût s'amuser à cajoler une suivante, et cela était tout simple : les empressements qu'on marque à une femme ne se mesurent guère que sur ses agréments. Cependant Rotrulde n'avait pas entendu l'ordre, deux fois répété par la comtesse, d'aller dire au majordome de traiter plus splendidement encore que de coutume : elle était occupée à se défendre, ou l'atta-

que lui plaisait trop pour qu'elle fût à autre chose; la troisième invitation fut prononcée si haut et avec tant d'humeur, que Rotrulde fit un mouvement aussi rapide que la pensée, pour obéir à sa maîtresse; mais Cerdagne lui pressait fortement le genou: elle perdit l'équilibre, fit une volte pour se remettre, et ne pensa plus à l'oiseau. Elle lâcha la chaîne, et le faucon, effrayé de ces tournoiements, s'enfuit à tire-d'ailes, traînant sa chaînette après lui. Il sortit par une croisée qu'on avait laissée ouverte pour donner issue à la fumée : on ne savait faire encore, au-dessus des foyers, que de larges conduits par lesquels l'air ne tirait point, et on ne connaissait pas les fumistes.

Je voudrais bien voir nos belles d'aujourd'hui dans une halle de vingt pieds carrés, surmontée d'une voûte gothique, pavée de larges pierres; je

voudrais les voir les mains, la figure enfumée, les yeux rouges, et rire et chanter malgré cela. C'est pourtant ainsi que vivaient nos pères, et ils étaient fiers comme on l'est aujourd'hui.

Madame d'Aran appelait l'oiseau chéri, et l'oiseau n'entendait rien : une terreur panique nous prive de tous nos sens. Il volait d'un donjon sur une tourelle, de là sur les créneaux de l'enceinte; il se percha ensuite sur l'écusson de la maison d'Aran, qui décorait l'extérieur de la principale entrée. Un hibou s'était retiré sous l'aile d'un aigle de pierre qui formait le support, et s'envola à l'approche de l'oiseau royal. Il se jeta dans la campagne; le faucon retrouve son instinct, il vole après le hibou : madame d'Aran le perd de vue, et s'évanouit. Cerdagne, toujours galant, même avec les femmes dont il

ne se souciait pas, Cerdagne appelle ses piqueurs, demande son palefroi, et veut se mettre à la quête du diable de faucon. Ses piqueurs, fêtés par la valetaille du château, n'entendent pas la voix du maître. Cerdagne se décida au parti qu'on devrait toujours prendre pour être bien servi, celui de se servir soi-même. Il prend le chemin des écuries, et entend un carillon infernal dans la cave devant laquelle il passait. Il prête l'oreille, il croit distinguer une voix de femme; et comme une femme, quelle qu'elle soit, l'intéresse plus que tous les oiseaux du monde, il oublie le faucon, et descend, au risque de se casser le cou sur les degrés.

Vous vous rappelez qu'au cri terrible du comte d'Aran, *ce sont les Maures !* Trufaldin s'était réfugié à la cave. Il s'était blotti, comme un lièvre, derrière un tonneau de vin,

tremblant de tous ses membres, et priant Dieu comme on le prie quand on a peur. Rotrulde avait exécuté les ordres de madame; le majordome avait envoyé le sommelier à la cave, et Rotrulde y était descendue avec lui, parce qu'elle avait les clés des petits caveaux de madame, et qu'elle n'était pas fâchée d'avoir un prétexte pour se trouver en tête à tête avec le sommelier.

Je ne finirais pas, si je détaillais les commodités et les douceurs de la vie qu'on ne soupçonnait pas au douzième siècle. Il faut pourtant que je vous dise qu'on était bien éloigné de mettre le vin dans des bouteilles de verre, car si on en avait eu, le sommelier n'aurait pas été remplir ses dame-jeannes de grès au tonneau derrière lequel s'était tapi Trufaldin.

Trufaldin, en entendant jouer le robinet, ne doute pas que les Maures

ne viennent boire le vin de son suzerain. Sa peur augmente un moment, mais le calme qui régnait autour de lui, lui rend l'usage de la réflexion. Il pense que le Maure est seul, qu'il vient à la provision pour ses camarades, que s'il l'aperçoit il lui fera sauter la tête d'un revers de son cimeterre, et qu'il est facile de le prévenir, sauf à devenir ensuite ce qu'il plairait à Dieu.

Trufaldin n'était pas homme à assommer un Maure d'un coup de poing : il lui fallait une arme, et il n'en avait pas. Il invoqua Samson, qui, avec certaine mâchoire, se tira d'un pas bien plus épineux; et comme il est dit dans l'Écriture : Aide-toi, et je t'aiderai, Trufaldin cherche doucement autour de lui. Une masse de bois, qui servait à bondonner et à débondonner les pièces, lui tombe sous la main; il se glisse le long de

la pièce. Le bon sommelier, le dos baissé, son bout de résine allumé d'une main, sa dame-jeanne de l'autre, pensait à sa petite Rotrulde, qui ne devait pas tarder à sortir du caveau de madame. Le mal-adroit Trufaldin fait quelque bruit : Ah! te voilà, ma belle, dit le pauvre sommelier. Un coup terrible lui tombe d'aplomb sur les reins, et lui arrache un cri qui fait retentir les voûtes souterraines; sa résine s'échappe et s'éteint dans le vin qui continue de couler : Trufaldin ne veut pas laisser sa victoire imparfaite; il allonge autour de lui de nouveaux coups, qui d'abord ne frappent que l'air, mais bientôt l'instrument à bondons lui meurtrit la rotule du genou avec une telle violence, que le cœur lui manque, et qu'il tombe à vingt pas du vaincu.

Mademoiselle Rotrulde, effrayée

du cri du sommelier, accourait à la hâte, elle dirigeait son flambeau vers l'endroit où devait être son bien-aimé; son œil cherchait à percer les ténèbres dans l'éloignement, elle ne prenait pas garde à ce qui se passait à ses pieds. Elle accroche Trufaldin, elle chancelle, elle tombe, elle roule, en criant à son tour; son flambeau, son panier, deux jolies dame-jeannes, tout s'échappe, se heurte, se brise; le vin de Pobla coule sous sa cotte, une obscurité profonde ramène la terreur dans tous les esprits.

Cerdagne était descendu aussi vite que le permettaient les ténèbres et un escalier tournant qu'il ne connaissait pas. Il appelle, il écoute; personne ne répond. Il avance, il met le pied dans la boue formée de la terre glaise qui garnissait la cave, et du précieux vin de Pobla; il glisse,

il tombe à son tour, mais il tombe assez heureusement. Des cheveux tressés et rattachés sur le haut d'une tête mignonne, se rencontrent d'abord sous sa main. Il est assez naturel de connaître à quel ennemi on a affaire, et Cerdagne continue la plus exacte inspection. Une fraise plissée et droite garnissait le derrière de la tête, et descendait sur quelque chose d'intéressant, qui cependant n'arrêta pas le paladin : les grands hommes ne s'amusent pas aux détails. Celui-ci donna toute son attention à une cotte d'un tissu d'écarlate, bordée par le bas d'un réseau d'or. Sous cette cotte était le plus joli petit pied, la jambe la mieux tournée, et probablement quelque chose de plus séduisant. Je ne sais pas ce que le paladin fit de tout cela ; mais je puis assurer que l'examen fut long ; que

Rotrulde était très-rouge et Cerdagne très-gai quand ils rentrèrent dans la salle.

Madame d'Aran avait son oiseau au poing, et le couvrait de baisers : son retour était un espèce de miracle. Une demoiselle suivante, qui ne pouvait pas voler après lui, était montée sur la plus haute des tourelles pour suivre au moins son vol des yeux. Elle l'avait vu saisir et mettre en pièces le malheureux hibou, lorsqu'un vautour vint à tire-d'ailes fondre sur le faucon. Un danger imminent fait bientôt oublier un danger chimérique. Le faucon jugea, comme bien d'autres, qu'il valait mieux fuir que soutenir un combat inégal. Il avait repris son vol vers le château, il était rentré par la fenêtre par laquelle il était sorti, et la joie de madame d'Aran ne lui permettait pas

d'observer ce qui se passait autour d'elle.

Cerdagne faisait l'aimable en se chauffant les gras des jambes devant le foyer, et il ne s'apercevait pas que le devant de son pourpoint, de son haut-de-chausses, et le cuir rouge de ses bottines à entonnoir étaient couverts de terre glaise et de vin de Pobla. Rotrulde, toujours rouge et toujours les yeux baissés, avait pris de l'ouvrage pour lui servir de contenance, et elle ne se doutait pas que le vin de Pobla et la terre glaise couvraient le derrière de ses tresses, de sa fraise, de son juste et de sa cotte. Madame d'Aran, lasse de caresser son oiseau, jeta les yeux sur Cerdagne, et partit d'un éclat de rire. D'Aran fit un effort, se tourna paisiblement de côté pour savoir de qui on riait; il vit, malgré les oreillettes de son grand fauteuil, le devant

glaisé de son ami, et rit à son tour. Cerdagne, interdit d'abord, s'examina enfin, et rit avec les autres. Il raconta l'aventure de la cave avec beaucoup de grâce et de facilité, mais il la raconta comme il voulait qu'on la crût. Les femmes sont pénétrantes. Madame d'Aran regardait Rotrulde pendant que Cerdagne contait. La petite, qui craignait que le paladin ne la sacrifiât au plaisir de dire un bon mot, était plus embarrassée que jamais, et cet embarras ne parut pas naturel à sa maîtresse. Elle jugea que Rotrulde devait avoir enlevé aussi une certaine portion de terre glaise et du vin de Pobla. Pour savoir précisément à quoi s'en tenir, elle envoya Rotrulde chercher, dans sa chambre à coucher, son fuseau d'or et sa laine de Ségovie. Elle se pinça les lèvres en voyant le derrière de sa fille d'honneur jaspé d'une étrange manière; elle se recueillit

pour décider ce qu'il y avait à faire dans une circonstance aussi importante, et jugea que, sans faire des reproches à Cerdagne, sans même entrer en explication avec lui, il fallait congédier Rotrulde, qui bien certainement n'avait pas provoqué le chevalier ; et voilà comme les grands font justice.

Dans sa narration, Cerdagne n'avait pu parler ni de Trufaldin, ni du sommelier, parce qu'il n'avait pas laissé à Rotrulde le temps de lui en rien dire. Cependant d'Aran avait conclu, avec beaucoup de sagacité, que le bruit que son ami avait entendu à la cave devait nécessairement avoir une cause. Il fit venir quelques écuyers, ordonna à ses valets de porter des flambeaux devant eux, et envoya voir dans le souterrain ce qui avait pu donner lieu à ce vacarme.

On descend : on trouve le somme-

lier étendu sur le ventre, l'épine du dos fracassée. On l'entoure, on le relève, et Trufaldin, plein de l'idée que les Maures sont maîtres du château, et qu'ils vont venger sur lui la mort de leur camarade, Trufaldin se relève à genoux, commence à haute voix son *Confiteor*, et se psalmodie un *De profundis*. On avance à sa voix; il reconnaît les commensaux de la maison, il juge que les Maures sont en fuite, il retrouve ses sens et ses forces, et il raconte gravement qu'il a tué un ennemi de six pieds de haut, qui buvait le vin du patron. Un écuyer, plus vif que les autres, lui répond qu'il a cassé les reins au sommelier, et qu'il n'est qu'un imbécile. Trufaldin, très-bonhomme, fut aussitôt en larmes, et se jette sur le corps de son ami le sommelier, à qui il fait un mal épouvantable. On veut l'écarter, il serre le blessé dans ses

bras, en lui demandant pardon, et le serre si bien qu'il lui fait passer une vertèbre à travers la peau. Le pauvre sommelier, excédé de douleur, croit se défaire de Trufaldin en lui mordant vigoureusement l'oreille; Trufaldin croit mettre fin à son supplice en appliquant un vigoureux coup de poing sur la face du sommelier : celui-ci serre plus fort; Trufaldin crie plus haut; l'écuyer dont j'ai déjà fait mention, s'impatiente, prend Trufaldin par l'autre oreille, et l'envoie rouler dans la terre glaise et le vin de Pobla.

On remonte le sommelier sur une espèce de brancard qu'on a fait en croisant quelques piques. Trufaldin suit en silence, son mouchoir sur les yeux. Il paraît au grand jour, et fixe tous les regards. Sa jaquette noire est garnie de haut en bas comme le devant de Cerdagne et le derrière de

Rotrulde, et il a une épaule couverte de sang, parce que l'écuyer l'a tiré avec tant de violence par une oreille, que l'autre est restée dans la bouche du sommelier.

On s'occupe aussitôt des blessés. Un frater, qui ne savait d'anatomie que ce qu'on en connaissait dans un temps où c'était un sacrilége d'exhumer des morts, décida, et devina juste, que le sommelier en serait quitte pour être bossu, et Trufaldin pour la perte de son oreille.

Trufaldin était un pauvre diable, fils d'un cordelier d'Urgel, et de la cuisinière d'un prébandier du chapitre de Sainte-Thérèse de la même ville; il ne fut en conséquence reconnu par personne; mais le révérend père veillait sur le fruit de ses amours, et payait les mois de nourrice avec l'argent que les fidèles destinaient à l'entretien des autels. A

l'âge de quatre ans, il le mit chez une dévote, à qui il persuada de se charger du pauvre orphelin pour l'amour de saint François. A sept ans, Trufaldin servait joliment une messe; à huit ans, il savait lire; à dix, il savait autant de latin que son papa avait pu lui en apprendre.

Les révérends pères cordeliers, étonnés de le prodigieuse facilité de cet enfant, délibérèrent en chapitre sur son sort, et l'admirent dans le couvent en qualité de marmiton. C'est là qu'il se perfectionna dans la belle latinité, au point d'entendre parfaitement les psaumes, et de soutenir facilement une conversation dans ce latin, vulgairement appelé *latin de cuisine*.

C'était plus qu'il n'en fallait pour être cordelier; mais Trufaldin voulait devenir un des aigles de l'ordre.

Dispensé à quatorze ans du service de la cuisine, à cause de son grand savoir, il se livra uniquement à l'étude; il lut les pères de l'Église et les plus fameux théologiens; il commenta l'Apocalypse, il fournit des articles à la Fleur des Saints et à la Légende dorée : dans ses moments perdus, il apprenait le plain-chant; et comme il avait la voix très-forte, il économisa bientôt un serpent à la communauté.

Tant de gloire ne pouvait être contenue par les murailles de la petite ville d'Urgel; elle s'étendit jusqu'en Aragon. Le révérendissime évêque de Sarragosse, car les évêques n'avaient pas encore l'orgueil anti-évangélique de se donner du monseigneur, le révérendissime voulut voir ce miracle nouveau de saint François. Il avait convoqué ce qu'il y avait de

plus ergoté en théologie, pour décider d'un cas important sur la conception de la sainte vierge Marie. Ces assemblées se nommaient *conciles provinciaux*, et le prieur des cordeliers d'Urgel, qui se croyait très-savant, ne manqua pas de partir pour Sarragosse. L'évêque l'avait invité à amener Trufaldin avec lui, mais les laïques ne pouvaient être admis aux conférences. Trufaldin, après un court examen et des réponses qui charmèrent le prélat, reçut de sa main les quatre mineurs, ou, pour parler plus clairement, il fut tonsuré.

Le grand jour arriva enfin, et l'évêque proposa la fameuse question, *an virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu sancto*? La discussion s'engagea gravement d'abord, vivement ensuite, enfin tout le

monde parla à la fois, et on eût parlé pendant des siècles sans s'entendre, si Trufaldin n'eût demandé humblement la parole ; et sans se jeter dans des discussions scientifiques, il trancha la question avec deux mots : *Mulier erat ; ergo semen emisit.*

L'évêque étonné qu'un enfant de quinze ans décidât avec autant de précision un cas qu'il ne devait pas même entendre, le fit mettre à genoux devant son fauteuil, lui donna sa bénédiction, et ajouta un *pax tecum*, un baiser au front, et prononça qu'un jour cet enfant s'asseoirait sur la chaire de saint Pierre.

Pour aider lui-même à l'accomplissement de sa prophétie, le prélat notifia au prieur qu'il entendait garder le jeune néophite au palais épiscopal, où il serait à la source des lumières. Cette notification déplut

beaucoup au cordelier ; mais comme un moine n'a rien à refuser à un évêque, il fit de nécessité vertu, et s'en retourna seul à Urgel.

Voilà donc Trufaldin bien vêtu, bien logé, bien nourri, admis à la familiarité du révérendissime, occupé à faire ses mandements, à lui trouver des citations pour ses prônes et ayant la perspective du premier bénéfice vacant et du saint ordre de prêtrise quand il aura l'âge requis : le diable en ordonna autrement.

Parmi ses familiers, l'évêque avait un jeune clerc, de ceux qu'on a depuis nommés *enfants de chœur*, et qui n'étaient pas tondus encore. Celui-ci avaient des cheveux blonds qui tombaient par boucles sur ses épaules; un sourcil noir bleu marqué couronnait un œil bien plein de douceur et d'expression; des lèvres rosées s'entr'ouvraient pour laisser voir les plus

belles dents du monde ; sur ses joues le duvet de le pèche, de l'embonpoint, la main charmante, et beaucoup de piété : tel était le petit Pedro.

C'est lui qui habillait et déshabillait le révérendissime, qui, par humilité, ne voulait point de valet de chambre ; c'est Pedro qui lui apportait son déjeuner, qui le revêtait des habits sacerdotaux, qui servait sa messe quand il lui plaisait de la dire, qui dînait à côté de lui, pour lui couper ses morceaux et lui verser à boire : mais aux heures de travail, il laissait la place d'honneur à Trufaldin, allait assister aux offices, revenait souper, et se coucher dans une chambrette que l'évêque avait fait arranger auprès de sa chambre à coucher, pour le trouver s'il avait quelque besoin la nuit, et pour établir le jour plus de facilité dans le service.

Pedro et Trufaldin étaient à peu près du même âge. Ils se lièrent insensiblement, bien que le révérendissime fît ce qu'il pût pour empêcher toute relation directe entr'eux. Un jour que le prélat officiait pontificalement, Pedro quitta sa stalle, et vint en occuper une vide, à côté de Trufaldin. Deux jeunes gens qui ne peuvent se parler qu'à la dérobée, ont nécessairement beaucoup de choses à se dire quand ils peuvent causer en liberté. Ceux-ci allaient en venir aux confidences, et Pedro en pouvait faire d'assez extraordinaires, lorsque le prélat se retourna pour pousser un *Dominus vobiscum*.

Il chercha son Pedro des yeux, et le trouva, en prolongeant un peu plus que de coutume l'extension de ses bras. Il fronça le sourcil, en le voyant dans la stalle voisine de celle de Trufaldin, et lui fit signe de re-

tourner à la sienne. Pedro, en quittant son camarade, lui dit que sa chambrette avait un escalier dérobé qui descendait à l'oratoire de l'évêque, où on entrait par la salle des conférences, qui communiquait à la salle des retraites, laquelle ouvrait sur la salle à manger, qui était ouverte à toute heure. Il glisse à Trufaldin une clef qui ouvrait toutes les salles, et il ajoute qu'il l'attendait à minuit, si toutefois le révérendissime n'avait pas besoin de ses services; mais, dans tous les cas, il ne se ferait pas long temps attendre.

Trufaldin n'entendait rien à cette manie de vouloir passer les nuits à jaser : jusqu'alors elles lui semblaient faites pour dormir, et la conversation du petit Pedro, bien qu'elle lui plût beaucoup, ne lui paraissait pas un dédommagement de son sommeil. Il ne s'occupa plus de cela, et se remit

à chanter machinalement ses *antiennes* d'une voix qui faisait résonner, comme un tambour, les voûtes de la cathédrale.

Après l'évangile, le révérendissime était monté en chaire pour faire le prône. Il allait prêcher contre l'intempérance; il avait arrangé une description très-agréable et très-poétique de la goutte, qui en est la suite; Trufaldin avait trouvé dans le Psalmiste un texte qui renfermait tout le prône en quatre mots : *Pedes habent, et non ambulabunt;* et le prélat avait daigné sourire à l'à-propos de la citation.

Mais ce prélat était un pauvre latiniste. Il débita avec emphase : *Pedes habent, et non ambularunt.* « *Ambulabunt!* s'écria tout baut Trufaldin. Que diable, révérendissime, quand je vous donne un texte, je n'y fais pas de solécismes. » Tout l'auditoire se

mit à rire : le révérendissime se déconcerta, la mémoire lui manqua net, il fut obligé de descendre, et de retourner continuer sa grand'messe. En passant devant Trufaldin, il lui lança un regard foudroyant. Trufaldin sentit bien qu'il venait de faire une sottise; mais ce n'est pas à quinze ou seize ans qu'on est maître de contenir sa fatuité; ce n'est pas même l'âge des longs repentirs. Il ne pensait plus au solécisme, ni même au prône, quand vint l'heure de se mettre à table; mais la conduite du prélat lui fit sentir qu'il conservait de la rancune. Ce fut Pedro qui reçut l'ordre de dire le *Benedicite*, que récitait ordinairement Trufaldin; ce fut Pedro qui resta enfermé avec l'évêque à l'heure où Trufaldin avait coutume de travailler avec lui; ce fut Pedro qui fit la prière du soir, de toute la journée; enfin Trufaldin ne put appro-

cher son révérendissime. Il jugea qu'on ne l'avait pas encore renvoyé, de peur de paraître céder à un désir de vengeance, mais qu'on ne manquerait pas de saisir le plus léger prétexte. Il se rappela la vieille histoire de Gros-Jean, qui veut en remontrer à son curé, il déplora sa funeste imprudence, il maudit sa vanité, mais il se consola en pensant que Pedro pouvait tout sur l'esprit du patron; il se rappela la clef qui lui avait été donnée à l'église, et il partit à minuit précis pour aller trouver celui à qui il destinait l'emploi de médiateur.

Il n'a pas pris de lumière, de peur d'être remarqué ; il ouvre et referme les portes avec l'adresse naturelle à son âge, il arrive à la chambrette de Pedro ; il appelle à voix basse, Pedro ne répond pas ; il cherche, il tâtonne, il trouve un lit ; le lit est chaud, mais

il est vide. Il était clair que le révérendissime avait eu besoin du service du petit clerc, et il était plus simple de se réchauffer dans son lit, que de grelotter en l'attendant. En deux tours de main Trufaldin est déshabillé et étendu sur une couchette beaucoup plus douillette que la sienne.

Il n'attendit pas long temps. Pedro rentra, une lumière à la main, et parut fort aise de trouver son camarade; le camarade parut fort étonné de voir à Pedro un bonnet de nuit de femme. Pedro rit de l'étonnement du camarade, souffla son flambeau, et se coucha sans autre formalité. La main du camarade, guidée par un soupçon qui n'était pas sans fondement, éclaircit le plus piquant des mystères. Le petit Pedro était une très-jolie fille qui ranimait quelquefois la vieillesse de monseigneur, qui était toujours vierge, qui se lassait

de l'être, et qui avait conjecturé que Trufaldin ferait mieux qu'inspirer le désir. Trufaldin était sage ; mais qui pourrait résister à une semblable occasion ? Il eût fallu être un Joseph : Trufaldin était un homme, et il paya les dettes du prélat.

Ce jeu tout neuf pour tous deux leur parut si joli, qu'ils résolurent de faire chaque nuit leur petite partie, si l'évêqne n'y mettait obstacle. Il s'agissait de le ramener sur le compte de Trufaldin, et ce n'était pas chose aisée. Il avait déjà senti quelques mouvements de jalousie, et le reproche public de se faire fournir des textes tout faits avait excité une colère d'autant plus forte, qu'il s'efforçait de la concentrer, et qu'il en cachait même le véritable motif. Lui proposer de faire grâce, c'était montrer du goût pour le coupable, c'était au moins annoncer une sorte d'inté-

rêt qui pouvait donner plus de force encore à sa jalousie. La petite Batilde était femme et par conséquent adroite : elle s'y prit à merveille.

Cette petite Bathilde était la fille d'une sœur du pot, qui avait été élevée à l'hôpital à peu près comme Trufaldin l'avait été aux Cordeliers. Le prélat faisait un jour sa visite dans l'intérieur de la maison, et la beauté de Batilde le frappa. Il lui releva le menton, lui fit quelques questions de catéchisme, et la sœur maman, flattée des marques de bienveillance du révérendissime, s'était approchée de la petite, et lui soufflait les réponses avec un air d'intérêt qui éclaira le prélat, grand connaisseur en peccadilles. Il tira la sœur Thérèse à part, lui parla de sa chute, comme s'il en connaissait les détails, la troubla, la terrifia, lui arracha son secret, et lui souriant ensuite d'un air benin, il

rendit le calme à son âme, en l'assurant qu'il était toujours des moyens de trouver grâce aux yeux du Dieu des miséricordes. Vous vous doutez bien de celui qu'il proposa. Thérèse tenait à l'honneur de sa fille : le prélat jura de la ménager, et il était incapable de manquer à son serment. Il ajouta qu'à dix-huit ans elle serait mariée convenablement ; et comme il est dans la règle qu'une mère qui traite de la pudicité de sa fille y trouve son compte, le prélat examina la communauté dans les plus petits détails, jugea la supérieure coupable de petites négligences tellement multipliées, qu'elles équivalaient à une faute grave, la destitua, et nomma sœur Thérèse à sa place.

Il vaut mieux, disait César, être le premier dans une bicoque, que le second dans Rome. Sœur Thérèse, flattée d'être promue à la première di-

gnité de son hôpital, ne trouva plus de scrupules à opposer au saint évêque. Elle s'occupa pendant quelques jours à styler la petite, à qui la figure du prélat ne revenait point, et qui rétorquait les raisonnements immoraux de sa mère avec des syllogismes théologiques; mais quand on l'eut convaincue, la Bible à la main, que David, le plus saint des rois, avait fait assassiner le bon homme Urie pour s'approprier sa femme Bethsabée; quand on lui prouva que ce saint roi David faisait réchauffer ses vieux pieds par une très-jeune et très-jolie fille; quand surtout on lui montra dans la perspective un mari beau, galant et vigoureux, et une dote rondelette, qui seraient le prix de quelques complaisances, Batilde se rendit en soupirant.

Il était incontestable que l'évêque de Sarragosse avait, de droit divin,

la faculté de se permettre, dans sa vieillesse, ce que s'était permis le prophète-roi dans la sienne; mais comme les usages étaient un peu changés depuis David, il parut convenable de dérober au public ce petit commerce charnel. La maman supérieure, qui disposait de tout, avait escamoté de la sacristie un habit de clerc complet, qui alla tant bien que mal à Batilde, et qui ne la rendit que plus jolie. Pendant les vêpres, où elle s'était dispensée d'assister, sous prétexte d'une migraine, elle avait métamorphosé sa fille en garçon, et l'avait présentée à l'évêché comme uu jeune clerc, son neveu, pour qui elle venait implorer les bontés du révérendissime : vous savez le reste.

A la fin de cette nuit délicieuse; dont j'ai supprimé les détails par égard pour votre pudeur, Batilde, embellie des roses du plaisir, s'était

levée pour aller faire son service ordinaire auprès du prélat. Elle ne savait trop comment faire tomber naturellement la conversation sur Trufaldin. Un de ses manuscrits se trouva sous sa main; elle le jeta au feu en prononçant son nom avec colère, et le prélat rougit de fureur en l'entendant nommer. Batilde s'écria qu'elle ne concevait point comment le révérendissime laissait son offense impunie, et le révérendissime déclara tout bonnement qu'il le chasserait, s'il ne craignait pas que le public ne crût que c'était une victime qu'il immolait à son amour-propre blessé, ce qui nuirait essentiellement à la réputation de sainteté dont il jouissait dans la ville, mais que dans quelques mois il lui apprendrait ce qu'on gagne à se jouer à son maître. Batilde répliqua que le crime de Trufaldin était le péché d'orgueil, que l'apostolat devait

punir publiquement, et que la punition ne pouvait être regardée comme une vengeance du prélat, qui d'ailleurs gardait le coupable chez lui, mais comme une expiation nécessaire envers le Ciel. Le prélat, qui trouvait fort bon d'humilier Trufaldin, en l'éloignant de Batilde, prononça que le délinquant se rétracterait au premier prône, que pendant trois mois il assisterait aux offices, à genoux, au milieu du chœur; que pendant ce temps il serait privé de sa table et d'approcher de sa personne, et qu'à l'expiration du trimestre il entrerait au séminaire.

Le corps de la sentence convenait beaucoup à Batilde, parce que Trufaldin avait conservé la clef des salles; la dernière partie la contrecarrait, parce qu'elle ne pouvait lui donner celle de la porte du palais : mais dans trois mois on a le temps d'arranger

bien des affaires; d'ailleurs Batilde savait compter, et quatre-vingt-dix nuits bien employées lui paraîssaient un très-passable pis-aller.

Elles furent si bien employées en effet, que le prélat, qui avait la peau très-douce, et par conséquent le tact très-fin, crut remarquer de certains changements qui ne déposaient pas en faveur de la sagesse de Batilde. Des yeux cernés, une sorte de pâleur, un dégoût marqué, confirmèrent ses soupçons. Il était bien sûr de n'être pas l'auteur du cas; mais qui diable pouvait-ce être? Depuis que Trufaldin était relégué dans les cuisines, Batilde ne parlait à aucun homme qu'à l'église, et ce n'est point à une grand'messe qu'une fille coiffe un révérendissime. Il se douta de quelque aventure de nuit, et, blessé à l'endroit sensible, il eut la force de

dissimuler, et se décida à observer de quel côté ce coup pouvait venir.

Trufaldin n'avait pas manqué une nuit d'aller visiter sa petite Batilde, et son embonpoint naissant était le sujet de leurs inquiétudes et de leurs conversations, quand ils ne s'occupaient pas plus agréablement. Il n'y avait pas d'apparence à se flatter que le saint évêque pardonnât la plus cruelle des offenses; il ne leur était plus possible de vivre l'un sans l'autre, et il n'y avait qu'un moyen de tout concilier, c'était de s'enfuir ensemble par la salle des conférences, qui donnait sur le potager, de monter sur un cerisier qui paraissait planté exprès contre le mur, de sauter dans la rue, de sortir de la ville et du royaume d'Aragon, de se réfugier en Castille; et comme on ne voyage pas sans monnaie, et que l'é-

tat de Batilde exigeait des soins, il fut convenu qu'elle ferait le lendemain une visite au coffre-fort du prélat, selon le précepte de l'évangile, *prenez ce que vous trouverez*, passage qui n'a rapport qu'à la nourriture des apôtres, mais que Trufaldin interpréta à son avantage, ainsi qu'on a toujours interprété les saintes Ecritures.

On ne discute pas sur une affaire majeure sans s'échauffer un peu. On avait parlé plus haut que de coutume, et le révérendissime, qui ne dormait plus, avait entendu quelque chose. Il avait pris ses pantoufles de buffle fourrées, sa simarre de molleton de laine, car on ne se servait pas alors de douillettes, faute de coton, parce que l'Amérique n'était pas découverte, et que la soie, très-rare encore, se vendait au poids de l'or en Europe; il avait à la main son bâ-

ton pastoral, avec lequel il se proposait de châtier son fortuné rival : il s'était approché doucement de la chambrette de Batilde ; mais quand il entendit tourner son amour débile en ridicule, quand il entendit Batilde partager des transports réels, au lieu des chimères avec lesquelles il avait cru assoupir les premiers feux de la jeunesse, quand il entendit concevoir, mûrir, régler le plan d'évasion, il ne fut plus maître de lui. Il sauta lourdement, appuyé sur sa crosse, et renversa un prie-dieu : les amants, avertis par le bruit, sautèrent lestement de leur couchette, et les ennemis furent en présence.

Le révérendissime avait l'air d'un satyre en fureur. Ses jambes et ses cuisses ramassées étaient couvertes d'un poil épais ; la moitié de ses cheveux gris et crépus s'échappaient de dessous l'énorme calotte de drap qui

lui emboîtait la tête; ses lèvres pendantes étaient chargées d'une écume qui coulait et tombait aux deux extrémités; ses petits yeux ardents ressemblaient à des escarboucles; son bâton pastoral, dont il menaçait l'amour, complétait le tableau.

Trufaldin, bon garçon, qui allait toujours droit devant lui, et qui n'entendait finesse à rien, Trufaldin se crut perdu sans ressources, et tomba à genoux devant le révérendissime. Batilde eut de la présence d'esprit pour deux : « Je ne peux nier, dit-elle, que j'aie un amant, puisque vous l'avez surpris, et j'ai eu raison d'en prendre un, puisque vous êtes nul. Vous allez faire un éclat? qu'y gagnerez-vous? Les grands-vicaires, les diacres, les sous-diacres, les clercs, les valets accourront au bruit, et que verront-ils? Une fille au lieu de Pedro, une fille grosse, et qui

depuis six mois est constamment renfermée jour et nuit avec vous. Ils trouveront Trufaldin, à qui vous ferez les honneurs de la paternité, mais je sais seule que vous n'y êtes pour rien. Que deviendra alors le manteau de l'hypocrisie? il sera soulevé en entier. Allons, révérendissime, exécutez-vous de bonne grâce; payez-moi la dot que vous m'avez promise, nous partons à l'instant, et vous ferez demain, sur l'évasion de vos clercs, une histoire telle que vous pourrez l'imaginer. »

Le révérendissime avait toujours sa crosse levée, et il brûlait de bâtonner les amants. Cependant les raisonnements de Batilde, bien qu'outrageants pour lui, revenaient à sa pensée. Il sentait intérieurement, qu'un évêque ne peut rien gagner à être pris *flagranti delicto* : « Allez, dit-il, canaille maudite, allez fouil-

ler dans mon coffre-fort, emportez mon argent, mon bonheur, et partez chargés de mon excommunication. » Batilde se moquait complètement des foudres de l'église, Trufaldin ne les redoutait guère; sa maîtresse était sa divinité, son cœur était son temple, ses faveurs la suprême béatitude. Ils remplirent leurs poches des doublons du prélat; Batilde lui souhaita plus de continence ou plus de moyens; elle s'appuya sur le bras de Trufaldin, et sortit avec lui de Sarragosse sans regretter ni sa mère, ni son hôpital, ni le sort heureux dont elle jouissait à l'évêché: Trufaldin était tout pour elle, et la somme qu'ils emportaient lui paraissait inépuisable.

Le pauvre évêque passa le reste de la nuit dans d'assez tristes réflexions. Il s'occupa même de projets de vengeance, qu'il eût sans doute exécu-

tés, si en faisant arrêter monsieur Pedro il eût pu cacher son sexe, dont la publicité lui ferait un tort irréparable. Il eut enfin le bon esprit de se prêter à la nécessité; il eut même quelques idées philosophiques, chose assez rare dans un prélat du douzième siècle, et il convint avec lui-même qu'une fille de seize ans ne peut pas plus s'attacher à un podagre de soixante, qu'un corps vivant ne s'attache volontairement à un corps mort.

L'évasion de Trufaldin devint publique le matin à l'évêché, et l'évêque ne manqua pas de dire que le petit vaurien avait voulu se soustraire à la pénitence qui lui était infligée. Il joua assez bien l'étonnement en ne trouvant plus Pedro; et il ne manqua pas d'ajouter que le malheureux Trufaldin avait abusé de la facilité de ce petit garçon pour l'enga-

ger à le suivre. Il ne dit mot d'une trentaine de marcs d'argent qui manquaient dans sa cassette, et après s'être entretenu deux heures de cet événement, on l'oublia pour aller chanter la messe. Le révendissime renonça aux petites filles et fit bien; mais il devint plus gourmand que de coutume, et il eut tort, car il mourut d'une indigestion.

Laissons décrire de magnifiques obsèques à ceux qui aiment les tableaux rembrunis, et suivons nos jeunes gens, gais, heureux, se croyant riches, et persuadés qu'ils s'aimeront éternellement. Ils sortent de Sarragosse, et se jettent dans la campagne sans savoir encore de quel côté ils tourneront. Trufaldin, qui n'était pas fat du tout, consulta Batilde, dont l'imagination vive lui avait déjà été utile, et Batilde décida qu'il fallait mettre les frontières d'A-

ragon entre eux et les suppôts du révérendissime. En conséquence il fut arrêté qu'on se rendrait à Burgos, capitale de la Castille vieille, et qu'on y passerait le reste de ses jours dans l'abondance et les plaisirs, à l'aide de l'argent du révérendissime.

Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'ils ne connaissaient pas les sentiers qui conduisaient en Castille. Des chemins, il n'en était pas question, les sentiers même variaient selon le temps des moissons, du labourage ou des semailles. Trufaldin était très-embarrassé; Batilde, toujours inventive, conduisit le petit ami sous un taillis que la lune éclairait à peu de distance; elle se coucha gaîment sur la mousse, Trufaldin se coucha près d'elle, et comme il n'était pas brave, et que le lieu n'avait rien de rassurant, il ne pensa pas à dormir, et parla très-haut à Batilde, pour

faire peur à de plus poltrons, si par hasrad il pouvait s'en trouver là. « Pourquoi nous arrêter ici ? — Pour attendre le jour. — Alors que ferons-nous, ma chère petite ? — Nous irons à la première hutte. — Et alors que ferons-nous, cher amour ? — Nous demanderons notre route, mon cher cœur. — Et si on a couru après nous?......... — C'est le pis-aller. — Si on nous trouve?.........— C'est le pis-aller. — Si on nous arrête?..... — C'est le pis-aller. — C'est le pis-aller, c'est le pis-aller; et notre évêque? — S'il a été assez maladroit pour faire courir après nous, je parlerai, moi : le haut clergé s'empressera d'étouffer mes plaintes, et tout s'arrangera pour l'honneur du corps. D'ailleurs, mon ami, quand on craint tout, on n'entreprend rien. Laisse-moi dormir, je suis fatiguée et décidée à ne plus te répondre. »

Vous voyez que la petite avait d'heureuses dispositions. Elle s'endormit tranquillement, et Trufaldin se mit à chanter les litanies des Saints d'une voix si forte, qu'un lièvre et quelques coqs de bruyères, qui reposaient aux environs, en furent effrayés et commencèrent un carillon qui fit taire le chanteur. Le lièvre, aussi troublé que Trufaldin, vint lui passer sur le ventre; les coqs, en cherchant à éviter les branches, volaient au niveau du sol, et l'un d'eux lui rasa le nez du bout de son aile. Trufaldin ne doute plus que le bois ne soit enchanté; il se lève vivement, il oublie Batilde, et fuit sans savoir où il va.

Les premiers rayons du soleil dorent l'horizon, et il court encore. Il s'arrête, il regarde derrière lui, il ne voit qu'une nature riante; il se rassure, il retourne sur ses pas, et il se

met à la recherche de Batilde qu'il est désespéré d'avoir perdu pour deux raisons : la première, c'est qu'il l'aimait de tout son cœur; la seconde, qui avait bien aussi son importance, c'est qu'elle portait le petit trésor.

Il appelait, et les angles des rochers répondaient seuls à sa voix ; il montait sur les arbres les plus élevés, il regardait et ne voyait rien, il courait au hasard, changeait de route sans motif, s'arrêtait, trépignait, s'arrachait les cheveux, pleurait...... Une bonne vieille qui filait au fuseau, et qui arrachait alternativement une poignée de poils à cinq ou six chèvres qu'elle faisait paître, moyen économique de filer, la bonne vieille sortit de dessous un couvert de coudriers, attirée par les plaintes du jeune Trufaldin ; elle fit trois ou quatre révérences en voyant sa calotte et son aube blanche comme la

neige, elle s'agenouilla en approchant le ministre subalterne des autels, et lui demanda respectueusement si elle pouvait lui être utile.

Trufaldin était sans finesse; mais Batilde ne disait pas un mot qui ne s'imprimât dans son esprit. Il jugea que si elle ne le prenait pas pour un sot, elle gagnerait, ainsi qu'ils en étaient convenus, la première cabane, à moins toutefois que le diable, qui l'avait houspillé, n'eût fait pis à la petite amie. Il pria la vieille de le conduire à son humble domicile; et comme il était indifférent à la pastourelle de faire paître ses chèvres à droite ou à gauche, elle marcha devant en répondant pieusement à un *Miserere* que chantait Trufaldin pour intéresser le Ciel à ses amours illicites.

Cependant Batilde, qui ne craignait ni les revenants, ni les lièvres, s'était

profondément endormie au chant du petit ami. La fraîcheur du matin l'avait réveillée. Etonnée de se trouver seule, elle avait appelé, ainsi que Trufaldin, et aussi inutilement. Elle eut la plus grande envie de monter comme lui sur un chêne qui semblait défier les siècles ; mais l'écorce dure et inégale lui déchirait les mains dont une femme fait tant de cas, et pour cause, quand elle les a jolies ; ses cuisses rondelettes, mais courtes, n'embrassaient pas l'arbre à moitié ; et puis elle éprouvait une certaine pression, dont la continuité pouvait priver l'Espagne d'un petit Trufaldin. Elle renonça à l'entreprise en soupirant ; mais revenant bientôt à son caractère, elle sortit du bois en chantant la petite chanson.

Un père dominicain cheminait sur sa mule, et s'était détourné en entendant les cris de Batilde. Chargé d'a-

mulettes et d'*Agnus Dei*, il ne craignait pas les voleurs, et ne risquait au plus que de partager avec eux un civet de lapin qui pendait, dans une boîte de fer-blanc, au bât de sa mule. Il fut assez étonné de trouver en ce lieu solitaire un jeune clerc beau comme l'amour, et dont les vêtements religieux étaient d'une élégance peu commune. Il interrogea le pauvre petit, qui avait une présence d'esprit admirable, et qui aussitôt composa un roman.

Il était parti de Sarragosse avec un diacre que le révérendissime envoyait en mission à Epila; c'était une des villes par lesquelles il fallait passer pour gagner la vieille Castille. La nuit les avait surpris, ils avaient gagné le taillis, avaient soupé sur l'herbe fine, et se disposaient à s'endormir, après s'être recommandés à la Providence, lorsqu'une louve vint

se jeter sur la mule qui les portait tous deux, pendant que trois louveteaux s'acharnaient après le diacre. Tout cela fut déchiré à belles dents : « Et moi, ajouta Batilde, moi dont les faibles mains ne pouvaient défendre l'oint du Seigneur, par la vertu de Saint Jacques de Compostelle et de mes jambes, je me suis trouvée à une grande distance de cette horrible scène, et j'appelais à mon secours les fidèles qu'il plairait à Dieu d'y envoyer, quand vous m'avez entendue. »

« — Par saint Dominique, reprit le religieux, si je n'étais attendu à Epila pour y prêcher après-demain contre le roi d'Aragon, qui veut être le maître chez lui, je me ferais un vrai plaisir de vous reconduire à Sarragosse. — Non pas, s'il vous plaît, révérend père, je serais au désespoir de vous retarder : prêcher con-

tre un roi!... — Et confesser. — La confession et la prédication! Ce prince est détrôné? — Sans doute : j'allume le fanatisme, la guerre civile, j'aiguise les poignards. — C'est charmant, c'est charmant, révérend père : eh! qu'a-t-il donc fait ce roi d'Aragon? — Ce qu'il a fait, mon fils, ce qu'il a fait! Il prétend tenir ses états de Dieu seul, et ne veut pas être tributaire du Pape. Il se joue au clergé! tête-bleu! quand nous étions à Rome, obscurs, pauvres, simplement tolérés par les empereurs, nous étions humbles, soumis; maintenant que nous avons dans nos richesses des moyens de séduction, que nous trouvons dans la crédulité un glaive à deux tranchants avec lequel le vulgaire frappe à notre gré, il faut que tout ploie devant nous; et tout ploiera jusqu'à ce que les hommes voient clair, ce qui n'est

pas l'affaire d'un jour, d'un an, d'un siècle. Mon fils, vous êtes sans doute appelé à l'ordre de prêtrise : vous êtes jeune, et vous verrez bien des choses dont mes yeux ne seront pas témoins. Si vous voyez du relâchement dans la ferveur et dans la foi, servez-vous de vos avantages extérieurs pour approcher les grands, de votre esprit pour les aveugler; excitez une persécution, elle enfantera le fanatisme, et consolidera votre empire. J'ai peut-être tort de vous révéler les secrets de l'église, mais vous n'êtes point un homme ordinaire; d'ailleurs vous m'intéressez, et je vous le prouve en vous offrant la croupe de ma mule pour vous conduire à Epila, puisque vous n'êtes pas pressé de retourner à Sarragosse. »

Une pareille proposition n'était pas à rejeter dans la position où se

trouvait Batilde : « Si Trufaldin n'est pas un sot, se disait-elle en appuyant son pied mignon sur celui du révérend pour enfourcher la mule, si Trufaldin n'est pas un sot, il se rendra comme il pourra à Epila, où il sait que nous devons passer, et le premier arrivé attendra l'autre. A la vérité, il n'a pas un grain d'argent; mais avec une aube et une calotte rouge on ne manque de rien. Les paysans lui offriront leurs poules, leurs lapins, leur vin, et le fripon aurait leurs femmes et leurs filles, qui se dévoueraient pieusement, si mon petit homme pouvait m'être infidèle. »

Pendant ce monologue, la mule trotillait, et Batilde, qui n'avait pas de principe d'équitation, se collait au dos du révérend. Celui-ci remarqua d'abord un ventre rondelet que n'ont pas ordinairement les jeunes gar-

çons, deux boules blanches comme l'albâtre, dures comme elle, appuyaient sur ses omoplates, et fixèrent son attention. Il fit aussi son monologue : « Par saint Dominique, se disait-il, il y a du micmac dans le fait de ce petit clerc. Dieu sait si j'ai jamais cherché des aventures; mais puisque celle-ci se présente tout naturellement, je serais bien dupe..... et puis rien n'arrive ici bas que par ordre de la Providence. La Providence a voulu que cette jolie petite fille prît un habit de clerc; la Providence a voulu que le fripon de diacre, qui sans doute abusait de son innocence, fût mangé par les loups; la Providence a voulu que je me trouvasse à point nommé pour tirer la petite de ce bois malencontreux; la Providence veut que j'aie des désirs, la Providence veut donc que je les satisfasse : obéissons à la Providence. »

Le révérend passa sa jambe droite par dessus le col de sa mule, et le voilà assis sur son bât. Il regarde, il fixe Batilde, il détaille les jolis traits de son visage, et sous le prétexte de remettre en ordre les plis du devant de son aube, il s'assure de la vérité de ses conjectures. Il pousse sa mule à travers le taillis, il s'enfonce dans un fourré : « Mais, mon révérend, dit Batilde, je ne crois pas que ce soit là le chemin d'Epila? — Non, mon cher petit; mais vous avez passé une mauvaise nuit, vous avez besoin de vous remettre, et j'ai un civet admirable, plus, deux petits gâteaux et une excellente bouteille de vin d'Estramadure. » Batilde avait en effet besoin de restaurants, et elle sauta gaîment de sa croupe à terre. Le révérend exhiba ses provisions avec une sorte de galanterie; et ce premier besoin satisfait, il entra en matière : « Ah çà, friponne,

conte-moi ton histoire.—A qui croyez-vous parler, révérend?—A une petite espiègle qui n'est pas novice du tout, et avec qui je ne perdrai pas le temps dans un vain cérémonial;» et en effet, il se mit à jouer des mains d'une terrible manière. Batilde faisait sans effort une superbe défense. Le moine n'avait rien de séduisant, et elle tenait à son Trufaldin. Le frocard se démenait comme un diable au fond d'un bénitier, et n'avançait pas. On ne viole pas aisément une fille décidée à se défendre, et qui porte un haut-de-chausses sous sa jaquette et son aube. Le dominicain écumait; Batilde lui mordait les doigts et lui égratignait le visage; le dominicain et elle avaient également besoin de reprendre haleine, et les hostilités cessèrent un moment.

Batilde, plus jeune, plus agile, et

qui d'ailleurs n'avait employé que ses dents et ses ongles, était la moins fatiguée. Le moine essuyait avec un morceau de serge blanche la sueur qui filtrait à travers sa barbe, le long d'un double menton, et il jurait très-énergiquement qu'après s'être refait un peu, il allait mettre en pièces aube, jaquette et haut-de-chausses; Batilde, que la présence d'esprit n'abandonnait jamais, commença sur la continence un discours pathétique dont le but était d'endormir la vigilance du frocard, et elle portait à la ronde un œil observateur, disposée à saisir la moindre circonstance.

La mule, étrangère à ces débats, paissait en liberté la tendre feuillée, et s'était éloignée de quelques pas. Batilde s'interrompt au milieu d'une superbe période, elle se lève, et le moine aussi; elle court, il la suit;

elle gagne du terrain, il enrage; elle saute sur la mule, il blasphème; elle presse la monture, elle sort du fourré, et le moine la regarde aller, les bras pendants, la bouche ouverte, et n'ayant plus la force de renier Dieu.

Trufaldin suivait la vieille, et continuait de chanter. Il aperçoit de loin un objet..... Il s'arrête, se tait et regarde. « Ah! mon Dieu, c'est un paladin armé de toutes pièces, dit-il à la bonne femme..... — Eh! non, eh! non, c'est un homme d'église. — Monté sur un palefroi bardé de fer. —Monté sur une bonne mule. —Vous ne voyez pas sa cotte de mailles blanche! — C'est une aube. — Son casque teint de sang? — C'est une calòtte rouge. — Son bouclier pendu à l'arçon de sa selle, — C'est une boîte de ferblanc. — Vous croyez? — Si je crois! mais, saint homme de Dieu, la peur vous a brouillé la vue. »

Trufaldin regarde de nouveau, il croit distinguer des traits, des formes..... Il se remet, il se rassure, il court, il vole, il tient une jambe de Batilde, il y colle sa bouche, il la presse contre son cœur. « Ce n'est pas le moment, dit la petite. Saute lestement derrière moi, nous n'avons pas de temps à perdre. » Et voilà Trufaldin en croupe, s'abandonnant à la conduite de Batilde, et dévorant ce que le bon père dominicain avait bien voulu laisser dans la boîte de ferblanc.

Après avoir emporté l'argent d'un évêque, et volé la mule d'un dominicain, il n'y avait plus de quartier à attendre des gens d'église. Il fallait devancer sa révérence à Epila ; il fallait surtout un guide, et la Providence, qui avait sauvé Batilde des griffes du dominicain, permit que la vieille eût un petit-fils de dix-huit à

vingtansqui connaissaitparfaitement les sentiers. On jucha la vieille derrière Trufaldin pour faire plus de diligenc, et la Providence permit que la mule ne ralentît pas sa marche, parce que le bâton noueux de la vieille lui frappait vigoureusement les côtes et le gras des fesses, ce qui n'était pas absolument juste; mais comme il est prouvé que Dieu a tout fait pour le service de l'homme, et qu'il a voulu que l'homme abusât de tout, on ne pensa seulement pas à plaindre le pauvre animal.

On arrive à la hutte, et le jeune pâtre ne sut pas plutôt ce qu'on attendait de lui, qu'il passe, en faisant le signe de la croix, son pourpoint des dimanches ; il coiffe sa capeline, ornée de plumes de coqs, et le voilà en route. Il trotte, il court, pour seconder l'impatience des voyageurs, et ne pas céder à la prestesse d'une

mule. En vain Trufaldin lui propose de descendre, de courir à son tour et de le faire monter pour prendre un peu de repos; le pâtre répond, la main à la capeline, qu'il ne sera pas dit qu'un paysan d'Aliva sera à cheval, pendant qu'un très-digne clerc ira à pied, et il recommença à courir.

On arrête deux fois dans la journée, pour faire boire et manger la mule et le coureur. Les villages, auxquels on accorde la préférence de l'hospitalité, l'exercent dans toute sa latitude, et attendent en échange les grâces du Ciel, qui viennent ou ne viennent pas. On entra sur le soir à Epila; et comme toute peine vaut salaire, Batilde donna sa bénédiction au jeune guide, qui s'en retourna au pas, enchanté de sa journée.

Nos jeunes gens, plus enchantés encore, soupèrent et se couchèrent

gaîment, sans craindre la crosse bénite de leur évêque. Ils se levèrent de grand matin, et se joignirent à un muletier qui conduisait des voyageurs à Arands. Il n'était pas probable que le dominicain vînt prêcher contre le roi d'Aragon avec un visage sillonné par les ongles de Batilde; mais on aime à respirer en paix, et pour cela, il faut s'éloigner du péril.

Les voyageurs que conduisait le multier, étaient trois marchands très-âgés, très-intéressés, très-occupés de leurs affaires, et qui ne firent aucune observation sur les formes arrondies de Batilde, ni sur l'amitié un peu trop prononcée qui paraissait unir les deux petits clercs. Il n'en fut pas ainsi du muletier, égrillard exercé, qui ne tarda pas à démêler la partie intéressante de la vérité, et qui se garda bien de hasarder pendant la journée le moindre mot, le

moindre geste qui annonçassent des projets ; mais la nuit !...... Nuit désastreuse, nuit terrible que je voudrais passer sous silence, si la véracité d'un historien s'arrangeait de ces restrictions.

Nos petits amants soupaient à table d'hôte, l'un à côté de l'autre ; une jambe de Batilde était passée entre celles de Trufaldin, en attendant mieux : le doux sourire de la sécurité était sur leurs lèvres : l'impatience de l'amour se réveillait au fond de leurs cœurs. Étrangers aux objets de commerce que traitaient leurs compagnons de voyage, ils oubliaient et le danger que la petite avait couru la veille, et le jeûne, et la fatigue ; ils jouissaient du bonheur présent et de celui dont ils se faisaient pour l'avenir une si délicieuse idée. O vicissitude des choses humaines, qui peut vous prévoir et vous éviter !

Dans le cabaret où ils soupaient, servait une grosse tetonnière d'Andalousie, rousse et puante, sale et d'un tempérament fougueux. Elle avait prodigué longtemps ses faveurs au muletier, qui avait justifié ses bontés par des exploits qui auraient honoré une princesse ; mais comme on se lasse de tout, et même du bonheur, la servante andoulouse avait formé d'autres engagements, à la grande satisfaction du muletier, qui commençait à s'en lasser. Mais aussi comme l'amour chez les honnêtes gens est toujours remplacé par une amitié solide, le muletier et la servante se rendaient mutuellement de bons offices de tous les genres.

L'Andalouse avait fait les les lits des petits clercs dans une chambre à l'extrémité de la maison, et pendant qu'ils soupaient, le muletier avait

fait sauter le seul verrou à l'aide duquel ils pussent se fermer en dedans, et il avait mis dans sa poche une double clef de la serrure. Nos deux pauvres enfants avaient fermé les deux tours, et déposé la clef qu'on leur avait donnée, sur une escabelle vermoulue, Batilde avait déposé ses habits de clerc, et n'offrait plus qu'une fille charmante aux yeux émerveillés de son amant; l'empressé Trufaldin se hâtait de suivre un si doux exemple.

Batilde est dans un des lits, Trufaldin croit le partager; et pourquoi en douterait-il? Il entend mettre une clef dans la serrure, il s'étonne, il attend..... la porte s'ouvre, le muletier paraît.

C'était un grand drôle de vingt-cinq à trente ans, au sourcil noir et épais, au teint brun, aux cheveux crépus, aux épaules larges, et au

jarret tendu. « Or çà, dit-il en prenant un air menaçant, vons êtes de petits libertins qui avez fui de chez vos parents, qui ne voulaient pas vous marier; vous avez pris de saints habits que vous profanez, et je ne peux me dispenser, en arrivant à Aranda, de vous mettre entre les mains de l'inquisition.» Batilde, très-pénétrante, vit d'abord où cet exorde la conduirait, et le muletier n'était pas un homme dont on pût se défaire avec les ongles et les dents. Trufaldin ne voyait pas si loin, et toujours poltron, il crut désarmer le terrible muletier en lui racontant naïvement et avec vérité les circonstances essentielles de leur histoire. « C'est bien pis que ce que je soupçonnais, s'écria le rusé coquin. Enlever la concubine d'un saint évêque, et lui escroquer de l'argent, voler la mule d'un dominicain qui lui avait

honnêtement offert sa croupe! Brûlés, brûlés vifs, et sans miséricorde! — Ah! seigneur muletier, n'y aurait-il pas quelque moyen de vous engager au silence? — Je n'en connais qu'un. » Ici Batilde s'enveloppe, se roule dans la couverture. « Et quel est ce moyen, seigneur muletier? J'embrasse vos genoux. — Hé, que m'importent tes prières, — Ah! ce n'est pas cela! voulez-vous que nous partagions l'argent du révérendissime? voulez-vous le tout? voulez-vous la mule du dominicain? — C'est bien de tout cela qu'il s'agit. — Hé, que voulez-vous donc? — C'est moi qu'il veut, dit Batilde en pleurant. — Ou brûlés au premier *auto-da-fé*. — Et j'y consentirais, reprend Trufaldin! — Ou brûlés, vous dis-je. — Je ne te laisserai pas brûler, mon cher petit; l'effort est cruel, mais il s'agit de ta vie; » et la couverture se

déroulait, et le muletier avait refermé la porte, et Trufaldin, qui perdait de vue les bûchers de l'inquisition à mesure que son rival devenait plus entreprenant, Trufaldin, dont le sang s'échauffa un moment, Trufaldin saisit d'un bras ferme le muletier, qui, d'un coup de poing sur l'oreille, l'envoya rouler sous l'autre lit, où il se tint coi jusqu'au jour.

Batilde se prête avec répugnance d'abord, et par pur attachement pour Trufaldin, aux emportements du muletier. Mais quand elle eût reconnu, admiré ses qualités secrètes, quand cet athlète terrible, infatigable, l'eût en vain réduite à demander quartier, elle compara ses deux amants et se promit bien de remarquer à l'avenir les hommes aux épaules larges et aux sourcils épais. Rien ne forme la jeunesse comme l'expérience.

Le muletier, rassasié de plaisir,

se leva enfin, prit Trufaldin par une jambe, le tira de dessous le lit, l'enleva comme une plume, et le jeta à côté de Batilde. « Ah çà, leur dit-il, je suis honnête homme à ma manière, et je veux vous donner des avis dont je vois que vous avez besoin. Le premier, c'est que la petite quitte ses habits d'homme, qui ne sont bons qu'à donner des soupçons, et toi, que tu prennes un habit de cavalier, puisque tu veux l'accompagner. Tu auras une épée au côté; tu n'oseras pas t'en servir, mais cela en impose toujours. Je vais courir le village pendant que mes mules déjeuneront; j'ai un ami à qui j'emprunterai ce qu'il aura de mieux. Vous me rendrez cela à Aranda, où je dirai que vous êtes deux enfants que je conduis chez une vieille tante à Burgos, et que leur mère m'a confié à Epila. Pour que nos trois marchands ne se doutent de rien, je

leur dirai que vous m'avez quitté ce matin, et vous nous suivrez à deux cents pas sur votre mule, et dans votre nouveau costume, qui vous rendra méconnaissables à ces yeux à lunettes. Si quelqu'un vous attaque, je suis à vous, et pour tout cela je me contente des nuits que nous avons encore à passer dans trois ou quatre mauvais gîtes. Voilà de la probité, voilà de la raison. Au reste, il faut que cela soit, car je le veux ainsi. » Batilde s'était trop bien trouvée de la première épreuve pour en refuser une seconde; la joue enflée de Trufaldin ne lui donnait pas envie d'oser dire non. Tous deux gardèrent le silence, et le muletier en conclut que le traité était accepté, selon le vieux proverbe: *Qui ne dit mot consent.*

Fidèle à l'exécution de ses promesses, il rapporte des vêtements assez propres et qui n'allaient pas

trop mal. Il enjoint aux jeunes gens de se vêtir à la hâte, de le laisser partir avec ses trois marchands, et de suivre sur leur mule à la distance convenue. Il était bien sûr que l'envie de lui échapper ne les porterait pas à rétrograder vers Epila, où ils pouvaient rencontrer le dominicain. Batilde d'ailleurs s'était comportée de manière à ce qu'il dût à peu près compter sur elle, et il s'était aperçu qu'elle menait Trufaldin par le nez.

Les voilà donc en route; Batilde, jolie comme un ange sous ses nouveaux habits, très-résignée aux événements, mais n'osant pas en rire par égard pour Trufaldin, et Trufaldin, triste, pensif, la regardant la larme à l'œil, et la trouvant plus séduisante depuis qu'il avait un coadjuteur.

La petite crut lui devoir quelque consolation, et les fatigues de la nuit

n'empêchaient pas qu'elle ne pût faire une libation à l'amour : le ciel, qui a voulu gâter les femmes, a permis que certaine source soit intarissable chez elles. Elle tire une des rênes de la mule, et la dirige vers un ombrage épais; bien que Trufaldin fût un peu nigaud, et qu'il ne pénétrât pas l'intention de la belle, il lui vint pourtant à l'esprit qu'il devait profiter des journées, puisque le droit de la force lui enlevait les nuits. Il saute lestement à terre, présente la main à sa belle, et s'assied avec elle elle sur le gazon............ O malheureux, ô incroyable voyage! à peine Trufaldin s'est-il érigé en sacrificateur, à peine des doigts de rose ont-ils entr'ouvert l'entrée du sanctuaire, qu'une vigoureuse taloche tombe d'aplomb sur la joue que le muletier a épargnée. Trufaldin jette un cri, se relève, et reste ébahi, son haut-

de-chausses sur ses talons, et la main sur sa joue, devant un seigneur beau comme Batilde, vigoureux comme le muletier, et qui était descendu du ciel à l'aspect du couple amoureux. « Ote-toi de là, maraud, dit-il à Trufaldin ; il te convient bien de t'amuser dans mes forêts ; ôte-toi de là, te dis-je, où je te perfore de ma lance. — Mais c'est ma femme, monseigneur. — Ah! c'est ta femme, petit coquin. Hé! m'as-tu payé les droits de jambage, de cuissage, de markette et de prélibation? Ces droits charmants s'acquittent sous la feuillée, comme dans un palais; éloigne-toi, il y va de ta vie. »

Trufaldin avait renoué ses aiguillettes pendant cette harangue désespérante. Il avait une rouillarde au côté, mais il n'avait ni le courage, ni l'adresse de s'en servir. Il remonte sur la mule pour se soustraire aux

déportements du chevalier, s'il lui prenait envie de le maltraiter autrement que par des paroles, et il le regardait faire en soupirant. Pour Batilde, elle avait été si violemment frappée des prétentions insolentes du nouvel assaillant, qu'elle n'avait pas eu la force de changer de position, ni même de faire un mouvement. Malheureux Trufaldin! il faut que tu sois témoin de tes infortunes, et que tu n'y puisses mettre un terme!

Le pauvre diable attendait, les yeux levés au ciel, pour ne rien voir des choses terrestres; il espérait au moins que lorsque Batilde aurait acquitté le droit, il lui serait permis de rentrer dans les siens. Vaine espérance! le chevalier ne se lassait pas dans ses prétentions; et Batilde, toujours plus étonnée, disait à mots entrecoupés : « Ah! Trufaldin, reçois encore ce sacrifice, c'est à toi seul

que je l'offre ; mais en vérité, tu n'es ni un muletier, ni un prélibateur. »

Le muletier cependant s'était impatienté de ne pas voir arriver sa belle. Il crut que les jeunes gens cherchaient à lui échapper à travers les bois. Il se sentait encore très en fonds, et il avait la meilleure envie de les faire valoir. Il prétendit avoir perdu une valise, pria ses marchands de l'attendre un quart d'heure, et poussa vigoureusement sa mule, en rétrogradant et en regardant de tous côtés. Il n'a pas fait un quart de lieue, qu'il aperçoit à la lisière du bois Trufaldin sur sa monture, les yeux toujours en l'air, et les bras croisés sur sa poitrine. Il pousse à lui : « Eh ! que fais-tu là, imbécile ? — Hélas ! je ne fais rien. — Que fait Batilde ? — Elle ne fait rien non plus, elle laisse faire. — Et où est-elle ? — Sous ces arbres, à vingt pas. —

Donne-moi ton épée.—Oh! de grand cœur. Échinez-moi cet homme-là; et puisqu'il faut être cocu, j'aime mieux l'être de la façon d'un seul que de deux. »

Le muletier saute à terre, et court en jurant, en espadonnant de l'épée qu'il ne sait pas manier, mais dont le coup sera terrible, s'il porte juste. Le bruit de sa course et de ses jurons avertit le chevalier, qui se relève aussi sot que Trufaldin, mais sans le moindre mouvement de frayeur. Sa lance n'est qu'à quelques pas, mais un homme ne marche pas facilement dans l'état où il était. Il avait l'épée au côté, il la tira, et regretta sa dague, restée à l'arçon de sa selle; mais il s'aperçut que le muletier n'en avait pas, qu'ainsi la partie était égale : il se disposa bravement au combat, et pria seulement Batilde de lui rattacher quelques aiguillettes

pendant qu'il parerait quelques coups.

Batilde était assez satifaite de lui pour lui rendre ce petit service ; il était d'ailleurs trop beau pour que ses vœux secrets ne fussent pas en sa faveur ; mais le muletier lui lança un coup d'œil si furieux, qu'elle jugea bien qu'il la rendrait responsable de l'aventure s'il était victorieux, et le sort des armes est si incertain ? Elle jugea qu'il était plus sage de s'enfuir ; et pour aller plus vite, elle détacha le cheval du paladin, et sauta dessus. En passant près de la monture du muletier, elle coupa les sangles avec la dague du cher prélibateur, pour ralentir au moins les poursuites ; c'était une fille qui pensait à tout : enfin elle rejoignit Trufaldin : « Au galop, marche ! lui cria-t-elle, » et Trufaldin de galoper à ses côtés : « Je t'ai trompé, mon

ami, lui disait-elle, je t'ai trompé dix à douze fois, bien involontairement; mais à quelque chose malheur est bon. Nous avons gagné à cela une belle mule, des habits laïques assez passables, et un superbe cheval, sans compter ce qu'il y a dans la valise du chevalier. » Dans tous les temps et dans tous les pays du monde, le cocuage rapporte quelque chose.

Ce raisonnement ne paraissait pas péremptoire à Trufaldin; mais que diable faire? Il n'y avait pas de remède au passé, il fallait se prémunir contre les événements futurs, et tout en galopant, il priait, il suppliait Batilde de tâcher de ne le plus faire cocu. Batilde le promettait de la meilleure foi du monde, et se promettait de tenir parole, bien que convaincue, par son second essai, que Trufaldin était un homme fort ordinaire; mais que peuvent les résolu-

tions d'une jolie fille contre la méchanceté des hommes! Toujours galopant, la fringante Batilde et son triste compagnon avaient dépassé les trois marchands, dont les mules chargées de ballots n'étaient pas propres à courir après des fuyards. Ces marchands d'ailleurs avaient autre chose à penser que des amourettes, et ne les avaient pas seulement remarqués. Nos jeunes gens allaient, au hasard de s'égarer, suivre le premier sentier qui se présentait, lorsqu'ils aperçurent un homme qui trottillait sur sa monture; ils le joignirent bientôt, et lui demandèrent le chemin d'Aranda. Trufaldin voulait passer, après sa réponse, mais son extérieur le rassura. C'était un bon papa de soixante ans qui cheminait, son rosaire d'une main, et l'autre appuyée sur des sacoches bien attachées sur le devant de son bât, et

dont la vieillesse et les yeux calmes n'annonçaient aucune mésaventure. Trufaldin, tourmenté de la crainte d'avoir à ses trousses le muletier ou le paladin, hasarda de lui faire quelques questions. Il lui demanda entre autres choses, si, pour allerà Burgos, il était nécessaire de passer par Aranda. Le vieillard répondit que la route la plus courte et la plus sûre était par Moncayo, que c'était celle qu'il allait prendre à une demi-lieue de là, que s'ils voulaient ils feraient route ensemble.

Jamais proposition ne vint plus à propos, et ne fut acceptée avec plus de plaisir. Insensiblement la confiance s'établit, et la conversation s'engagea. La vieillesse est curieuse, et la jeunesse inconsidérée. Nos amants apprirent que le bon Perez était un riche marchand de bœufs, qui en avait été vendre cent cinquante à la foire d'E-

pila, qu'il en rapportait le prix dans ses sacoches; que ses valets revenaient à pied à petites journées; qu'il disait son rosaire en route, pour que Notre-Dame du Mont-Carmel le garantît des voleurs, et qu'il allait à Burgos joindre le magot qu'il rapportait, à d'autres fonds déjà considérables, avec lesquels il se proposait de finir tranquillement ses jours. En échange de sa courte histoire, Trufaldin, qui avait besoin de se décharger le cœur, lui conta longuement ce que vous avez lu, malgré les signes de Batilde, qui jugeait cette confidence au moins inutile.

« Mes chers enfants, leur dit le vieillard, vous n'avez éprouvé tant de disgrâces que parce que vous n'avez pas fait consacrer vos nœuds par un saint prêtre aussitôt que vous l'avez pu; mais enfin, à tout péché miséricorde. Promettez au bon Dieu de

vous marier en arrivant à Burgos, et sûrement il vous garantira d'ici là de tout accident; mais comme il est dit dans l'Ecriture, que je n'ai pas lue parce que je ne sais pas lire, *aidez-vous, et je vous aiderai*, il est à propos que le long de la route vous passiez pour le frère et la sœur, à cause de votre jeunesse, qui donnerait des soupçons; et, pour rendre le tout plus vraisemblable, je dirai que la signora est ma femme. C'est un mensonge, mais le ciel me le pardonnera en faveur du motif. — Ah çà, dit Trufaldin, vous ne me donnerez pas de taloches sur les mâchoires? — J'en suis incapable, mon petit ami. — Vous ne coucherez pas avec Batilde? — Non! ni vous non plus, jusqu'à ce que vous en ayez reçu la permission de notre mère la sainte église. »

Ce nouveau traité, qui arrangeait parfaitement Trufaldin, et qui ne dé-

plaisait pas à Batilde, qui sentait bien qu'une épouse n'est pas plus responsable des accidents qu'une maîtresse, ce nouveau traité fut solennellement accepté, et l'observation en fut jurée. Il paraissait tout simple au bon jeune homme, qu'on respectât une femme en pouvoir de mari, et d'un mari aussi riche que vénérable par son âge. Les galants avaient bien la ressource de la séduction; mais Batilde avait promis de ne pas se laisser séduire.

On avait quitté la route d'Aranda, on marchait dans cellede Moncayo, on était gai, on riait, on chantait un psaume, on acolait la gourde, que le bon Perez portait toujours avec lui, lorsqu'on aperçut, sur une hauteur, un gros de cavaliers. A cet aspect, Perez descendit de sa mule, la donna à conduire en main à Trufaldin, monta le cheval de Batilde, la mit derrière lui, l'enveloppa dans son

manteau, et baisa, en se recommandant au ciel, un morceau de la culotte de saint Pancrace, qn'il portait dévotement sur lui. Il craignait les voleurs, Trufaldin le cocuage; nous allons voir ce qui en était.

Les deux troupes s'approchent. Trufaldin se met provisoirement à trembler, et la richesse des habits rassure le bonhomme Perez : Ne craignez rien, dit-il aux jeunes gens, c'est le comte de Ciria; celui-ci n'en veut qu'aux vierges, et il s'en faut bien que vous le soyez, signora; » et il leur conta en quatre mots l'histoire du comte.

Ce seigneur, gros, court, mal bâti, laid, velu et fort comme un ours, avait, je ne sais par quel hasard, fait à la comtesse sa femme une fille qui passait, à seize ans, pour la merveille du canton. Le comte de Moncayo l'avait demandée en mariage; mais il

avait eu le malheur de solliciter et d'obtenir, dans une cérémonie de cour, le pas sur le comte de Ciria : un tel affront ne se pardonne jamais, et la proposition de Moncayo fut rejetée d'une manière offensante. Outré du procédé de Ciria, Moncayo vint attaquer ses donjons, les enleva d'assaut, et viola la belle Léonore. Ciria jugea qu'une fille de qualité qui a été violée ne mérite plus de vivre, et il passa paternellement son épée à travers du corps de la sienne. Le lendemain il fut assiéger le château du comte, le prit, et le tua de sa main. On croirait que tout finit là : pas du tout. Ciria jura de faire de fréquentes courses dans le comté de Moncayo ; de violer toutes les vierges qu'il rencontrerait, et de les éventrer ensuite, en expiation du crime de leur seigneur, qui ne les regardait pas du tout. Quand Ciria en avait violé et tué une tren-

taine, il retournait dans ses terres, réparait ses forces, et recommençait. Les gens de Moncayo se plaignaient au roi d'Aragon, et ce roi, qui avait bien de la peine à se soutenir contre celui de Castille, et qui avait intérêt à ménager ses grands vassaux, n'écoutait pas les paysans. Ceux-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen pour soustraire leurs filles à la fureur de cet enragé, que de les déviginer eux-mêmes avant qu'elles pussent tenter personne. Cet usage s'étendit aux pays voisins, et s'est conservé, à peu de chose près, et c'est ce qui fait que partout les pucelles sont si rares.

O combien, en écoutant cette admirable histoire, Trufaldin s'applaudit que Batilde ne fût pas neuve! il s'applaudit presque d'être cocu, et improvisa sur l'air du *Pange lingua*, dix ou douze vers latins sur les dangers de la sagesse. Ces vers

sont perdus, depuis que les petites filles n'ont plus besoin de les dire pour savoir prendre leur parti.

Cependant nos voyageurs et la cavalerie du comte sont en présence. Le comte courait depuis quatre jours, il n'avait rencontré que des femmes ou l'équivalent, et il avait de l'humeur ; « Quel est, dit-il d'une voix terrible à Perez, ce paquet que tu portes derrière toi ? — Monseigneur, c'est ma femme. — Lève-moi ce manteau : comment, cette jolie personne est la femme d'un vieux reître comme toi ! — Hélas ! monseigneur, on fait des folies à tout âge. — Prends garde de me mentir, car je te pourfends des épaules à la ceinture. — C'est ma femme, monseigneur, c'est ma femme, à qui même j'ai eu le bonheur de faire un petit enfant. — Je ne m'aperçois pas de cela. — C'est qu'elle n'est pas très-avancée, et

puis, monseigneur, l'étoffe de sa cotte est grossière..... — Tais-toi, tes détails m'ennuient. Tu m'assures qu'elle est ta femme, il faut me le prouver : use à l'instant de tes droits de mari. »

Perez alléguait un vœu de continence fait à saint-François pour en obtenir un heureux voyage, et le comte avait tiré son épée, qui tournoyait déjà sur la tête du vieillard. Il descend de cheval et représente humblement au comte qu'à son âge on n'épouse pas sa femme à commandement : « Épouse, te dis-je, et si tu ajoutes un mot, tu es mort. » Dans un semblable embarras, qu'elle ressource restait-il au bonhomme Perez, faire semblant d'obéir, s'il ne pouvait davantage.

Il donne la main à Batilde, qui se laissa conduire, et qui dit en passant à l'oreille de Trufaldin : « Ne te fais

pas de peine, mon petit; cette fois, ce ne sera que pour rire. »

A soixante ans, on est pas homme tous les jours, mais on l'est encore quelquefois. Les attraits de Batilde, que Perez fourrageait par obéissance, commencèrent une espèce de résurrection; la chaleur d'un corps céleste auquel il accolait ses ruines, le ranima tout-à-fait : il demanda pardon à Dieu et se tira assez gaillardement d'affaire. Batilde fut très-étonnée d'être épousée tout-à-fait; Trufaldin ne concevait rien à cette force de courage, et le comte, outré de ne faire que de vaines recherches, s'avisa de chercher une querelle d'allemand au bonhomme. Il prétendit que Perez ne s'était marié avec une jouvencelle, qui était à peine nubile, que pour la sauver de ses mains. La contestation s'échauffait d'un côté, l'embarras de Perez, qui ne mentait pas

avac facilité, augmentait de minute en minute : la scène allait devenir tragique. Trufaldin, toujours prudent, prend le galop avec sa mule et celle du marchand de bœufs; Batilde remonte à cheval pour courir après Trufaldin, et laisse Perez s'arranger comme il pourra avec l'excellence.

« Allons, disait-elle, mon cher petit, ce qui est fait est fait. Quand tu pleureras, quand tu te désespéreras? qu'y gagneras-tu? Il faut savoir prendre le temps comme il vient. Je vois dans tout ceci deux motifs de consolation. Fort heureusement j'étais grosse; tous les seigneurs ou goujats que nous rencontrerons ne sauraient empêcher que tu ne sois véritablement le père de ton enfant, et nous tenons les sacoches du marchand, que nous pouvons emporter sans scrupule, puisqu'enfin il a eu du plaisir pour son argent. »

Ils apercevaient les clochers de Moncayo, ils pouvaient y arriver sans guide, et ils avaient lieu de se flatter que la police s'y faisait plus exactement dans les bois, ce qui n'était que trop vrai.

Le factionnaire qui gardait la porte de la ville trouva extraordinaire que deux jeunes enfans voyageassent seuls avec deux mules et un cheval dont la beauté et l'embonpoint ne s'accordaient pas avec des habits de villageois. Les sacoches, dont il fit résonner le contenu, et l'énorme valise du chevalier lui donnèrent des soupçons: il fit entrer Trufaldin et Batilde au corps-de-garde. L'officier les interrogea séparément, et ils se coupèrent; il les envoya chez le corrégidor, qui, en voyant une si jolie fille, eut envie de la trouver innocente, et fit sortir tout le monde. Interrogés de nouveau sur ce qu'il y avait dans la va-

lise et les sacoches, les jeunes gens ne surent que répondre. Atteints et convaincus au moins d'escroquerie, Trufaldin se mit à pleurer, et Batilde, qui ne perdait jamais la tête, fit les yeux doux au magistrat.

Il était difficile à celui-ci de faire fouetter et marquer le jeune homme, sans que la jeune fille subît la même punition; il lui paraissait cruel de laisser macérer un aussi beau corps; et pour s'assurer à quel point il méritait ses égards, le seigneur corrégidor en fit une inspection exacte, qui se termina comme l'aventure du muletier, du chevalier et du bonhomme Perez : « Si du moins je ne le voyais pas, disait Trufaldin au désespoir, » et il lui fut impossible de rien ajouter; la crainte des verroux, des cachots, du fouet et de la marque lui glaçait la langue.

Le seigneur corrégidor, enchanté des appas, de la courtoisie, de la résignation de Batilde, notifia qu'il faisait grâce à l'amant en faveur de la maîtresse, et qu'il gardait celle-ci, et que l'autre pouvait se retirer où il voudrait avec ses mules, son cheval, sa valise et ses sacoches ; mais que de peur de quelque nouvel accident, il ferait bien de sortir de suite, et à petit bruit, de Moncayo : « Allons, mon cher petit, lui dit tendrement Batilde, soumets-toi à la nécessité. Si le chevalier, le muletier, ou le bonhomme Perez te trouvent ici et t'accusent, le seigneur corrégidor, malgré ses bontés pour toi, ne pourrait te sauver; tu m'entraînerais dans ta chute, et tu m'aimes trop pour vouloir que je sois fouettée et marquée. Va, mon cher ami, vends tes mules et ton cheval au premier ma-

quignon, fais-moi promptement conduire à Burgos, et sois sûr que je ne t'oublierai jamais. »

Trufaldin n'avait rien de mieux à faire que de suivre ce conseil, et cependant le démon de la concupiscence le retenait près de Batilde. Le corrégidor le repoussa hors de son cabinet ; il sortit de la maison la tête basse, vendit ses trois bêtes à peu près pour rien, selon l'usage des jeunes gens, et se mit en route pour la capitale de la Castille vieille.

Batilde resta avec son corrégidor qui l'aima à la fureur pendant quinze jours, qui la repassa ensuite à un inquisiteur, qui la repassa à un gouverneur de la ville, qui la céda à un président du conseil d'Aragon, des bras duquel elle tomba dans ceux d'un gros cantayor, puis d'un médecin, d'un usurier dévot, d'un notaire, d'un vieux licencié, d'un petit marchand,

d'un vieux sergent, de tous les laquais de Moncayo, et enfin du public, où nous la laisserons, si vous le voulez bien.

Trufaldin se consola bientôt de la perte d'une fille qui l'avait si facilement abandonné, et que tout le monde caressait, hors lui. Une somme très-forte pour ce temps-là, et pour un jeune homme qui n'avait jamais eu rien en propre, la dissipation à laquelle il se livra à Burgos, lui firent totalement oublier l'objet de ses premières amours. Il goûta avec avidité tous les plaisirs qu'on pouvait se procurer au douzième siècle avec de l'argent, les femmes exceptées, qu'il n'aimait pas essentiellement, et auxquelles peut-être il n'eût jamais pensé, sans les avances très-prononcées de la signora Batilde.

Vous sentez bien qu'un homme de seize à dix-sept ans, qui veut jouir de

tout, qui ne connaît la valeur de rien, et dont s'emparent les escrocs de tous les genres et de tous les sexes, voit bientôt la fin de sa fortune. Celui-ci, simple et bonasse, était plus facile à attraper qu'un autre, et on lui joua des tours très-plaisants dont je vous fais grâce, parce que l'ingénieux auteur de Gil-Blas ne nous a rien laissé à désirer à cet égard.

Il restait quelques ressources encore à Trufaldin, lorsqu'il eut le bon esprit de se jeter dans la réforme. Il acheta une guitare, meuble utile en Espagne de temps immémorial, il apprit à en jouer sans maître, et se proposa de tirer parti de ce talent quand les circonstances l'exigeraient, ce qui ne tarda pas à arriver.

Il balança s'il ne se raccrocherait pas à notre mère la sainte Eglise; mais les petits démêlés qu'il avait

eus avec plusieurs membres du clergé, lui firent redouter la férule un peu dure de ces messieurs. Il jugea plus convenable de garder son indépendance et son épée, et il sortit en faisant l'énumération des moyens multipliés qu'il avait de gagner sa vie. La lecture, l'écriture, le latin, le plain-chant, une belle voix et sa guitare, ressources prodigieuses pour le temps, le rassurent sur son avenir.

Il commença par montrer la guitare à la jeune femme d'un très-vieil officier, qui le chassa parce qu'il avait interposé ses bons offices pour le faire cocu la centième, ou la millième fois.

Il entra dans un couvent de nonnes, pour copier des missels et enseiguer le plain-chant. Il était fort bien là; mais il eut le malheur de trouver l'abbesse dans une posture équivoque

avec le directeur, et l'abbesse le chassa, de peur qu'il ne fût indiscret.

Un célèbre médecin qui ne savait pas le latin, le prit pour lui enseigner cette langue, et le chassa parce qu'il n'était qu'un beau garçon sans complaisance.

Une vieille dévote s'en accommoda pour se faire expliquer les saints Pères, et le chassa parce que ses mains décharnées n'opéraient aucun effet sur lui.

Un vieux seigneur le mit auprès de ses enfants pour leur apprendre à lire et à écrire, et le chassa parce qu'il eut la bêtise de remarquer, en présence d'une courtisane qui le ruinait, qu'il avait des poils gris dans sa moustache.

La courtisane le reprit, et le chassa bientôt, parce qu'elle s'aperçut,

ainsi que Batilde, qu'il ne valai pas un muletier.

Un gros négociant, qui voulait sacrifier sa fille, très-jolie et très-éveillée, à un grand benêt de fils, et qui la destinait au cloître, le mit près d'elle pour lui apprendre le plain-chant, et le chassa encore, parce que la petite égrillarde l'avait conduit derrière un paravent, pour savoir un peu ce qu'était le monde qu'elle allait quitter tout-à-fait.

Fatigué d'être toujours chassé, il se mit à composer des sermons pour les prédicateurs qui n'avaient que de l'organe, et il gagna très-gros, parce que le nombre de ces prédicateurs était très-grand, et que les dévotes qu'ils dirigeaient payaient très-bien. Cette ressource lui manqua, parce qu'il eut le malheur de donner le même sermon à deux orateurs de la

même ville, qui le débitèrent le même jour dans deux églises, à heures différentes, et qui se firent moquer d'eux par les coureurs de prônes, aussi communs en Espagne que les coureurs de spectacles à Paris.

Il ouvrit une école qui fut toujours déserte, parce qu'on ne soupçonnait pas alors les avantages de la scieuce, qu'on commence à ne plus connaître aujourd'hui.

Enfin il vendit le jour sa voix aux chœurs de différentes églises, et sa guitare la nuit aux donneurs de sérénades. Il vieillit en faisant ce triste métier, et l'aurait fait toute sa vie, si le comte d'Aran ne se fût servi de lui lorsqu'il n'était que l'amant de sa femme, à Burgos. En réglant la sérénade, Trufaldin fit parade de son érudition : il ne parut alors qu'un original au comte; mais quand il fut père, il crut qu'un original pouvait

donner d'excellentes leçons, et comme les maîtres étaient rares, il s'attacha celui-ci au moyen d'un traitement honnête, et tira de lui le parti le plus avantageux. Trufaldin était revenu de toutes les erreurs de sa jeunesse, et à sa niaiserie, sa poltronnerie et son pédantisme près, c'était un homme comme un autre.

Revenons au comte de Cerdagne. Fêté longtemps, et las de l'être, il prit enfin congé du comte d'Aran et de sa famille, et, poussé par le désir si naturel de revoir sa fille, il prit avec sa suite la route de Barcelonne. Le premier objet qui se présenta à lui en sortant du château d'Aran, fut cette même Rotrulde qui avait été si faible sans le prévoir, sans le vouloir, et que madame d'Aran n'avait pas manqué de congédier, ainsi qu'elle se l'était promis, parce qu'une femme sage ne se contente pas du témoignage

de sa conscience, il faut qu'elle joigne la pruderie à la sagesse, et qu'elle ne pardonne rien aux autres.

Depuis que la gentille Rotrulde était sans condition, et par conséquent sans ressource, elle attendait dans un hameau voisin le jour du départ de Cerdagne, que les apprêts nécessités par une suite nombreuse ne pouvaient lui laisser ignorer. Elle se para du mieux qu'il lui fut possible, se mit sur son passage, et lui peignit son triste état dans une harangue qui passa pour un *impromptu*, mais qni était préparée à loisir. Cerdagne était peu constant dans ses goûts, et ne pensait plus à Rotrulde; mais il était galant, aimable, généreux : une femme qui perdait tout pour lui et par lui, devait l'intéresser; d'ailleurs elle était jolie, et pouvait être l'objet d'une seconde et même d'une troisième fantaisie,

quand il ne trouverait pas mieux. Il l'envoya au château de Cerdagne, sous la garde d'un écuyer et de quelques valets; et comme une femme qu'il avait honorée de ses bontés devait y être sur un certain pied, il envoya à l'acariâtre Théodora l'ordre de la commettre à l'entretien des tapisseries, des crépines, des estrades et des lits, et à la garde et distribution des vins fins.

Rotrulde partit, bien persuadée que ses charmes la mèneraient plus loin que l'entretien du lit du maître, et Cerdagne continua sa route pour Barcelonne, où il arriva heureusement, parce qu'il avait trop de forces pour que les bandits osassent l'attaquer, et il étonna toute la ville à son entrée, par un luxe délicat et recherché qu'il avait emprunté de la cour de Constantinople, et dont on n'avait pas encore l'idée en Europe.

Il se présenta au couvent qui renfermait Séraphine, plutôt comme un souverain qui vient répandre des grâces, que comme un père qui redemande sa fille. Enchanté de la beauté, des grâces modestes, du jugement de la jeune personne, il combla les religieuses de présents, il fit renouveler tous les ornements de l'église, doubla le nombre des vases sacrés, donna un missel en vélin, écrit et décoré de vignettes par la mian du premier artiste de l'empire grec ; il fit célébrer une grande messe chantée par toutes les basses-contre de Barcelonne, et au lieu de s'y occuper de Dieu, il lorgnait les dames qu'avait attirées la pompe de cette cérémonie. En échange de tant de belles choses, l'abbesse fit suspendre l'écusson de ses armes en dedans et en dehors de l'église du couvent et de ses dépendances : c'était la magnificence du temps.

Son retour de Barcelonne à Cerdagne ressembla plutôt à une marche triomphale qu'à un voyage. Ses gens étaient couverts de fer et d'or; ses chevaux, les plus beaux de l'Andalousie, semblaient partager la fierté de ses écuyers, on allait à très-petites journées, pour ne pas fatiguer Séraphine, l'objet de tous les soins, de toutes les prévenances et de tous les respects. On arrêtait aux heures des repas; des tentes magnifiques étaient tendues; des bannières de cent couleurs, et d'une recherche inconnue jusqu'alors, étaient plantées devant le pavillon sous lequel se retirait Séraphine; son père seul y entrait, y mangeait avec elle; c'était à qui les servirait, à qui préviendrait leurs goûts. Le site était-il romantique, paraissait-il fixer l'attention de la jeune personne, était-il abondant en gibier? on y passait des heures, des jours. Remarquait-on la satiété dans

les yeux de Séraphine, les tentes étaient ployées à l'instant, les palefrois caparaçonnés, et les intruments de guerre donnaient le signal du départ.

C'est ainsi qu'on arriva au château d'Aran. Cerdagne, fier de sa fille, avait voulu la présenter à son ami, qui ne l'avait pas vue depuis deux ans. L'enthousiasme qu'elle excita fut tel que d'Aran, dans un moment d'effusion, proposa à Cerdagne d'arrêter l'union des deux familles, et de resserrer de la manière la plus agréable les nœuds d'une antique amitié. Cerdagne accepta avec joie une proposition dont l'effet remplirait tous ses vœux. Les domaines de d'Aran étaient immenses, il jouissait de la plus haute considération, sa noblesse remontait à l'établissement même de cette distinction, et son fils joignait, disait-on, à la plus aimable

figure, un esprit vif, enjoué, et une amabilité peu commune. Les deux pères fixèrent à trois ans l'exécution de leurs projets, et convinrent de les cacher à leurs enfants, qui ne répondraient peut-être aux vues de leurs parents que par des contradictions, et qui ne pouvaient manquer de s'aimer quand le hasard paraîtrait seul les réunir. Cerdagne conduisit dans son château sa Séraphine, qui fixa près de lui les jouissances douces et ce calme de cœur si préférables aux plaisirs tumultueux des passions. De temps en temps il s'égarait encore avec Rotrulde dans ses longues galeries, dans ses bosquets solitaires; mais ce n'était qu'un reste d'habitude qu'on ne surmonte pas facilement; il mettait d'ailleurs dans sa conduite cette décence que commandait la présence de sa fille, et qui n'accommodait pas trop Rotrulde. Elle am-

bitionnait le titre avoué alors de concubine; mais Cerdagne notifia sa volonté, et il fallut qu'elle ployât de toutes les manières.

Don Mendoce d'Aran continuait ses exercices à Sarragosse, et on n'y parlait que de lui. Personne ne rompait une lance avec autant de grâce, n'attaquait l'épée à la main avec autant de vigueur, ne parait avec autant d'adresse le coup d'estoc et de taille. Personne n'ajustait une flèche avec autant de justesse, et ne lançait aussi sûrement la javeline dans un combat de taureaux. Entrait-il dans une assemblée, il fixait tous les regards. Dansait-il une sarabande, accompagnait-il sa guitare de sa voix, il attirait tous les cœurs. Cerdagne ne pouvait choisir un gendre qui lui rappelât plus sûrement les agréments de sa brillante jeunesse, et dont le

caractère eût plus de rapport avec le sien.

Cependant le charmant Mendoce entrait dans l'âge des passions. Persuadé de ce qu'il valait, et des facilités qu'il rencontrerait de toutes parts; il était difficile qu'il ne s'égarât point : il lui eût fallu à cette époque dangereuse un guide sage et prudent, et malheureusement il n'avait près de lui que des valets destinés à obéir, et un écuyer qui aimait trop le plaisir lui-même pour contrarier ses goûts. Mendoce se livra bientôt à tous les travers. Il commença par donner des fêtes aux dames, et finit par les déshonorer. Il se battit avec des époux et des frères qu'il tuait ou estropiait, ce qui donnait encore plus d'éclat aux fredaines de leurs sœurs ou de leurs femmes. Il jouait aux dés, jeu respectable par son antiquité, et

qui remonte au moins à Jésus-Christ, car l'Evangile nous apprend que les soldats de Caïphe ou de Pilate jouèrent aux dés la tunique sans couture du Sauveur. Or, comme on ne donne pas de fêtes, et qu'on ne joue pas aux dés sans dépenser beaucoup, Mendoce, dont la pension était forte, mais bornée, fut bientôt réduit aux expédients. Ses grâces lui avait donné des facilités auprès des dames, son nom lui valut des avances de la part des usuriers. Il empruntait d'une main pour répandre de l'autre, et il eût fini par dépenser au-delà du capital de son père, si les premiers prêteurs, alarmés de ses prodigalités et tremblant pour leurs créances, n'eussent député un des leurs au château d'Aran pour instruire le papa-comte de la conduite de son cher fils.

D'Aran était plein d'honneur, et,

dans ces temps à demi-barbares, l'honneur consistait autant à payer ses dettes qu'à se battre courageusement. Il fut effrayé de l'énormité des sommes qu'avait dépensées son fils. Il ne se décida pas moins à payer; mais il voulut, comme de raison, mettre un terme à cette inconduite. Il rappela Mendoce par une lettre foudroyante, qui chassait l'écuyer qui avait favorisé ses désordres : et pour s'assurer que les dettes serait exactement payées, il remit ses fonds à Trufaldin, le fit partir pour Sarragosse, lui ordonna de satisfaire les créanciers et de ramener son fils.

Trufaldin ne pouvait pas prendre un grand ascendant sur l'esprit d'un jeune homme qui avait contracté l'habitude de l'indépendance; mais les infirmités du comte ne lui permettaient pas d'entreprendre le voyage

de Sarragosse, et Trufaldin était celui de ses gens en qui il avait le plus de confiance. D'ailleurs il avait élevé la première enfance de Mendoce, il avait été à la fois son maître et le compagnon de ses jeux. Mendoce pouvait négliger ses avis, mais il ne pouvait le confondre avec un domestique ordinaire, que probablement il n'écouterait pas du tout. Trufaldin partit donc, accompagné de manière à ne pas craindre les voleurs.

Le bonhomme aimait beaucoup Mendoce, qu'il regardait comme son ouvrage, mais il sentit que c'était, ou jamais, le cas de réveiller son éloquence assoupie dans un long repos. Les bonnes gens ont leur petite vanité comme les autres. Fier de porter les ordres et l'argent du papa, flatté de la commission de chapitrer le fils, il jugea qu'il convenait de l'aborder

avec une harangue d'un style relevé, où la sévérité fût tempérée par l'indulgence. Il employa à écrire ce discours le temps que son escorte passait à manger et à dormir; il le lisait, le relisait en marchant, pour trouver des inflexions de voix propres à donner plus de force, de grâce ou de noblesse à ses phrases, et les paysans devant qui il passait, se mettaient à genoux, persuadé que Trufaldin était un prédicateur ambulant. Un licencié, maître d'école à Venasque, le supplia de lui donner au moins son brouillon pour servir de catéchisme, en attendant que son évêque fût assez savant pour en faire un. Vous allez juger si le discours de Trufaldin méritait cet honneur. Vous y trouverez des choses qui vous paraîtront au-dessus de sa portée; mais daignez vous rappeler que depuis trente ans

il était compilateur, et je vous ai dit qu'il avait de la mémoire. Figurez-vous le bonhomme, monté sur sa mule, les jambes pendantes, criant, gesticulant, suant, et perdant de temps en temps la parole, parce qu'il n'avait pas fait une étude de l'art de respirer à propos.

FIN DU TOME PREMIER.

LA

FOLIE ESPAGNOLE.

TOME II.

IMPRIMERIE de Madame PORTHMANN,
Rue du Hasard-Richelieu, 8.

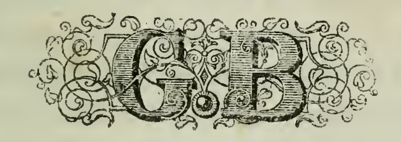
LA FOLIE
ESPAGNOLE,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

CINQUIÈME ÉDITION.

Honni soit qui mal y pense.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK.
Rue Mazarine, 34.

1837.

LA FOLIE ESPAGNOLE.

Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon très-cher frère, toutes les folies qui peuvent désoler un papa, faire mourir une maman, et vous n'annoncez encore ni le repentir, ni même du penchant à la repentance. Il faut donc éclairer votre esprit, purifier votre cœur par la vertu de la parole, et vous ramener aux vrais principes dont vous vous êtes écarté. Établissons ces principes, discutons-les l'un après l'autre, et soyons court et clair si nous pouvons.

L'art d'être aussi heureux que notre nature en est susceptible, se réduit à quatre choses :

1° Discerner prudemment ce que notre intérêt et celui de la société nous ordonnent ou nous défendent ;

2° Etre assez courageux pour lui obéir, quelques obstacles qu'on ait à surmonter;

3° Préférer l'honnête à l'utile ;

4° Mettre un frein à ses désirs.

Divisons donc notre sujet, ainsi que le bon sens l'indique, et traitons en quatre points de la *prudence*, de la *force*, de la *justice*, de la *tempérance*, quatre vertus que vous n'avez pas pratiquées du tout, quoiqu'elles valent bien les vertus théologales, qui sont, ainsi que vous le savez, ou comme vous ne le savez pas, la foi, l'espérance et la charité, vertus qui ont pu faire des saints, et qui n'ont formé que de petits hommes.

PREMIER POINT.

La prudence est l'art de choisir. On est prudent lorsque de plusieurs objet on sait discerner celui qui mérite la préférence. La prudence a deux emplois; elle éclaire l'intelligence et règle la volonté. Elle tient l'esprit en garde contre les préjugés et la précipitation. Fort de cet appui, il ne donne aux objets qu'on lui propose que le degré d'adhésion proportionnée à leur degré de certitude. Il croit fermement ceux qui sont évidents, il range ceux qui ne le sont pas dans la classe des probabilités; mais si le merveilleux s'y joint, il devient moins crédule, il commence à douter, il se défie des charmes de l'illusion.

Les lois de la prudence sont un peu moins sévères à l'égard de certaines actions. Le cœur n'attend pas,

pour se résoudre, une évidence complète, mais il lui faut du moins des motifs probables pour se déterminer raisonnablement. Désirer des choses vraisemblablement contraires au bonheur, serait une imprudence préjudiciable; en désirer qui fussent contraires aux bonnes mœurs, en serait une criminelle, et ce qui est criminel ne peut manquer de devenir funeste.

C'est ainsi, mon cher frère, que je définis la prudence et ses effets. Vous ne connaissez pas l'une et vous n'avez pu éprouver les autres.

La prudence vous eût rendu *circonspect*, et vous eût appris à vous défendre des sentiments dangereux ou nuisibles, d'autant plus difficiles à combattre, qu'ils tiennent de plus près à notre nature. Vous eussiez d'abord résisté à l'*orgueil*, qui naît de l'idée trop avantageuse que nous

nous faisons de nous-mêmes. Il ne faut donc, pour surmonter le penchant à l'orgueil, que s'apprécier soi-même avec justesse et précision, ce qui, je l'avoue, est assez difficile quand on tient soi-même la balance. La prudence eût réglé *vos appétits corporels*, qu'il faut satisfaire, loin de les combattre, parce que nous les tenons de la nature, mais auxquels il faut donner des bornes. S'il est de la prudence de s'abstenir de ce que nous défend la droite raison, il est raisonnable aussi de satisfaire avec modération les besoins de tous nos organes, sans exception; mais tout ce qu'on donne au corps au-delà du besoin est un excès qui le détruit. Les plaisirs même les plus doux, les plus vifs, deviennent par leur continuité un vrai supplice, auquel se joint le regret de se les être procurés.

L'avarice n'est pas votre défaut,

vous n'êtes pas dans l'âge de l'*ambition*; mais la prudence vous garantira plus tard de deux vices qui, corrigés par une sage modération, redeviennent des affections innocentes. L'or ou l'argent étant une conséquence d'une convention générale, est devenu le signe représentatif de tous les objets de besoin ou de plaisir. Il n'est pas plus criminel de désirer de l'or que les choses même qu'il nous procure. L'homme de bien n'accumule jamais, il sait jouir; mais il s'applaudit en ajoutant, par son industrie, quelque chose de plus au bien-être d'une épouse douce et sensible, à celui d'enfants dociles et reconnaissants.

Il y a deux sortes d'*ambitions*. La première inspire à l'homme qu'elle tourmente l'envie de parvenir à un rang élevé, ne lui permet de voir dans ce désir que la passion des

grands cœurs, et lève tous les scrupules qui pourraient l'arrêter dans sa carrière. Tous les moyens lui conviennent, s'ils peuvent le conduire au but. La cause du crime même lui paraît si belle, qu'il est persuadé qu'elle en doit être l'excuse. Sa conscience parle-t-elle, il sait lui imposer silence. Quiconque se laisse ébranler par l'horreur du crime, ou n'était pas né ambitieux, ou ne l'est qu'à demi : ce n'est pas sur lui que tomberont les grâces et les dignités.

L'homme de bien, qui sent ce qu'il vaut, peut avoir la louable ambition d'être utile à l'état; mais il est rare que l'état s'occupe de sa fortune. Il a les qualités nécessaires pour bien servir son gouvernement, mais il n'a pas la souplesse qui rampe sous les gens en place, et c'est là le talent essentiel, sans lequel on reste en chemin.

C'est cette première sorte d'ambition qui fait les conquérants inhumains, violateurs du droit des nations et de la sainteté des traités, fléaux des étrangers, et tyrans de leurs sujets.

C'est elle qui fait de lâches magistrats vendus aux passions des grands; trop faibles pour leur donner des avis salutaires, assez injustes pour prononcer sans discernement des arrêtés dictés par le despotisme, oppresseurs des peuples dont ils devraient être le refuge.

Chose étonnante, mais vraie, on n'a point une ambition démesurée sans y joindre une extrême bassesse. Avide de grandeurs, sans savoir ce qui est véritablement grand, l'ambitieux rampe pour s'élever, à la manière des serpents, qui ne s'élancent qu'en foulant la terre de leur ventre.

La seconde espèce d'ambition,

moins criminelle sans doute, est puérile et ridicule. Elle ne s'élève pas jusqu'à la brigue des rangs et des distinctions; elle se borne à en affecter les manières, et à les copier comme elle peut.

Le vulgaire est si persuadé qu'il est de la dignité d'un grand d'être vain et arrogant, que lorsqu'un homme sorti du néant cherche à faire oublier son origine, il croit ne pouvoir mieux faire que de s'annoncer dans le monde par des fatuités. Il parvient à se donner un regard méprisant, un abord glacé, un ton tranchant, un sourire dédaigneux. Il veut avoir à sa table des troubadours et des moines; il les met aux prises, il les raille, il les déconcerte, il ricane. Ce dernier genre d'ambition, mon cher frère, est au-dessous de vous, et que le grand saint Dominique vous préserve du premier!

La *circonspection dans les paroles* est encore fille de la prudence. Savoir maîtriser sa langue est une chose rare, mais nécessaire et bonne. On est déjà avancé dans cet art, lorsqu'on a commencé par régler ses pensées, ses désirs et ses sentiments, car la langue n'est que l'interprète de tout cela ; mais tout n'est pas fait encore. Il est telles pensées, tels désirs, tels sentiments qui sont innocents tant qu'on les renferme en soi, et qui sont indécents et blâmables si on les publie.

Vous pouvez, sans que votre conscience en souffre, apprendre les déréglements d'une femme dont on croit la conduite pure ; vous êtes coupable si vous les divulguez.

Vous avez désiré savoir le secret de votre ami, et votre curiosité ne blesse pas votre honneur; il le serait si vous le révéliez.

La circonspection dans les paroles prévient la *médisance*, qu'il est nécessaire de bien définir.

Donner atteinte à la réputation de quelqu'un, en découvrant ses fautes ou ses vices secrets, est une action indifférente en elle-même. Elle est permise, quelquefois même nécessaire, s'il en résulte un bien pour la personne qu'on accuse, ou pour celles qu'on veut garantir. Sans doute on a raison d'informer un père de l'inconduite de son fils ; un abbé, des déréglements d'un moine vagabond ; le gouvernement, des projets téméraires d'un factieux ; le public, des noirceurs que médite un hypocrite respecté. Mais un trait malin décoché sans motif contre un absent, un libelle diffamatoire, sont des fautes graves qu'on a sévèrement condamnées dans tous les États policés.

La médisance, à l'aide de laquelle

on provoque l'attention dans les petites coteries, est moins dangereuse sans doute ; mais elle annonce la nullité de celui qui désespère de se faire autrement écouter ; elle décèle la rivalité d'homme à homme, la jalousie de femme à femme, l'orgueil insupportable de prétendre humilier des gens ou médiocres ou faibles à la répartie. En ce cas la médisance rentre dans la *raillerie piquante*, autre défaut que ne connaît pas l'homme circonspect dans ses paroles.

La raillerie blesse moins l'équité naturelle et le droit des gens, que la médisance, et la raison en est simple. Celui qu'elle attaque est présent, et à portée de se défendre ; mais si elle est moins criminelle que la médisance, elle est peut-être plus offensante : elle attaque l'amour-propre, elle flétrit, elle déconcerte. Elle ajoute au chagrin qu'on éprouve d'être

accusé d'un défaut, d'un travers ou d'une faiblesse, le dépit humiliant de n'avoir pas repoussé le trait piquant par un trait plus vif encore.

Cependant la raillerie n'est pas toujours un outrage, et si l'esprit et la prudence étaient toujours d'accord, la raillerie deviendrait aimable, car jamais un railleur n'est un sot. Mais loin que cette sorte d'esprit soit prudente et réservée, elle est ordinairement plus ou moins inconsidérée, en raison de sa promptitude et de sa fécondité. Sacrifier un bon mot, renoncer au plaisir de briller un moment, impossible, dût-on payer cet éclair de plaisir de la perte d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un patron.

Interdire absolument la raillerie, ce serait, mon cher frère, mettre trop à l'aise les vices et les ridicules. La raillerie modérée est le sel de la conversation; ce sel est âcre si on le

prodigue. Raillez, si votre humeur vous y porte, mais raillez avec prudence.

Respectez ceux que l'âge et le caractère mettent au-dessus de vous. C'est une imprudence odieuse que de railler un vieillard, un supérieur, un père.

Ménagez ceux qui sont au-dessous de vous. Votre supériorité leur imprime un respect timide, qui vous les livre sans défense. C'est attaquer avec trop d'avantage, c'est battre un homme nu et sans armes, c'est terrasser un enfant.

C'est peut-être entre égaux que la raillerie est permise. Elle peut devenir alors un jeu d'esprit innocent, dont les chances variant sans cesse, amusent agréablement, si les forces sont à peu près égales, car il y a de la lâcheté à railler quelqu'un qui n'a pas reçu de la nature le don de la répartie.

L'*indiscrétion dans les paroles* est plus dangereuse encore que la médisance et la raillerie, et l'homme prudent et circonspect ne la connaît pas. Révéler le secret de quelqu'un, c'est disposer d'un bien dont on n'était pas le maître, c'est spolier un dépôt; et ce crime doit être irrémissible, parce qu'il est irrémédiable. Dissipez les fonds qu'on vous a donnés en garde, vous pouvez les rendre un jour; mais ferez-vous rentrer dans l'ombre du mystère un secret que vous aurez divulgué?

Recommander la discrétion à son confident est inutile, s'il est prudent et circonspect; la recommander à un sot est inutile. Quel fardeau qu'un secret pour un homme sans jugement? Croyez-moi, mon cher frère, gardez le vôtre vous-même; mais s'il vous importune et vous pèse, ne soyez pas blessé que cet autre ne soit pas plus discret que vous.

Une rupture avec le dernier des hommes, avec le meilleur de vos amis, n'éteint pas l'obligation du secret : on n'a pas payé sa dette parce qu'on s'est brouillé avec son créancier ; et quelle horrible perfidie que de tirer de la confiance ou de l'amitié des armes qui favorisent un ressentiment souvent injuste et toujours vil ! Un insensé peut rompre les nœuds les plus doux de la vie ; rien ne le dispense de la droiture et de la bonne foi.

L'*homme licencieux*, mon cher frère, et qui a l'habitude de la licence, contracte celle de s'exprimer comme il pense, et ce défaut capital n'est devenu que trop commun. Ne croyez pas que je prétende exclure la galanterie de la conversation. Elle a ses expressions mystérieuses, qui embellissent jusqu'à l'idée du plaisir; elles le couvrent d'une gaze légère qui n'en dérobe pas les charmes, et

qui en rend l'aspect supportable : cette langue est celle des hommes élevés ; elle est la seule qu'on puisse se permettre devant les femmes, et elle serait déplacée ou inutile devant des vierges : il n'est pas dans les convenances de leur parler de ce qu'elles doivent ignorer.

Ce langage piquant ou dangereux selon le moment, ce langage circonspect, qui n'admet ni une expression sale, ni même indécente, a des bornes que lui ont fixé la bonne compagnie. Ce n'est qu'elle qui sait le parler ; ce n'est que d'elle qu'on peut l'apprendre. Essayons de donner une idée de cette bonne compagnie si utile à connaître.

Ecartons d'abord les gens grossiers, sans politesse, sans mœurs, sans délicatesse et sans goût ; écartons encore les dévotes et les précieuses, les pédants et les fats, ce

qui restera pourra former une société estimable. Ce sera une réunion de gens de bien, d'une humeur facile et liante, où la vertu, l'ordre et les bienséances seront toujours respectés. On y fera un fonds commun d'esprit, de gaîté, d'enjoûment; la liberté y sera admise, la licence en sera exclue. On y trouvera quelquefois le plaisir, auquel commandera la sagesse.

Nous venons de traiter assez longuement, mon cher frère, de la circonspection dans les paroles. Peut-être avez-vous oublié ce que je vous ai dit, et ce serait un malheur pour vous qui avez besoin de vous corriger; c'en serait un autre pour moi qui me suis donné la peine d'écrire, ce qui pourtant ne m'empêcherait pas de terminer ce premier point sur la prudence, par quelques réflexions sur la *circonspection dans les actions.*

Il ne suffit pas que la vertu soit dans le cœur ; il faut la rendre visible, il faut qu'elle répande sur toutes nos actions un coloris si lumineux, qu'elles ne soient point équivoques ; car les hommes ne voient que notre extérieur, et c'est par nos actions qu'ils jugent de nos sentiments ; c'est sur le rapport de leurs sens qu'ils nous pèsent et nous apprécient. Vous devez donc, par intérêt et par devoir, ne donner lieu à aucune idée qui nuise à votre réputation ; par intérêt, parce qu'ayant besoin sans cesse du secours de vos semblables, il vous importe de vous en faire estimer; par devoir, parce qu'en effet tout être raisonnable doit contribuer à la perfection générale par une conduite qui fasse naître l'amour du bien.

Or, *l'exemple* est le moyen le plus sûr de produire cet effet, et c'est souvent le seul qu'ait l'homme privé.

Tous n'ont pas le talent ou le loisir de faire des livres, des sermons ou des lois. Ce ne sont là d'ailleurs que des tableaux sans vie, qui remuent rarement le cœur.

L'exemple, au contraire, est un tableau vivant. Il peint la vertu en action, il communique l'impression qui l'anime à tous les cœurs qui en sont les témoins, et chacun peut donner des exemples de vertu, s'il veut sincèrement être vertueux. Chacun peut, dans le cercle qu'il occupe, éclairer, vivifier ce qui l'approche. Un homme monté au faîte des grandeurs répand au loin ses influeuces salutaires, non parce qu'il est plus lumineux que l'homme de bien qui vit isolément, mais parce que le rayon part d'un lieu plus élevé.

La circonspection dans les actions consiste surtout à respecter l'*honnêteté publique ;* c'est un devoir de ri-

gueur que la société impose à tous ses membres.

Vous serez époux un jour, et en cette qualité vous aurez sur votre épouse des droits qu'elle ne vous contestera point; mais le temple où on vous les aura donnés n'est pas le lieu où il vous est permis d'en jouir, et les témoins de votre engagement ne doivent pas l'être de vos caresses.

Respectez, recherchez la pudeur dans le sexe, et le sexe s'écartera rarement d'une vertu qui répand sur la volupté même le charme le plus attrayant.

Ne confondez pas cependant la pudeur avec la chasteté. La pudeur n'est qu'une vertu de bienséance, uniquement fondée sur l'honnêteté publique, et qui peut quelquefois être moins rigoureuse. La chasteté ne souffre aucune atteinte, et c'est là le caractère de la véritable vertu. La

sincérité, par exemple, en est une; elle est toujours indispensable.

L'obscurité, la solitude dispensent de la pudeur, et ne dispensent pas de la chasteté. Mettez en général au nombre des actions sur lesquelles il convient d'étendre un voile épais, toutes celles que l'instinct naturel nous fait dérober au grand jour.

Voilà, mon cher frère, ce que j'avais à vous dire de la prudence. Passons maintenant au second point, où je traiterai de la force. Invoquez pour moi les lumières du Saint-Esprit par un *Venite Creator*, ou si vous avez plus de confiance dans madame sa belle-mère, dites un *Ave Maria*.

SECOND POINT.

Vous concevez bien, mon cher frère, que je n'entends pas traiter ici de la force du corps. Il n'y a pas plus

de vertu à être aussi fort que Samson, qu'à être aussi grand que Goliath. *La force* dont j'entends parler est cette noblesse de sentiments qui élève l'âme, et lui fait braver, quand il le faut, le danger, la douleur et l'adversité.

Or, quand faut-il se résoudre à souffrir? c'est lorsque le mal est inévitable, ou qu'il peut en résulter un bien réel. Supporter un mal qu'on ne saurait empêcher, c'est *patience*; s'exposer volontairement à souffrir dans l'espoir d'un bien, c'est *courage*.

On peut réduire à quatre classes les peines dont la vie est surchargée, et qu'on ne supporte que par la patience.

1° Les *maux naturels*, auxquels nous assujétit notre organisation physique.

2° Les maux dont une conduite

prudente et sage nous aurait garantis, et que j'appellerai *châtiments*.

3° Les maux qui exercent la constance de l'homme de bien, et que j'appellerai *persécutions*.

4° Enfin, les *contradictions* que nous font sans cesse éprouver l'opposition de sentiments, de mœurs et de caractères de ceux avec qui nous vivons.

Les incommodités de l'enfance, les douleurs de l'enfantement, la perte de ceux qui nous sont chers, les infirmités et la mort, voilà je crois, tous les maux naturels; les autres sont ou chimériques, ou les fruits de l'imprudence, du désordre, de la mollesse ou de l'intempérance.

De tous les maux naturels, il n'en est que deux qui exigent quelque fermeté d'âme, la mort des personnes qui nous sont chères, et la nôtre. Il

ne faut pour combattre les autres qu'une vertu commune; peut-être n'en faut-il pas du tout.

Les maux de l'enfance s'oublient promptement, et vouloir persuader la patience à un petit être encore dépourvu de raison, serait la chose la plus absurde. D'ailleurs, qu'un enfant soit patient ou non, c'est, je crois, une chose fort indifférente pour l'homme fait.

Les douleurs de l'enfantement sont, dit-on, très-aiguës. Je me persuade qu'elles sont supportables, par l'exemple de tant de veuves, et par celui des bêtes, qui les souffrent patiemment.

Je ne trouve pas non plus les vieillards fort à plaindre, parce que leurs sensations s'affaiblissent à mesure que leurs infirmités s'accroissent, et que le plaisir de vivre encore les dédommage des peines de la vie.

Mais perdre un ami, un fils, un père, une épouse chérie, sont des coups violents qui attaquent, qui froissent, qui brisent le cœur, ce foyer de notre sensibilité. C'est contre ces coups qu'il faut rassembler toutes les forces de son âme : les plaintes, l'impatience seraient une faiblesse qui ne remédierait point à ce que vous souffrez déjà. Savoir souffrir est un pas de plus vers la vertu; se résigner en est un vers la raison. Songez d'ailleurs que les regrets, quelques violents qu'ils soient, vont toujours en faiblissant.

Les maux de la seconde classe, et que j'appelle *châtiments*, sont peut-être aussi des maux naturels, parce que la nature a voulu qu'ils devinssent la peine du déréglement des mœurs. Tels sont la perte des forces et de la santé, que produit l'intempérance; l'indigence, qui suit la pro-

digalité; l'ignominie, qui frappe une bassesse.

Tous les vices traînent après eux leur genre de punition. Le tyran qui se fait craindre, tremble à chaque instant pour lui-même; le père qui ne réprime pas le désordre de sa maison, est puni par l'inconduite de ses enfans; la coquetterie d'une mère passe dans le sang de sa fille, et sa honte future rejaillira sur elle; celui qui trompe les hommes n'échappe point à sa conscience, et ses remords sont ses bourreaux.

Les amis de la vertu sont exposés aux *persécutions*: elles sont inévitables; ils doivent les attendre. Les richesses, les honneurs, les grands emplois, ne sont pas la dot de la vertu; c'est une vierge orpheline, abandonnée, méconnue et sans dot.

Cependant les gens vicieux, dont le monde fourmille, n'osent pas ou-

vertement proscrire la vertu ; ils ne la combattent que par l'abus des mots ; ils la persécutent en décorant les vices de ses livrées. Ainsi ils nomment imbécilité, la droiture et la bonne foi ; lâcheté, le pardon des injures ; pédantisme, la sage circonspection ; le mépris de l'or, folie ; la générosité, faiblesse. L'ambition, au contraire, est une noble émulation ; la ruse et la perfidie sont de l'industrie et de l'adresse ; la duplicité est de la politique ; la dissimulation, de la prudence ; l'emportement, vivacité ; et la férocité, bravoure. Leurs éloges sont des outrages ; gardez-vous de les mériter ; on ne les obtient qu'aux dépens de la probité.

Ils terniront votre gloire par d'indignes calomnies. Applaudissez-vous qu'on ne puisse vous attaquer que par de fausses imputations. Ils vous traduisent devant les tribunaux ; la

passion guide vos accusateurs et vos juges, ou vous condamne injustement. Vaudrait-il mieux que vous fussiez coupable, et votre peine s'adoucirait-elle par le remords?

La véritable force consiste à suivre la vertu sans envisager le péril. Quel qu'il soit, si c'est un mal, il devient nécessaire, puisque vous ne pouvez l'éviter sans vous dégrader. Se lasser de souffrir pour la vertu, c'est approcher bien près du crime.

Ployez votre humeur aux *contradictions*. Autant la nature a répandu de variété sur les visages, autant elle en a mis dans les goûts et les caractères. Il est aussi fou d'exiger que toutes les humeurs se conforment à la vôtre, qu'il le serait de prétendre que tous les hommes prissent vos traits.

On n'imagine pas combien est borné le nombre de ceux qui s'étudient eux-

mêmes, et travaillent à devenir meilleurs. On se pardonne tout, on ne passe rien aux autres ; on voudrait réformer le genre humain, et on s'excepte de la réforme.

Quand tous les hommes aimeraient également la vertu, ils ne laisseraient pas de différer sur bien des points. Ils ne se copieraient pas dans les choses indifférentes, et en effet rien ne les y oblige. Supposons donc une société de gens de bien : ils exerceront mutuellement leur patience. L'esprit fin et pénétrant supportera difficilement l'homme lourd et pesant : la gaîté ne sympathisera pas avec la mélancolie, ni la vivacité avec la lenteur.

Vous êtes loin d'être parfait : supportez donc les imperfections des autres, ou renoncez à leur indulgence. Fussiez-vous sans défauts, vous n'auriez pas le droit d'insulter à

ceux qui en ont : ce serait simplement une raison de les plaindre davantage.

Vous avez vu, mon cher frère, la nécessité de la patience ; passons maintenant à l'utilité du *courage*.

J'appelle *courage* cette vigueur de l'âme, qui fait exécuter des choses qui paraissent impossibles à des cœurs pusillanimes. Les obstacles sont en nous, ou nous sont étrangers : de là deux espèces de courage. L'un nous rend forts contre nous-mêmes, nous apprend à nous vaincre, et se nomme *grandeur d'âme* ; l'autre agit au dehors, renverse les obstacles, les barrières, et se nomme *héroïsme*.

La grandeur d'âme ne consiste pas à négliger ses propres intérêts, mais à ne désirer que des biens solides et vrais. L'honnête homme a pour la félicité la même ardeur que le méchant, mais il connaît mieux les

routes qui y conduisent. Si, sans blesser la pureté de ses mœurs, et la paix de sa conscience, qu'il met au-dessus de tout, il peut se procurer une vie aisée et tranquille, il la préférera sans doute à une existence accompagnée de revers, de vexations, d'opprobres et de souffrances; mais donnez-lui le choix d'une action vertueuse qui ruine sa fortune, et d'une action lucrative qui ruine sa vertu, son choix est fait, il n'hésitera point : il a de la grandeur d'âme.

La conformité de goût, d'esprit et de caractère eût établi une union inaltérable entre lui et une femme qui a disposé de sa main : il l'aime cependant, et s'il continue de la voir, il l'aimera davantage et deviendra faible. Il n'a qu'un moyen de prévenir sa chute, moyen violent, pénible, c'est la fuite, et il s'y décide, parce qu'il a de la grandeur d'âme.

Il est dépositaire d'une riche succession, qu'un oncle, dont il se croyait l'héritier, le charge en mourant de remettre à un fils que la loi ne reconnaît point. S'il remet le dépôt, il est réduit à l'indigence; s'il le garde, on l'ignorera; mais il le saura, lui, et il fait son devoir, parce qu'il a de la grandeur d'âme.

Attaché sur un bûcher par des gens qui tuent des hommes sous prétexte de religion, on va le détacher s'il veut trahir ses sentiments et mentir à sa conscience. Ce qu'on exige de lui est pis encore que le mal qu'il va souffrir s'il refuse; il meurt avec sa grandeur d'âme.

L'*héroisme* tient de trés-près à cette dernière vertu. On n'est pas héros avec un cœur bas et rampant; mais l'héroïsme diffère de la simple grandeur d'âme en ce qu'il est accompagné de ces vertus d'éclat qui

excitent l'étonnement et l'admiration. Le héros, dans le sens déterminé par l'usage, est un homme *ferme* dans les difficultés, *intrépide* dans les périls, et *vaillant* dans les combats.

La fermeté et l'opiniâtreté ont quelques traits de ressemblance. L'opiniâtreté est un entêtement aveugle et soutenu pour un objet frivole ou injuste : elle est le partage d'un esprit sot ou méchant, ou méchant et sot à la fois, qui croirait sa gloire blessée s'il cédait, lorsqu'on lui prouve qu'il s'égare.

La fermeté, au contraire, est la résolution constante d'un homme sensé qui persiste dans un dessein juste et utile, en dépit des obstacles qu'il rencontre. L'honneur, la vertu, l'amour du bien public inspirent la fermeté.

L'*intrépidité* est une suite de la fermeté, mais elle en est indépendante.

Eprouvée par les dangers et les privations, elle caractérise plus particulièrement le héros. Distinguons-la de la brutalité, qui peut produire les mêmes effets, mais qui ne part pas du même principe. Souvent l'intrépide et le furieux ne diffèrent que par la cause qui les anime. L'un sacrifie sa vie à des biens idéals, à des honneurs chimériques, à des riens qui méritent à peine d'être l'objet d'un désir; l'autre, au contraire, connaît le prix de son existence, les charmes du plaisir, et les douceurs du repos : il y renoncera pour affronter la mort, si la justice et son devoir l'ordonnent, mais il n'y renoncera qu'à ce prix.

La *vaillance*, qui proprement caractérise le héros, s'assoupit dans la société. Elle s'éveille sur les théâtres sanglants où le vulgaire a placé l'héroïsme. Il faut la chercher dans les

camps, sous des murailles, dans les combats. Voyons si ces triomphateurs, décorés du nom de héros, sont dignes des éloges qu'on leur prodigue.

La valeur est sans doute une vertu d'un grand prix, puisque c'est elle qui exige les plus grands sacrifices.

Un jeune officier, du sein de l'abondance, des ris, des jeux, entend le son de la trompette guerrière; il se lève, il part, il vole aux combats. Amours, plaisirs, vous n'étiez pour lui que des délassements frivoles: vous amusiez ses loisirs, vous ne remplissiez pas son cœur. C'est depuis qu'il vous a quittés qu'il vit dans son élément........ Mais est-ce lui que je vois? La poussière, la sueur, le sang, la faim, la soif,, les fatigues ont dénaturé ses traits; je ne le reconnais qu'à la vigueur de son bras, au brillant de ses exploits.

Tout plie, tout cède à ses coups; la mort a remis dans ses mains ses droits et son arme homicide. Les bataillons ennemis sont d'impuissantes barrières; il les moissonne, il les renverse, ainsi que de faibles épis.

J'en conviendrai, c'est un héros, si l'honneur, le devoir, la justice l'ont armé; mais c'est un monstre odieux, si ces flots de sang ne sont versés que pour assouvir son avarice ou son ambition.

Puisque l'homme est méchant, la guerre est nécessaire; mais c'est un mal qu'aucun résultat heureux ne saurait compenser. Fille de la férocité, la guerre n'enfante que forfaits, meurtres, cruautés. Elle déchire le cœur des mères, des épouses, des amantes; elle dépeuple les provinces, ravage les campagnes, réduit les villes en poudre; elle déprave les mœurs, éteint le goût des beaux

arts, et sur les ruines des vertus sociales, des sciences et des lettres, elle établit la grossièreté, l'ignorance et la barbarie. C'est alors que l'inhumanité brille sous le nom de *bravoure* : on ne connaît plus de vertu que la soif du sang humain.

Le mépris de la vie n'est un mérite en soi qu'autant que le danger que l'on brave mène à une fin bonne et utile. Il est beau de mourir pour défendre sa patrie, son honneur, sa conscience; mais il est honteux de mourir victime de ses passions, de ses desseins ambitieux, de son avidité sordide, de sa fureur vindicative.

Tâchez donc, mon cher frère, de n'être jamais un héros; mais ayez cette force d'esprit qui constitue l'homme ferme, qui donne la vraie grandeur d'âme, qui fait supporter les maux et les persécutions, et pas-

sons au troisième point, pendant que je suis dans la chaleur de la composition.

TROISIÈME POINT.

J'ai divisé ce discours en quatre parties.

De la *prudence.*

De la *force.*

De la *justice.*

De la *tempérance.*

Nous en sommes à la *justice*, qui n'est pas l'objet le moins important de ce discours. La justice en général, est la vertu par laquelle nous rendons à nous et aux autres ce qui est dû à chacun : être juste de cette manière, ou vertueux, c'est la même chose.

Les qualités sociales sont fondées sur les liens qui unissent les hommes, l'amour, la subordination, la reconnaissance. La justice se défait de ces liens qui, loin de la rendre plus ac-

tive, gênent ou empêchent son action. Ce n'est point par amitié, par bonté, par compassion que nous devons être justes; nous devons l'être, dussions-nous blesser nos plus douces affections, parce que la justice est un droit imprescriptible, sacré, que le dernier des étrangers a le droit de réclamer de nous.

On a distingué jusqu'ici deux sortes de justice, et nous suivrons cette distinction. L'une s'appelle *commutative :* elle est l'arbitre des différents qui s'élèvent de particulier à particulier. L'autre se nomme *distributive :* cette dernière est celle des souverains et des magistrats.

La droiture est la base de la justice commutative : elle réside dans la *sincérité* en parole, et la *bonne foi* en traités. La sincérité inspire la confiance ; la bonne foi la confirme et la maintient.

Si nous avions des âmes dégagées et indépendantes de la matière, l'une lirait au fond de l'autre, la pensée serait visible, la parole inutile, et la sincérité de nécessité absolue; mais lersque la matière seule peut correspondre à la matière, il faut un organe qui en frappe un autre : la langue est le seul qui puisse remplir cet office; elle est coupable dès qu'elle est infidèle. L'homme faux ne s'excusera point par ces raffinements, ces équivoques, ces subterfuges par lesquels il cherche à composer avec sa conscience. Il mentira lorsqu'il donnera volontairement lieu à autrui de croire vrai ce qu'il sait être faux, on de croire faux ce qu'il sait être vrai.

La sincérité est d'une obligation si étroite, que nos anciens magistrats paraissent ne pas douter qu'un accusé ne fût sincère, même contre lui. C'é-

tait un usage général de faire affirmer à un accusé, avant de l'interroger, qu'il répondrait selon la vérité. On lui faisait donc l'honneur de supposer qu'il pouvait bien, quoique coupable du crime à lui imputé, être encore assez homme de bien pour déposer contre lui-même, au hasard de perdre ignominieusement la vie; et eût-on fait cette supposition avant que nous fussions redevenus barbares, si on n'eût pas jugé que la sincérité est de droit naturel?

Cependant ce serment exigé était une suite d'un principe reconnu, mais dont l'application était fausse. Interroger quelqu'un qui a un intérêt majeur à mentir, c'est lui en fournir l'occasion, et le parjure n'est plus criminel que le mensonge qu'en ce qu'il est plus solennel.

La morale de la plupart des hommes est facile en sincérité. On se per-

met des mensonges officieux ; on ment pour ne pas blesser quelqu'un, pour obliger quelqu'un, pour disculper quelqu'un. On rit des mensonges badins, des historiettes controuvées. Un homme de bien s'amuse comme un autre, mais un homme de bien n'a jamais menti.

La calomnie n'est qu'un mensonge, et chacun poursuit un calomniateur. Ce n'est pas qu'on aime la vérité, la sincérité, la probité, c'est qu'on craint d'être à son tour la victime de la calomnie.

Un moyen sûr, ct le seul qui soit de ne point calomnier, c'est de ne jamais médire.

Voulez-vous exiger avec raison de la sincérité dans les autres ? soyez vous-même sincère et véridique, vous aurez au moins le droit de vous plaindre.

La bonne foi n'a pas besoin d'être

définie. Elle est sentie par ceux qui en manquent ouvertement : ils voudraient que tous les hommes en eussent, pour les tromper plus aisément.

La bonne foi est tellement respectable, que le fripon le plus avéré n'ose la décrier. Il ne s'écarterait pas d'elle, si son misérable intérêt ne l'en détachait.

Ainsi des ministres imposteurs d'idoles muettes et sans vie, ont forgé des mystères, des prodiges, ont imaginé des indulgences, des dispenses, des expiations achetées à prix d'argent.

Ainsi l'amant adultère proteste à la femme qu'il convoite que la sainteté du mariage est chimérique, et persuade à la sienne que ce nœud est sacré.

Ainsi le voleur public rejette, devant ses juges, ses attentats sur l'ex-

cès de sa misère, et il sait que le travail l'en eût garanti.

Ainsi le marchand qui laisse un faux jour pratiqué à son magasin, pour me cacher les défauts de sa marchandise, ne croit point blesser la bonne foi : il ne m'oblige point à acheter.

Ainsi mon procureur désintéressé n'exige que le paiement de ses écritures; il ne passe en compte ni ses démarches, ni ses soins : a-t-il de la bonne foi, s'il a écrit trois fois plus qu'il ne fallait écrire ?

La manière de violer la bonne foi, dont on rougit le moins, c'est d'emprunter et de ne pas rendre. Aujourd'hui on entend dire de tous côtés qu'on n'est pas fripon pour devoir. On ne vole pas seulement en prenant le bien d'autrui, on vole en le retenant.

Un débiteur ne possède en propre

que l'excédant de ses dettes : ce qu'il consomme au-delà, il le vole à ses créanciers. L'humanité lui permet de vivre, mais rien de plus ; encore est-ce à condition qu'il travaillera sincèrement à se libérer.

Le justice distributive est de première nécessité, parce que les quatre cinquièmes des hommes sont des fripons. C'est une digue qu'il a fallu opposer à leur rapacité, et qui serait inutile s'ils étaient équitables ; mais la préférence qu'ils donnent à l'utile sur l'honnête, est la source de tant de procès injustes et de tant de forfaits !

Il a donc fallu, pour prévenir l'horrible confusion qui aurait agité et dissous la société, remonter aux lois éternelles de la justice, peser les contestations et punir les attentats.

Ce droit magnifique de distribuer la justice à tous a été déféré à ceux

d'entre les hommes qui avaient sur les autres une prééminence acquise et reconnue; la justice distributive a dû, dans les premiers temps, être l'apanage des souverains.

Plus chargés d'affaires à mesure que leur domination s'est plus étendue, ces souverains ont été forcés de remettre une partie de leurs droits entre les mains de magistrats subalternes, qu'ils ont investis d'une portion de leur autorité. Où les charges sont vénales, l'incapacité ralentit l'action de la justice, on commet des erreurs; où les juges sont sallariés, on ne peut exiger que leur présence. Ils écoutent ou non, comprennent ou non, leur vacation est gagnée.

Ceux-là jugeraient bien, qui, ne désirant rien du côté de la fortune, accepteraient des fonctions pénibles par le seul désir d'être utiles aux hommes. Si on ouvrait cette carrière

à la plus noble émulation, se présenterait-il des candidats? J'en doute.

Quels que soient vos juges, respectez-les; ils sont vos arbitres. Sans eux, les crimes qui affligent la société se multiplieraient d'une manière effrayante. Ils ne font pas tout le bien qu'ils peuvent: tenez leur compte de celui qu'ils opèrent, car peut-être en ferez-vous moins qu'eux.

Quels que vicienx que soient les liens qui unissent les membres d'une même société, gardez-vous de rien faire, de rien dire qui tende à les rompre. Le temps peut amener des changements heureux, parce qu'ils seront imperceptibles: la précipitation en ce cas ne produit que le chaos.

Supportez l'injustice qui vous frappera, et n'oubliez jamais qu'elle ne vous dispense pas d'être juste envers les autres.

Vous trouvez mon discours un peu long, mon cher frère; ne vous impatientez pas : j'en viens à mon quatrième point; mais redoublez d'attention, je vais vous parler des vertus que sans doute vous pratiquez le moins.

QUATRIÈME POINT.

La Tempérance, dans son acception vague et générale, est la sage modération qui fixe dans de justes bornes nos désirs, nos sentiments, nos passions. Pour ne pas trop m'étendre, je lui donnerai ici une signification plus bornée. Je la considérerai comme un frein qui contient nos penchants corporels, et qui, nous faisant éviter les excès opposés, rend ces penchants non-seulement innocents, mais utiles.

Les principaux vices que réprime la tempérance, sont l'incontinence et

la gourmandise. Les autres dérivent tous de l'une ou de l'autre de ces deux sources, et par conséquent les deux bases de la tempérance sont la *chasteté* et la *sobriété*.

La *chasteté* ne doit pas être confondue avec la continence. On peut être chaste sans être continent, comme on peut être continent sans être chaste. La pensée seule fait perdre la chasteté, et ne suffit pas pour enfreindre la continence. Tous les hommes, sans exception, doivent être chastes; nul n'est obligé d'être continent.

La continence consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour; la chasteté, à ne jouir de ces plaisirs qu'autant que la loi naturelle le permet, et de la manière qu'elle le permet. La continence, bien que volontaire, n'a rien d'estimable en elle-même; qualité inutile ou nuisible à la société, elle

mérite plutôt le blâme que l'éloge.

Quiconque est conformé de manière à pouvoir procréer son semblable, a droit de le faire, et le doit. Voilà la voix de la nature, et la nature est au-dessus des institutions ou des motifs particuliers qui semblent devoir lui imposer silence.

Il n'est donc pas de raisons qui obligent à une continence perpétuelle; il en est qui la rendent utile, mais pour un temps. Je m'explique. Il est de droit naturel que chacun puisse disposer du bien qui lui appartient en propre. Cependant la prudence veut qu'un mineur, un furieux soient privés de l'exercice de ce droit, dont ils abuseraient infailliblement. Ainsi, quoique le commerce entre les deux sexes soit naturel, il est des circonstances où il peut être légitimement suspendu.

Il est bien, par exemple, qu'un

enfant qui n'a pas encore le jugement formé, ne puisse, sans l'aveu de ses parents, contracter un engagement sérieux. Il y aurait au contraire de l'inhumanité à l'abandonner à la témérité et à l'inconsidération naturelle à son âge; mais la continence est toujours un devoir pour lui.

Une jeune personne, sous la tutelle d'un père avare, attend impatiemment que son tuteur veuille bien lui remettre le bien de sa mère. Un jeune homme aimable se présente; sa tendresse et ses soins lui méritent le cœur de l'objet qu'il aime. Sa fortune et son rang ne permettent pas de douter que ses vues honorables ne soient encouragées par le tuteur. Il parle, il est refusé. Le père ne déclare pas le motif de son refus, on devine aisément qu'il est dicté par l'avarice. Il prie le jeune homme de cesser ses assiduités, et la difficulté

de se voir ajoute, selon l'usage, à l'ardeur des jeunes amants. Ils prennent un parti qu'ils croient immanquable pour arracher le consentement du père. Ce moyen ne réussit pas auprès de lui. Dût l'ignominie de sa fille rejaillir sur lui-même, ce père s'emporte, éclate, et la condamne au repentir et aux pleurs.

Auquel imputerons-nous le tort de cette scène scandaleuse? A tous trois, sans doute. Un père dur et injuste, un amant qui séduit sa maîtresse, une fille qui méprise l'autorité paternelle, sont également coupables.

L'union de deux amants n'exige pas, me dira-t-on, ce vain cérémonial auquel on les assujétit. La loi naturelle ne veut que le consentement libre des parties, et je conviens de la vérité du principe; mais la simplicité même de cette loi a autorisé les législateurs à régler, par des lois posi-

tives, la solennité des mariages. Elles n'obligent, à la vérité, que comme lois de police; mais les lois de police obligent tous les membres d'un état.

Vous sentirez la nécessité de celles-ci, si vous réfléchissez combien il importe à la société que le mariage soit un lien durable. C'est dans l'amour conjugal que la tendresse paternelle et maternelle prend sa source; c'est cette tendresse qui assure l'existence, l'éducation, le bien-être futur des enfants. Que deviendraient-ils privés de ces secours, et qui les leur offrirait, si le mariage n'était qu'un engagement passager? Les lois positives, en déterminant la solennité des mariages, secondent la loi naturelle en assurant sa durée. La rendre plus authentique, c'est le rendre plus difficile à se dissoudre. On rompt aisément un engagement secret et furtif; mais qu'elle force n'acquiert pas un

nœud contracté devant des témoins respectables, cimenté par la puissance paternelle, et consacré par les lois de l'état?

Cependant deux jeunes gens, maîtres de leurs actions, vivent ensemble sans tenir l'un à l'autre par d'autres liens que ceux d'un amour constant. La possibilité d'une rupture les alarme sans cesse, et de cette crainte, que tempère la certitude d'être aimé, naissent ces égards mutuels, ces soins, ces complaisances qui alimentent leur amour. Libres de se séparer, ils n'en sont que plus unis. Ce qui est volontaire ne coûte rien, mais le plaisir même fatigue lorsqu'il est un devoir.

Jeconviens sans difficulté que l'union de ces amants n'a rien qui blesse la nature. C'est ainsi sans doute que se formaient les engagements des premiers âges. Les amants consentaient à se prendre pour époux; ils agissaient

en conséquence, et ils l'étaient en effet : mais aujourd'hui que toutes les nations attachent, par considération d'état, une infamie à ces sortes d'union, comment, si vous joignez l'estime à l'amour, proposerez-vous à l'objet qui vous les inspire une association qui le déshonore? De quel front profiterez-vous de la loi qui vous autorise à reconnaître vos enfants naturels, lorsqu'il faudra déclarer, devant une assemblée de magistrats, que leur mère et vous vivez dans le libertinage?

Mais combien sont plus coupables encore ces voluptueux inconstants qui n'aiment que pour jouir, et qui cessent d'aimer quand ils out joui! qui, semblables aux animaux, méconnaissent l'objet qui concourait à leurs plaisirs, et les fruits qui en résultent! La nature, quelqu'indulgente qu'elle soit, proscrit de semblables

feux. Les unions qu'elle forme ont une postérité pour objet, et c'est ce que ces libertins décidés craignent et évitent.

Quelqu'inexcusable que soit ce honteux libertinage, ce n'est encore qu'un léger égarement, comparé à l'adultère. A l'excès d'incontinence et de lubricité qu'il a de commun avec les autres vices qui blessent la chasteté, l'adultère ajoute l'injustice, le parjure et la perfidie.

L'épouse adultère est parjure en ce qu'elle viole la foi jurée; injuste, en ce qu'elle donne ou s'expose à donner à son époux des enfants étrangers qui dépouilleront les enfants légitimes; perfide, en ce qu'elle masque son impudicité, qu'elle entretient la confiance par des caresses feintes, dont l'air de vérité prouve une longue étude de la dissimulation, et la corruption la plus profonde.

Et son complice, croyez-vous que je l'excuse ? Non. Cette femme fût peut-être restée vertueuse, si elle n'eût pas trouvé un suborneur ; mais eût-elle été elle-même la corruptrice, le compagnon de ses désordres est criminel comme elle, car c'est commettre un crime que d'y concourir.

Cependant, par une inconcevable perversité, l'adultère passe communément pour une galanterie excusable. Un tas de gens sans mœurs en font gloire, loin d'en rougir ; et les gens sans mœurs pullulant, dominant dans la société, on les écoute, on leur applaudit. Mais les brigands se glorifient aussi de leurs forfaits, et lorsqu'il est question de prononcer sur l'énormité d'un crime, est-ce donc le criminel même qu'il convient de consulter ?

La *sobriété* consiste dans l'usage modéré des aliments, et dans le bon

usage des richesses; celui-ci est au moral ce que le premier est au physique. De l'un dépend la conservation de la santé, de l'autre la conservation de la vertu,

Pour inspirer aux jeunes Lacédémoniens le goût de la sobriété, on amenait devant eux des esclaves qu'on avait exprès enivrés, et ce honteux abrutissement, dont l'ivresse est accompagnée, faisait, sur des organes neufs, une impression profonde. On n'est plus réduit à se servir de ce moyen bizarre. Beaucoup de nos concitoyens de toute espèce et de tout état prennent très-volontiers le rôle des esclaves de Sparte. Vous les voyez énervés, débiles, perclus, passer leur vie à boire et à dormir. Vous les rencontrez sans connaissance, sans pouls, meurtris, livides et sanglants, les jambes fléchissantes, les bras sans action; et ces leçons vivantes sont

sans effet, parce qu'elles sont trop fréquentes.

La nature a déterminé la quantité d'aliments que nous devons prendre. Aller au delà, c'est altérer sa santé, c'est abréger sa vie, et se détruire volontairement; c'est enfreindre la loi naturelle, qui veut que nous nous conservions.

La sobriété, ainsi que toute autre vertu, ticnt un milieu entre les deux extrémités opposées. Détruire son tempérament par des abstinences outrées est aussi coudamnable qu'abréger ses jours par l'excès de la bonne chère. Celui qui prend un poison lent est-il moins homicide que le frénétiqui se poignarde? et si vous condamnez l'nn, pourquoi feriez-vous grâce à l'autre?

La sobriété dans l'usage des richesses n'est pas plus commune que a première; mais l'abus est moins

sensible en ce qu'il n'altère pas l'extérieur d'une manière frappante : il est plus cruel dans ses effets.

Des différentes classes d'hommes riches, la plus raisonnable est composée de ceux qui, de pèıe en fils, ont toujours maintenu leur aisance, et savent à peine s'il est quelqu'un qui manque du nécessaire. A la vérité, ils sont ordinairement insensibles à la misère d'autrui ; mais c'est le seul reproche qu'on puisse leur faire, car enfin ce n'est pas un crime que d'être riche.

Ceux que la fortune change le plus, sont les nouveaux enrichis, qui semblent porter sur leur front le montant des sommes qu'ils possèdent. Leur fierté, leur hauteur, leur arrogance augmentent avec leurs richesses. Ce qui peut consoler l'honnête homme de leur impertinence, c'est que ces

fortunes faites si rapidement fondent avec autant de rapidité.

Pour accumuler et dissiper des richesses immenses, il ne faut que deux générations. Le père amasse, le fils dépense ; voilà le cours ordinaire des choses. C'est là ce qui facilite le commerce, ce qui fait circuler le bien des familles.

Souvent on se croit économe, parce qu'on n'est pas précisément prodigue. On ne se reproche pas ses dépenses frivoles, parce qu'elles n'excèdent pas le revenu, et que le fonds reste intact. Soulager les malheureux n'est pas considéré comme un devoir ; on ignore même que ce puisse être un plaisir.

Par quelle fatalité est-on moins disposé à secourir l'indigence selon qu'on en est plus éloigné par sa fortune ? Les indigents obtiennent plus des êtres presqu'aussi indigents qu'eux, que des riches. Il semble

qu'on ne compâtisse qu'aux maux qu'on éprouve en partie. Je dis en partie, car un homme accablé de misère épuise sur lui-même toute sa sensibilité, et l'excès du malheur rend aussi incapable de commisération que le comble de la prospérité.

On appelle dans le monde se faire honneur de son bien, tenir une table splendide, avoir un hôtel, des meubles précieux, des bijoux de prix, un domestique nombreux, de brillants équipages ; se livrer enfin aux jouissances du luxe autant qu'on le peut, sans déranger sa fortune. J'appelle, moi, se faire honneur de son bien, en user en homme sage, et surtout en homme bienfaisant.

Tels sont, mon cher frère, les résultats de mes réflexions sur la sagesse et sur les vertus isolées dont le rapprochement la constitue. Puissiez-vous profiter de cette leçon, que je

crois salutaire dans toutes ses parties! c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

Trufaldin arriva à Sarragosse sans s'en apercevoir; il répétait sur la route les parties de son discours qui devaient faire le plus d'effet sur son pupille; il essayait les intonnations les plus nobles et non les plus vraies; et le temps passe vîte pour un auteur que l'amour-propre enivre de ses fumées.

Trufaldin descend à un superbe palais, que lui indique son guide, et lui, qui entendait parfaitement la sagesse par divisions et subdivisions, ne concevait pas qu'on pût, sans une obole, se loger aussi magnifiquement. Il entre; il est arrêté à chaque pas par des valets qui se multipliant de chambre en chambre, et il ne concevait pas qu'on pût se charger de nourrir tant de monde, sans avoir

pour soi-même des moyens d'existence. Il arrive à la salle où Mendoce badinait avec une jeune esclave maure, jolie comme les amours, et il ne concevait pas comment on achète une jolie femme qu'on peut être forcé de revendre le lendemain.

C'est que Trufaldin n'avait pas une idée à lui, que sa fibre la plus heureusement organisée était celle qui fournit à l'action que nous appelons *mémoire ;* que sa mémoire lui persuadait, ainsi qu'à tous les compilateurs, qu'il avait beaucoup d'esprit, et qu'il en avait aussi peu que d'usage du monde, qui expliquait ce qu'il voyait.

Mendoce reconnut d'abord le complaisant de son enfance et son indulgent instituteur. Sa présence lui rappela mille souvenirs d'autant plus agréables qu'ils étaient innocents. Il laissa sa mauresque, se leva, et vint

avec cordialité jeter ses bras au cou de Trufaldin. Trufaldin, qui s'était préparé à jouer le maître d'école, ne pouvait se prêter à des caresses qui ne s'accordaient pas avec la sévérité d'un sermonneur. Il écarta doucement Mendoce de la main, arrangea sa jaquette, sa cravate et sa moustache, toussa, cracha, et commença.

A peine eût-il articulé ces mots : *Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon très-cher frère*..... A peine eût-il débité cette phrase, que la jolie esclave maure éclata de rire, ses filles suivantes rirent, les valets rirent, et Mendoce prenant Trufaldin par un bras, et lui faisaut faire une pirouette, rit à son tour, et s'écria : « Que vient me conter ce vieux roquentin ! — Je puis être un vieux roquentin, seigneur Mendoce, ce qui n'empêchera pas que mon discours en quatre parties ne soit très-raison-

nable. — Garde tes prônes pour les prédicateurs qui voudront te les acheter. Je ne connais qu'une morale, jouir de la vie; qu'une occupation, jouir de la vie; qu'une chose utile, jouir de la vie.—Mais, mon très-cher fils, on se damne avec tout cela. — Qui te l'a dit?—L'Écriture.—Qui l'a écrit?—Des hommes.—Et pourquoi ces hommes auraient-ils plutôt raison que moi? Mon cher Trufaldin, j'ai un estomac pour digérer, des jambes pour courir, un cœur pour aimer, et une imagination vive pour tout saisir, tout caresser.—Ah! mon cher frère, semblable à l'enfant prodigue.....— Hé! va te promener, avec ton enfant prodigue; tu n'as pas fait soixante milles pour me parler uniquement de l'enfant prodigue. Au fait, que viens-tu faire à Sarragosse? — Payer vos dettes, méchant enfant que vous êtes. — Payer mes dettes! Ah! cela vaut

bien mieux qu'un sermon. Un temps viendra sans doute où il sera du bon ton de ne les pas payer; mais ce temps est éloigné encore : il faut ployer sous les préjugés du siècle où l'on vit. Vite, qu'on assemble mes caéanciers. »

Ce mot fait un effet plus prompt que le tocsin. En cinq minutes les créanciers se rassemblent; on examine, on conteste leurs titres; on caresse les uns, on intimide les autres : on gagne un quart sur le tout, et les créanciers gagnent moitié sur le reste.

Mendoce avait pris les fonds des mains de Trufaldin, il avait payé lui-même, il avait serré le surplus; sa jolie mauresque s'applaudissait d'avoir de l'or à dissiper : Mendoce était enchanté de pouvoir faire de nouvelles folies, et Trufaldin ne concevait rien à une joie qui lui paraissait sans fondement.

Exact à remplir les missions dont

le chargeait le suzerain et maître le comte d'Aran, il tira de son sein la lettre qui était autrement énergique que le sermon, et qu'il était impossible de ne pas lire, comme on avait refusé d'écouter l'autre. Il la présenta respectueusement à Mendoce. « Ah, ah! mon père m'écrit; je le croyais brouillé avec moi : voyons ce qu'il me mande. Vous vous êtes conduit comme un insensé... J'en conviens. Je dois mettre ordre à vos déportements... Hé, de quelle manière? Je me gêne pour payer vos dettes... C'est bien paternel, assurément. Mais vous partirez sur l'heure... Pour aller où? Vous suivrez Trufaldin... Cela n'est pas sûr. Il vous ramènera dans mon château... L'agréable séjour! Et du consentement de votre mère... Ah, ah! à quoi ma mère a-t-elle donc consenti? Je vous enfermerai dans la tour du Nord... Diable! Où vous res-

terez le temps nécessaire pour reconnaître vos erreurs; et malheur à vous si vous vous permettez de nouveaux écarts quand mon indulgence vous aura rendu la liberté. »

« Oh! bien certainement, je ne partirai pas. — Mais, mon cher seigneur, la docilité filiale... — N'exige pas que je me constitue prisonnier. — Mais votre père le veut ainsi. — Mon père a tort de le vouloir ainsi. —Mais...—Trufaldin tu m'ennuies. — Semblable à l'enfant prodigue... — Vas-tu recommencer? — Non, je renonce, puisque vous ne voulez pas m'entendre, aux applaudissements que vous m'eussiez prodigués si vous m'eussiez entendu : je vais vous parler raison. Vous dépendez de votre père; partez, puisqu'il le veut. — Je ne partirai pas.—Hé! que ferez-vous ici? de nouvelles dettes? Je suis chargé de vous ôter le crédit.—C'est

égal, je ne partirai pas.—Hé! de quoi vivrez-vous? — Je n'en sais rien. — Flétrirez-vous la noblesse de votre origine, en escroquant le tiers et le quart? — Trufaldin! — Supporterez-vous la misère, vous qui avez l'habitude du superflu? — Peut-être. — Consentirez-vous à tenir votre existence de la générosité de vos égaux? — Jamais : quelle horreur! — Partons donc. — Pour la tour du Nord? —Vous y aurez le grand nécessaire, et j'y adoucirai votre sort en trichant un peu votre papa, et en vous administrant les secours spirituels si nécessaires aux malheureux. Semblable à l'enfant prodigue, vous avez fait, mon très-cher frère... — Trufaldin, je vais t'assommer. — Je me tais, monseigneur. »

Trufaldin se retire dans un coin, tremblant, selon sa coutume ordinaire. Mendoce délibère cinq minutes avec sa Silvia, et Silvia, qui est atta-

chée à Mendoce autant par inclination que par intérêt, Silvia qui jouit d'une sorte de considération à Sarragosse, parce que les époux, les pères, les amants lui doivent quinze jours de repos, Silvia opine pour le départ, parce que le prêtre-roi a des obligations au comte d'Aran, et qu'il pourrait fort bien sacrifier le fils par égard pour le père.

Où ira-on ? on n'en sait rien. De quoi vivra-t-on ? on ne s'en inquiète guère. On congédie les valets, les servantes ; on vend son mobilier, on fait ses ballots, on ordonne au palefrenier qui reste de bâter trois mules, et on se dispose à sortir gaîment de Sarragosse. Qu'a-t-on à craindre ? on a de l'argent pour trois mois, si on veut vivre économiquement ; et trois mois sont un siècle dont on ne peut atteindre le terme.

Trufaldin, présent à ces arrangements, ne manqua pas de citer le

passage de son discours qui avait un rapport direct à la circonstance. « Combien sont coupables les voluptueux inconstants, qui n'aiment que pour jouir, et qui cessent d'aimer quand la jouissance a amené la satiété..... — Pour la seconde et dernière fois, tais-toi, faquin : je veux courir les champs. — Je les courrai avec vous. — Pour instruire mon père? — Pour vous empêcher de faire des sottises majeures. — Tu te crois donc bien sûr de ton ascendant? — Pour vous aider au moins, vous consoler quand vous les aurez faites. — A la bonne heure. — Pour vous servir, puisque vous avez renvoyé vos valets. — Soit. — Je me perds dans l'esprit du comte d'Aran. — C'est clair. — Mais il viendra un temps où vous pourrez me dédommager de mes sacrifices... — Je n'y manquerai pas : en attendant, si mon père, instruit

par d'autres ou par toi, envoie ses hommes d'armes sur mes traces avant qu'ils s'assurent de ma personne, je t'ouvre le crâne de ma hache! et tu iras prêcher chez les morts. Voilà le traité que je te propose, accepte-le si tu veux. »

Trufaldin accepta sans balancer, non qu'il eût envie d'observer le traité dans tous ses points, mais il était timoré, et incapable de s'opposer ouvertement aux projets de l'étourdi et fougueux Mendoce. Or, puisque le jeune homme partait, que pouvait-il faire de mieux que de le suivre? Il est certain que ses remontrances pouvaient être utiles, et qu'au moins le comte d'Aran aurait quelquefois des nouvelles de son fils. Trufaldin, en paraissant se détacher de ses intérêts, n'avait voulu que s'assurer la confiance du jeune homme. Cependant la menace d'être envoyé prêcher

les morts, avait opéré quelques changements dans ses idées. Il écrivit en cachette une belle lettre au papa, où il lui prouvait, par divisions et par subdivisions, que les voyages formeraient bien autant son fils que le séjour de la tour du Nord; que la misère, qu'il éprouverait sans doute, ferait plus d'effet que ce qu'on pouvait lui dire de plus beau sur l'économie; que, las de souffrir, il soupirerait pour la maison paternelle, et se croirait enfin trop heureux d'y rentrer; et, pour éviter que l'apparition subite des hommes d'armes n'autorisât Mendoce à jouer de la hache, Trufaldin se garda de donner aucun renseignement sur le chemin que prenait le jeune homme. Ayant accordé ainsi sa sûreté personnelle avec son devoir, il attendit l'occasion de faire remettre son épître.

Quand il fut sorti de Sarragosse,

et un peu avancé dans la campagne, Trufaldin essaya indirectement une dernière tentative. « L'affreux pays ! — Superbe, Trufaldin. — Superbe ! des rochers, des ronces, des précipipices, des torrents ! — Rien de pittoresque comme cela. — Arrêtés à chaque pas... — Cela exerce la patience. — Accablés de fatigue..... — L'exercice fortifie le corps. — Et la signora, comment supportera-t-elle cela ?..... — L'amour fait tout supporter. — Et quand il s'éteint ? — On se quitte. » Allons, dit Trufaldin entre ses dents, je ne ferai jamais rien de cet homme-là, il se moque de tout.

Comme on marchait à l'aventure, on se trouva bientôt dans des bois tellement fourrés, qu'on n'avançait plus qu'en coupant ou en arrachant les broussailles, dans lesquelles les mules entraient jusqu'au ventre.

« Vous avez beau dire, dit Trufaldin, jamais vous ne vous accommoderez de ce genre de vie-là. — Vie délicieuse. — Fastidieuse, périlleuse, calamiteuse. — Des entreprises hardies, des aventures piquantes, des plaisirs variés, les plus heureux souvenirs. — Ils seront beaux, nos souvenirs! Des dangers, des combats, des gourmades : un jour couchés sur la dure. — Le lendemain sur le duvet. — Chassés d'un côté. — Accueillis de l'autre. — Ici un mari jaloux. — On le brave. — Plus loin, des Maures à pourfendre. — Oh! rien n'est gai comme cela. — Je veux que le diable m'emporte si je vois là rien de plaisant. — Je n'y vois rien que d'enchanteur. — Ah çà, écoutez donc, les chevaliers errants déjeunent quelquefois. — Et font déjeuner leurs dames, et n'oublient pas leurs écuyers. »

Aussitôt Mendoce étale sur l'herbe des provisions assez copieuses, et comme on oublie assez facilement les distinctions au sein d'une nature sauvage, le palfrenier, le précepteur, le chevalier et la dame s'assirent sans façon autour d'une cuisse de chevreuil, et n'en laissèrent que les os. En mangeant et en digérant, Trufaldin faisait de nouvelles réflexions. Il pensait que le nom d'*Aran* était tellement connu dans le royaume d'Aragon, que le vieux comte serait tôt ou tard informé des lieux où son cher fils faisait le vagabond, qu'il ne manquerait pas de mettre des hommes d'armes à sa poursuite, et que lui, innocent envers Mendoce, n'en serait pas moins exposé au tranchant de sa hache. Or, comme le sentiment de sa conservation est celui qui agit plus fortement sur un poltron, Trufaldin reprit la parole : « Il me vient une

idée. — Et laquelle ? — Vous ne voulez pas retourner au château ? — J'ai pris mon parti, et certainement je n'en changerai pas. — Vous ne voulez pas non plus être obligé de batailler avec les soldats du comte ? — Ce serait ma dernière ressource. — Hé bien, il faut changer de nom. — Tu pourrais bien avoir raison. — Vous serez un jeune chevalier échappé des fers des Sarrasins. — Des Sarrasins ! Oui, du romanesque : cela frappe l'esprit, cela intéresse. — A la bonne heure. — Il ne s'agit plus que de trouver un nom prépondérant, un nom qui en impose....... Almanzor, par exemple. — Almanzor, soit. — Et toi ? — Oh ! je veux continuer de me nommer Trufaldin : ce nom-là n'est ni fameux, ni connu. Mon habit est moitié ecclesiastique, moitié séculier ; je serai votre chapelain : et la signora Silvia, qu'en ferons-

nous? — Hé parbleu, ce sera la belle Roxane, la sultane favorite du soudan d'Égypte, qui aura favorisé mon évasion, et que j'aurai épousé par reconnaissance. Ainsi nous pourrons coucher ensemble sans scandaliser personne; et le plaisir de faire un roman, de tromper la bonne foi des uns, de mettre en défaut la finesse des autres, oh! cela sera charmant, délicieux! »

On remballe les dames-jeannes, les petits couteaux et les fourchettes de fer; on remonte sur les mules, et le palefrenier, en avant, continue d'ouvrir le passage la hache à la main. La journée se passe gaîment; sur le soir on découvre un ermitage bâti sur le haut d'un rocher, et on se décide à demander le couvert au saint ermite, et à partager avec lui ce qu'on a encore de provisions. On tourne autour de la roche, on décou-

vre un étroit sentier taillé dans la pierre, on y fait grimper les mules, au hasard de rouler avec elles dans les précipices. Fait-on un faux pas, on rit; la sultane est-elle obligée de s'accrocher, pour avancer, à la jaquette de Trufaldin, on rit; reculent-ils six pas après en avoir fait péniblement deux, on rit. On arrive, excédé de fatigue, hors d'haleine, trempé de sueur, à la porte du bon ermite, et on y arrive en riant. La belle chose que l'insouciance!

Le bon ermite était à genoux devant un image de saint Pacôme; il détourna un peu la tête à l'arrivée des bruyants voyageurs; il leur fit un signe léger de la main, et continua sa prière. « Voyez, disait Trufaldin, ce que c'est que l'amour du devoir, rien ne détourne ce saint homme du sien, ni la beauté de la sultane, ni votre habit doré, ni ma mine véné-

rable. Prenez exemple, et profitez, seigneur Almanzor. »

Le seigneur Almanzor tourne le dos au prédicateur, qui, pour passer le temps, se met à prier avec l'ermite; il prend la main de la belle Roxane, parcourt avec elle l'ermitage, et fait en deux minutes l'inventaire des lieux. Une tête de mort sur un prie-dieu, un grand crucifix pendu au mur, un grabat assez propre d'ailleurs, et où on peut fort bien coucher deux; plus, un jardin garni d'assez beaux fruits, au fond duquel est une petite grotte où on a juché l'image de la Vierge, et derrière laquelle sont placés au frais le lait, le beurre, les œufs, et quelques outres pleines d'un vin vieux, destiné sans doute à fortifier l'estomac du vieillard.

Il s'avançait vers Almanzor et Roxane d'un air serein et calme, lors-

qu'ils sortirent de la grotte : « Vous cherchez un asile, leur dit-il, et j'ai bien peu à vous offrir; disposez de l'offrande de la pauvreté pénitente : Dieu me récompensera demain, il ne laissera pas manquer son serviteur. Voyez, disait Trufaldin, ce que c'est que l'amour de l'humanité; vous n'avez jamais fait part aux malheureux de votre superflu, et le saint homme se prive pour vous du nécessaire : prenez exemple, et profitez. » Et pour passer le temps, il fit un tour de jardin, et cueillit les plus beaux fruits.

Mendoce remercie poliment l'anachorète; et comme il sent que ses provisions pourront lui être nécessaires le lendemain, il accepte avec cordialité ce qu'on lui offre avec franchise. Le lait, le beurre, les œufs, les plus beeux fruits, le meilleur vin, passent de main en main, et arrivent

en un clin d'œil à l'oratoire, où on avait pratiqué une petite cheminée. La sultane du soudan d'Egypte prend une mauvaise poêle, et la nettoie; Mendoce casse les œufs, Trufaldin ramasse des brins de bois sec, et fait du feu; l'ermite conduit le palefrenier et les mules à un endroit écarté, où la roche forme un toit naturel; ils les déchargent des ballots, et leur donnent ce qui reste d'orge à l'ermitage.

Quand l'anachorète rentre, le souper se trouve prêt; chacun se dispose à y faire fête. Mendoce invite son hôte à partager un festin dont il fait seul les frais : « C'est jour de jeûne, répond l'ermite; je resterai près de vous, et, en vous regardant manger, je me mortifierai davantage. Voyez, disait Trufaldin, comme l'homme de bien est toujours maître de lui-même; le bon frère n'a rien pris depuis dîner, demain les fidèles ne lui apporteront

rien peut-être, et il remplit ses obligations sans rien prévoir que le témoignage d'une conscience pure : prenez exemple, et profitez. Et pour passer le temps, Trufaldin se mit à manger comme deux, et à boire à l'avenant.

Les autres, qui avaient aussi bon appétit, expédièrent promptement les provisions de l'ermite. Ce ne fût pas cependant sans s'interrompre quelquefois pour répondre aux questions assez naturelles du frère, sur le hasard qui les avait conduits à l'ermitage, sur leur naissance, leur état, leurs aventures. Mendoce improvisa une histoire très-courte, très-claire, très-variée et très-satisfaisante, et après avoir trompé la simplicité de l'ermite, il ne pensa plus qu'au coucher.

La politesse voulait qu'il refusât le grabat que l'ermite voulait absolu-

ment lui céder; mais comment laisser coucher à terre une sultane favorite qui a beaucoup fatigué le jour, et qui probablement fatiguera autant le lendemain? Tout fut arrêté, ainsi qu'il suit, par le bon frère, Le chevalier Almanzor et la digne épouse qui a sauvé un chrétien, occupent le grabat; Trufaldin et le palefrenier s'étendent à côté d'eux sur de la paille fraîche; et l'ermite, à qui ses hôtes n'ont pas donné le temps de dire ses offices du soir, se retire auprès des mules pour les garder, et passer le reste de la nuit en prières : « Prenez exemple, disait Trufaldin en s'endormant; prenez exumple, et profitez ».

Quand on a beaucoup marché et qu'on a l'estomac garni, on dort profondément et longtemps. Il était grand jour quand Trufaldin se réveilla. Il étend les bras, se frotte les

yeux, tire le palefrenier par une jambe; et comme ils n'avaient pas eu le temps de se déshabiller, ils sont aussitôt prêts que debout. Ils laissent reposer les époux pendant qu'ils vont préparer les mules, et relever le saint ermite, qui doit avoir souffert de la fraîcheur de la nuit. Ils arrivent, et le palefrenier se frotte les yeux une seconde fois, parce qu'il ne voit pas ses mules. Trufaldin ne doute pas que l'ermite, qui dort à terre, ne les ait laissé échapper; il s'approche pour l'éveiller : c'est en effet la robe de l'ermite, mais le frère n'est plus dedans. Près de la robe, sont quelques toiles de ballots, les provisions de bouche, la guitare de Trufaldin et celle de Mendoce, une paire de castagnettes à mademoiselle Silvia; mais l'or, l'argent, les effets précieux, tout est parti avec les mules et l'ermite.

Trufaldin tombe d'abord dans un état de stupeur naturel à un homme vulgaire que frappe un coup inattendu ; il lève les yeux au ciel, il serre les dents, il bat ses cuisses de ses mains, il trépigne, et tout-à-coup il prend sa course vers l'ermitage, et le palefrenier, machine passive, le suit en imitant ses gestes convulsifs.

« Nous sommes volés, nous sommes volés ! s'écrie Trufaldin en entrant dans l'oratoire. Ce fripon, que je croyais un saint, a employé la nuit à nous dévaliser, au lieu de la passer en prière. » Almanzor et Roxane se réveillent en sursaut, se mettent sur le derrière comme deux singes, regardent, écoutent, et Trufaldin leur crie de nouveau aux oreilles : « Ce fripon que je croyais un saint, a employé la nuit à nous dévaliser ! — Bah ! dit Silvia. Diable ! reprend Mendoce.

Diable! bah! réplique Trufaldin; est-ce ainsi qu'on se détache des biens de ce monde? Levez-vous, seigneur chevalier, prenez votre flamberge et votre hache d'armes, et courez après le voleur. — Hé! où veux-tu que je l'aille chercher? il connaît le pays, et nous ne pouvons faire quatre pas sans arrêter. Allons, prêche donc, vieux rhéteur. Rien ne détourne ce saint personnage de son devoir...... Il se prive pour vous du nécessaire.... Il va passer la nuit dans le jeûne et l'oraison.... Prenez exemple, et profitez. Hé, parbleu, profite toi-même, et apprends que les vertus exagérées ne peuvent être sincères. La perfection n'est point le partage de l'homme, et celui qui en prend l'extérieur ne peut être qu'un fripon ou un charlatan. Oh ça, ce drôle-là a-t-il en effet tout emporté? — Il a laissé quelques lambeaux de toile, le pâté de san-

glier, des guitares, des castagnettes.....—Il a laissé tout cela?—C'est bien heureux, n'est-il pas vrai?—Trop heureux, sur mon honneur; et peut-on manquer de quelque chose avec ces effets précieux? — Croyez-moi, seigneur, retournons au château; la sultane favorite du soudan d'Egypte pourra être reçue parmi les suivantes de votre mère; vous en serez quitte pour un séjour d'un mois ou deux dans la tour du Nord, et cela sera infiniment plus doux que les hasards que vous pourriez courir.—Retourner au château, quand je suis sans ressources, donner lieu à mon père de croire que la misère et non le devoir me ramène auprès de lui! Ton conseil n'a pas le sens commun. — Mais, que voulez-vous faire? — Je n'en sais rien, mais nous verrons. — Vous verrez, vous verrez... Mais il faut voir tout de suite.

— Rien ne presse, mon ami : nous avons un pâté de sanglier. — Quelques andouillettes....... — Ah, ah! —Plus, les outres pleines de vin, qui sont cachées derrière la statue de la Vierge. — Avec tout cela on a le temps de tenir conseil ; nous sommes ici à l'abri de la pluie et de la chaleur ; nous ne craignons pas les voleurs, puisque nous n'avons plus rien : déjeunons et délibérons. »

Trufaldin apporta le pâté en grondant ; le palefrenier va prendre du vin sous les jupons de la sainte Vierge ; on se met à table, on mange, on boit, on chante, on rit, comme si on était sûr du lendemain : Trufaldin seul, Trufaldin dévot, et par suite gourmand, faisait la grimace. Conseil privé du chevalier, il ouvrit mille avis qui tendaient tous à s'assurer une existence honnête et paisible ; le palefrenier opinait de la tête, et ap-

puyait les ouvertures de Trufaldin; Silvia, vive, légère, inconsidérée, très-attachée à Mendoce, qui était fort aimable, se trouvait bien avec lui, dans un palais, dans un ermitage; elle ne l'eût pas quitté dans un désert : elle attendait donc qu'il lui plût de prononcer, pour se ranger de son avis, et Mendoce prononça :

« Comme ton saint ermite nous a volé beaucoup au-delà de la valeur de sa bicoque, la bicoque nous appartient de droit. — Après, dit Trufaldin. — Nous resterons ici jusqu'à ce que nous ayons fait les dispositions nécessaires pour le projet que je vais vous communiquer. — Soit. — Les fidèles qui apporteront les offrandes à Dieu, les consacreraient en effet au diable, puisque l'ermite est un escroc : or, les choses ne changeront pas de destination quand

nous nous les serons appropriées. — Mais vous n'avez pas l'air d'un ermite, et on ne vous donnera rien. — Je vais t'en donner l'air. Tu endosseras la robe du papelard; tu as son maintien réservé, pieux, la manie de parler de vertus que tu ne connus jamais, et en te faisant une barbe des cheveux du palefrenier, le déguisement sera parfait. — Vîte, vîte, au projet, car je ne veux pas jouer éternellement l'ermite. — Pendant que tu occuperas l'oratoire, que tu amuseras les imbéciles, en regardant le ciel de travers, Silvia et moi nous nous occuperons utilement. — Oui, à faire de petits ermites, peut-être? Mais observez donc qu'on ne peut passer toute la journée à jouer à ce jeu-là. — Hé! laisse-moi donc parler, bavard impitoyable. — J'écoute. — Avec nos morceaux de toile, Silvia nous fait des habits longs

et des toques, et moi, assis à côté d'elle, j'écris les vers qu'elle m'inspire. — Et à quoi cela mènera-t-il? — Je me fais troubadour. — Autre idée biscornue. — Pas tant, pas tant. Nous vivons honorablement d'un talent recherché partout; il n'est pas de château où nous ne soyons accueillis, considérés, et nous offrirons aux seigneurs châtelains un assemblage de talents, tel qu'aucune troupe de troubadours n'en a présenté encore. Tu sais parfaitement le plaint-chant, tu mettras mes vers en musique. J'ai une hautre-contre passable, toi une très-belle basse-taille, Silvia, un dessus précieux; nous pinçons fort bien de la guitare : en faut-il plus pour vivre heureux et indépendants? Voilà, mon ami, voilà comme l'homme qui n'affecte rien, brave la misère, l'écarte, jouit du présent, et se moque de l'avenir.

Prends exemple à ton tour, et profite.

— Quoi, sérieusement, vous voulez vous faire troubadour? — Très-sérieusement. — Le fils d'un seigneur, propriétaire de trente lieues à la ronde? — Le fils d'un seigneur peut n'être qu'un sot, et celui qui vit honorablement de ses talents est toujours recommandable. Prends exemple, et profite. — Mais... — Quoi? — Vous ne serez pas troubadour toute votre vie. — Je ne sais pas même si je le serai dans huit jours : ne me romps pas la tête davantage, et obéis. — Mais... » Ici Mendoce lève le bras d'une manière si expressive, que Trufaldin court, passe la robe, coupe les cheveux du palefrenier, se barbouille de miel le bas de la figure, se colle une longue barbe, et se montre devant le patron, qui lui rit au nez, qui le plante à genoux

devant le prie-dieu, lui met un rosaire à la main, et lui ordonne d'attendre les chalands dans cette attitude, et passe, avec sa sultane, dans la grotte du jardin.

Pendant que Silvia taille et coud, Almanzor enlève la seconde écorce d'un cerisier; il arrache une des pointes de la couronne de fer de la sainte Vierge, et il laisse couler ses vers :

ROMANCE.

Sur la tombe d'Isidore
L'amitié jette des fleurs;
Au trop malheureux Zamore
Elle donne aussi des pleurs.
Tous deux jeunes, tous deux tendres,
Devaient-ils sitôt mourir?
Honorons au moins leurs cendres,
Et gardons leur souvenir.

Ce fut un cruel roi maure
Qui jadis donna le jour

A la sensible Isidore,
Victime d'un triste amour.
Sans fortune et sans naissance ,
Zamore n'avait qu'un cœur :
C'est bien peu pour l'espérance,
C'est beaucoup pour le bonheur.

L'amante savait se taire,
Et l'amant savait jouir :
Le voile heureux du mystère
Embellit jusqu'au plaisir.
Au sein d'une nuit profonde
Le roi maure les surprit ;
Bonheur passe comme l'onde ,
Et le malheur lui survit.

L'infortunée Isidore
Fuit de rochers en rochers ;
Le tendre amant qu'elle adore
La soutient dans les dangers :
Mais le père, outré de rage,
Paraît avec ses soldats ;
Nos amants perdent courage,
Un torrent retient leurs pas.

L'œil effrayé d'Isidore
En sonde la profondeur ;

Cet œil revient sur Zamore,
Et sur son père en fureur.
Elle hésite... elle s'écrie :
Rien ne peut nous secourir ;
Pour toi seul j'aimais la vie,
Te perdre est plus que mourir.

Les bras de la tendre amante
Pressent l'amant qu'elle aimait,
Et sur sa bouche brûlante
Sa boucheencore s'attachaitr...
Ces déplorables victimes
Du roc s'élancent enfin ;
L'onde entr'ouvre ses abîmes...
Ils terminent leur destin.

En ce temps-là on aimait les longues chansons qui voulaient dire quelque chose ; témoins la romance de Geneviève de Brabant, de Joseph, du Mauvais Riche et autres, qui heureusement ont été recueillies dans le *Cantique* de Marseille, gros volume *in-octavo*, que personne ne lit plus, et dont les chansons pourtant

sont bien aussi insignifiantes que celles qu'on fait tous les jours avec des *roses* fraîchement *écloses*, des *soupirs* doux comme *zéphir*, des *flâmes* qui brûlent les *âmes*, de très-innocentes *beautés*, et des torrents de *voluptés*. Chaque siècle a son goût : on voulait des choses alors, aujourd'hui on se contente de mots, pourvu qu'ils soient mis en roulades, avec un accompagnement de timbales : *Benè sit*.

Quoi qu'il en soit, les vers de Mendoce, qui n'étaient pas très-mauvais pour des vers du douzième siècle, ses vers l'étonnèrent à un point, le transportèrent tellement, qu'il se leva comme un inspiré, une main sur le front et l'autre sur le cœur, qu'il courut à l'oratoire pour faire passer sa verve dans les veines de Trufaldin, et lui faire produire, à

la minute, un chant digne d'accompagner ses paroles.

Pauvre Trufaldin! il était dans un embarras tout autre que celui de la composition. Le père d'une petite fille charmante, à qui l'ermite qu'il représentait avait fait pieusement un enfant, vengeait, à grands coups de bâton, l'honneur de sa famille outragée. Le palefrenier, effrayé de la vivacité de l'attaque, avait pris la fuite, et ne reparut plus, ce qui était assez égal à Mendoce; car enfin, quand on n'a plus de mules, on n'a plus besoin de palefrenier, et son état présent ne lui permettait pas de garder des bouches inutiles. Il n'en était pas ainsi de Trufaldin, qui devait mettre ses vers en musique, les chanter avec lui, et aider à la sultane à faire la cuisine, quand il faudrait dîner en plein champ. Mendoce, outré de la

manière dont on traitait son camarade en Apollon, prit le paysan par un bras, l'envoya à l'autre bout de l'oratoire, et sentait une forte démangeaison de le rosser; mais Trufaldin lui représenta que le cas s'ébruiterait, que les paysans des environs viendraient tomber sur l'ermitage et les ermites, et qu'il aimait mieux pardonner les coups qu'il avait reçus, que de se voir exposé à être échiné tout-à-fait. Pour la première fois, Mendoce écouta cette remontrance pleine de sens, et commença à parlementer avec le paysan. A peine a-t-il commencé le récit du tour perfide que leur a joué le véritable ermite, qu'une jeune fille, jolie comme un ange, et la taille rondelette, entre, le petit panier au bras, dans lequel est le fromage à la crême. Le père, indigné que sa fille reparaisse à l'ermitage, malgré ses défenses, n'écoute plus le troubadour, et tombe

sur elle; Mendoce tombe sur lui; le futur de la petite, qui avait promis de tout oublier, et qui l'épiait, entre et tombe sur elle; quatre à cinq femmes qui apportaient leur offrande, s'indignent que les pères et les maris trouvent mauvais que les ermites fassent des enfants, et elles tombent sur le père et sur le futur; on se mêle, on se pince, on se mord, on s'égratigne; la sultane, qui accourt au bruit, est renversée d'un soufflet de jambon qui était destiné au papa. Une autre femme s'embarrasse dans sa cotte, tombe sur elle, et une seconde sur celle-là; elles saisissent les paysans aux jambes, les entraînent après elles, et les paysans entraînent après eux ce qui reste de femme debout. On se bat sur le carreau; toutes les cottes sont en l'air. L'une découvre une jambe, l'autre sa cuisse; celle-ci son devant, celle-là son derrière. Mendoce riait

aux éclats, et rirait peut-être encore s'il n'eût pensé que sa sultane, qui était dessous, allait être suffoquée; mais comment la tirer d'entre sept à huit personnes accrochées les unes dans les autres? Il se fait aider par Trufaldin; ils apportent une grande jarre pleine d'eau, et la vident sur les combattants. On se relève, on s'écrie, on se disperse; on renverse, en fuyant, prie-dieu, crucifix, têtes de morts et rosaires; en deux secondes il ne reste sur le champ de bataille que le bénitier, les deux paysans, les deux troubadours et la sultane. Toutes les femmes ont disparu, et ont pris la route du jardin. Mendoce regarde, et ne voit personne : cependant le jardin est petit, pas de grands arbes, et la grotte est sans profondeur. La frayeur leur a-t-elle fait sauter le rocher qui domine à pic sur un précipice effroyable? Mendoce monte sur

un cerisier planté sur le bord de la roche; il avance bravement le long d'une forte branche qui s'étend au-dessus du précipice; il regarde et ne voit rien. « Allons, dit-il en descendant, elles sont parties par la voie des airs. » Cela aurait été croyable si les ballons eussent été inventés.

Trufaldin, qui s'embarrassait fort peu de ce qu'étaient devenues ces femmes, et qui ne se souciait plus de jouer à l'ermite, avait été reprendre ses habits, et faisait tranquillement sa toilette au pied de la statue de la sainte Vierge. Il la priait dévotement de le garantir de nouvelles algarades. Il baisait avec respect le bas de sa robe de bois, lorsque le très-petit bout d'une chaînette de laiton, qui dépassait la robe, s'embarrassa dans ses doigts. En retirant mal-adroitement sa main, il tire la chaînette, la sainte Vierge fait un grand mouvement, et

Trufaldin fait un saut en arrière; il relève les yeux, et ne voit plus de sainte Vierge. Il aperçoit sur une surface beaucoup plus large trois diables très-bien faits, car ils étaient fort laids. A leurs pieds était un trou étroit, mais qui paraissait profond. Il ne doute pas que l'enfer ne vienne de s'ouvrir pour le punir d'avoir endossé une robe qu'il était indigne de porter. Il fait un second saut en arrière, et tombe dans l'oratoire en poussant un cri affreux. Mendoce accourt, Trufaldin, dans des transports à se faire crever lui-même, et à faire mourir les autres de rire, lui montre de la main l'enfer prêt à l'engloutir : les deux paysans, terrifiés à ce spectacle, nouveau pour eux, s'écrient que le diable a pris possession de l'ermitage pour punir l'ermite de ses crimes, et qu'il a emporté les femmes qui se donnaient à

ce malheureux; ils se plongent le visage et les mains dans le bénitier de quinze ou vingt pintes, et ils sortent à genoux et à reculons, en se promettant bien de ne jamais remettre les pieds dans ce lieu de terreur.

Mendoce, qui ne craint ni le diable, ni l'enfer, s'approche des trois figures, et reconnaît en riant, selon sa coutume, que la sainte Vierge et son saint piédestal s'ouvraient du haut en bas, et démasquaient l'entrée d'un petit escalier grossièrement taillé dans le roc. Il démêle avec sa sagacité ordinaire, que les diables sont en dedans pour effrayer les bons chrétiens du douzième siècle, qui, par hasard ou par curiosité, tireraient la chaînette; il conclut enfin que toutes ces dames sont descendues, par l'escalier, à un lieu qui leur est parfaitement connu, et où l'ermite se dédommageait amplement de la sé-

vérité des mœurs qu'il affectait en haut.

Mendoce saute sept à huit degrés, décidé à vérifier les faits : les ténèbres le forcent à s'arrêter. Il écoute. le plus profond silence règne partout. Il est brave, mais le cas est épineux ; il se consulte, il remonte, renferme les diables sous l'enveloppe extérieure de la bonne Vierge et assemble une seconde fois son conseil.

Il fait part à Silvia et à Trufaldin de ses observations et de ses idées. Trufaldin n'entendait plus rien, et il fallut ouvrir et fermer plusieurs fois la machine devant lui pour le convaincre qu'un escalier n'est pas l'enfer, et que les diables qu'il a vus sont de la façon de quelque bâtier de village. Les têtes remises, la discussion s'engagea.

Mendoce concevait bien que la petite fille se fût refugiée là pour échap-

per à son père et à son futur, mais il ne devinait pas pourquoi des femmes, qui ne devaient de compte à aucun des spectateurs, s'étaient réfugiées dans les entrailles de la terre, au lieu de s'aller bonnement sécher au soleil. Le cas parut extraordinaire à Silvia, et Trufaldin déclara modestement qu'il n'y comprenait rien.

C'est bien ici que je pourrais vous conter des choses bien invraisemblables, bien impossibles, qui empêcheraient les petites filles de dormir, et qui feraient serrer les jeunes maris de si près, qu'il faudrait bien qu'ils se réveillassent; mais la vérité, que je respecte au suprême degré, ainsi que je l'ai prouvé en plusieurs volumes, ne me permet pas d'imaginer. Un historien fidèle doit se borner au simple récit des faits.

Mendoce, qui avait à lui seule de la tête pour trois, pensa que quelque

motif qui eût déterminé ces dames à descendre, il n'était pas probable qu'elles passassent la journée entière loin de ceux à qui elles devaient compte de leur conduite; que sans doute elles attendaient, pour sortir, le moment où elles croiraient que l'ermitage serait évacué par des hommes qui n'avaient plus d'intérêt à y rester, et il jugea qu'il fallait provoquer leur sortie par uue retraite simulée, sauf à revenir ensuite faire une inspection exacte des lieux, le flambeau d'une main et la hache de l'autre. Trufaldin trouvait très-bien qu'on se retirât, et ne jugeait pas à propos qu'on revînt; Silvia ne s'en souciait pas non plus : mais Mendoce observa que depuis trente-six heures qu'ils avaient quitté Sarragosse, ils n'avaient eu d'autre aventure que de se laisser platement voler, et que si le souterrain ne promettait ni mons-

tres, ni génies à combattre, il pourrait au moins satisfaire la curiosité. Il ajouta d'ailleurs qu'il le voulait ainsi, et il commença le déménagement, qui ne fut pas long.

Il enveloppa le pâté de sanglier, les andouillettes, les guitares et les castagnettes dans les robes de troubadours, qui étaient à peine coupées; il mit le paquet sous un bras, prit la sultane sous l'autre, et Trufaldin suivit en branlant la tête, et disant entre ses dents :

La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile.

On descend le rocher; on monte un rideau couvert de bois; on coupe des branches qu'on fiche en terre autour de soi, pour n'être pas vus, et on se ménage des jours pour pouvoir tout observer.

Au bout du rideau était un terrain sablonneux, et à travers les énormes

racines d'un vieux chêne on voyait un trou qui annonçait l'entrée du terrier d'un renard ou d'un blaireau : nos aventuriers n'y firent pas grande attention en passant. Mendoce cependant aimait la chasse; mais il n'avait ni meutes ni furets, et il était occupé d'autre chose.

Ils n'avaient pas passé deux heures au milieu de leurs branchages, qu'ils aperçurent dans la campagne les six à sept paysannes, qu'ils reconnurent à leurs habits; mais ce qui paraissait inexplicable à Mendoce, c'est que ces habits, qui avaient été couverts d'eau et de terre, paraissaient de la plus grande propreté; le bavolet et le bas de coton étaient d'un blanc à éblouir; les cheveux étaient en ordre, et retroussés avec grâces : il s'y perdait.

Par où d'ailleurs étaient-elles sorties, puisqu'elles avaient paru d'un côté opposé à l'ermitage? On soup-

connait bien qu'elles n'étaient aussi propres que pour ne pas douner des soupçons chez elles; mais la petite ne pouvait en imposer ni à son père, ni à son futur; et puis il y avait donc dans ce trou quelque boune fée compatissante aux faiblesses des femmes, et réparant d'un coup de baguette le désordre de leur toilette.

« Il est évident, seigneur, disait Trufaldin, qu'il y a de la diablerie làdedans. — Il n'y a pas de diablerie, mais il y a quelque chose d'inconcevable que j'éclaircirai, dussé-je ne pas sortir du trou. — Ah! seigneur, au nom de votre digne père, qui est un peu sévère, mais qui vous aime; au nom de votre mère, de ses maux de cœur de neuf mois, et de ce qu'elle a souffert en vous mettant au monde... il ne m'écoute seulement pas ». En effet, Mendoce était déjà bien loin.

Silvia, qui l'aimait vraiment, cou-

rait à côté de lui, et Trufaldin était resté à sa place, parce qu'il fallait, disait-il, qu'il en restât au moins un pour garder les équipages.

En repassant devant le prétendu terrier à blaireaux, Mendoce s'arrêta, et trouva le fond tapissé de mousse, ce qui ne lui parut pas naturel. Il écarte avec quelque peine des racines entrelacées, il s'engage sur les genoux et sur les mains; le trou s'élargit insensiblement : « Je suis heureux, dit Mendoce, voilà le commencement d'une véritable aventure. »

Le sexe aime aussi les aventures, mais d'un genre tout différent, et Silvia oublia sa tendresse à l'aspect des difficultés, et par la peur des ténèbres toutes puissantes sur les esprits faibles. Elle retourna près de Trufaldin, qui lui passa la main sous le menton, et qui lui dit : « Consolez-vous, consolez-moi, consolons-nous;

je vous épouserai quand nous serons sûrs que l'insensé aura trouvé sa fin ». Un soufflet fut la réponse de Silvia, parce que s'il est vrai qu'une femme puisse se décider à tout, il est au moins des propositions que l'amour-propre ne saurait entendre.

Mendoce n'avait pas fait trente pas, qu'il était absolument privé de la lumière, et que la voûte était assez élevée pour qu'il pût se tenir debout. Le vent qui soufflait au visage, annonçait un souterrain tortueux et prolongé. Il se repentit de s'être engagé dans ce mauvais pas. Il se rappela les dernières paroles de Trufaldin, et balança s'il retournerait en arrière. Une fausse gloire lui fit tout mépriser; il tira son épée, et s'avança tête baissée.

Bientôt des soupirs se font entendre; Mendoce s'arrête, et un malheureux caillou qui roule sous ses pieds le décèle : « Est-ce vous, frère Pa-

côme, dit une voix argentine? Oui, oui, c'est moi, répond Mendoce à voix basse. — Ah! que vous vous êtes fait attendre. — Il a bien fallu donner à ces malencontreux chevaliers le temps d'évacuer mon pauvre ermitage. — Mon père m'a trouvé là-haut et il m'a battue; je n'ose plus retourner chez nous. — Tu n'y retourneras plus, et il ne te trouvera pas ici ». En écoutant, en répondant, Mendoce s'avançait. Il approcha si près, qu'enfin la petite fille se trouva sous sa main. Elle était étendue sur un lit de feuilles sèches; Mendoce l'avait trouvée fort jolie; il était jeune, et il n'y avait pas d'apparence que Silvia vînt le déranger. Ce qui est nouveau est toujours le plus beau, et l'amour de la nouveauté fait faire des prodiges. Mendoce en fit tant, que la petite s'écria à la fin : « Non, tu n'es pas frère Pacôme! »

La paix est bientôt conclue quand

on fait mieux que son rival. Mendoce et la petite s'expliquèrent amicalement. Il raconta, lorsqu'il ne put plus agir, ce qui lui était arrivé à l'ermitage, et la petite lui dit sans rougir, parce qu'il ne la voyait pas, que l'ermite était un homme de trente ans au plus, qui portait une fausse barbe pour inspirer la sécurité aux hommes et la confiance aux femmes; qu'il amadouait celles-ci avec de belles paroles, les engageait à revenir, leur faisait boire de bon vin, dans lequel sans doute il mettait quelque chose; qu'alors on se laissait aller : « Et vous savez bien, ajouta la petite, que quand on a eu une fois ce malheur là, on n'est pas fâché de recommencer. »

« Hé, depuis quand ce chien d'ermite demeure-t-il ici ?— Depuis cinq à six ans. — Et pourquoi ce souterrain, puisqu'il peut, quand vous êtes

seules là-haut avec lui, vous rendre malheureuses tout comme ici bas? — Oh! le souterrain était fait, et la sainte Vierge aussi. — C'est à dire qu'il a pris tout cela des mains de son prédécesseur. — Je le crois. — Aussi fripons l'un que l'autre : mais, encore une fois, à quoi bon ce souterrain? — Je vais vous le faire voir ». La petite tire de sa poche un briquet et de l'amadou; une lampe s'allume : la petite fixe le chevalier et lui sourit; le chevalier la rend malheureuse encore, et la petite sourit de nouveau. Oh, oh! dit-il, je ne saurais faire face à de nouveaux malheurs : voyons, examinons ceci. » C'était le roc brut, sans art, sans apprêts, mais le coquin d'ermite y avait réuni toutes les commodités de la vie. Excellente couchette, siéges, douillets, provisions délicates, habits de femme, qui tous étaient alors faits d'une

grosse étoffe de laine noire. « J'y suis, dit Mendoce : ces dames n'ont fait que changer de vêtement ; ce qui leur arrive sans doute quand le frère Pacôme les a un peu trop chiffonnées. Il n'est pas bête du tout, cet ermite-là : là-haut l'apparence de l'austérité, et ici tout ce qui fait le prix de l'existence. Ah, ah ! quest-ce que cette grande armoire ? — Je n'en sais rien, seigneur chevalier ; frère Pacôme ne l'ouvre jamais devant nous. — Je vais le savoir à la minute », et le chevalier fait sauter la porte avec le pommeau de son épée.

Mendoce et la petite voient d'abord quelques rouleaux d'étoffe noire, des ciseaux, du fil, des aiguilles, des bavolets tout coupés. « Fort bien, dit Mendoce, l'ermite s'occupe de ses femmes ; voilà de la reconnaissance. — Oh ! nous faisons cela nous-mêmes à nos moments perdus, et les habits neufs que nous rapportons

à la maison, sont des dons que frère Pacôme a reçus à la ville ponr les pauvres du pays. — Hé bien! voilà qui est tout-à-fait vraisemblable; et ces chapelets, ces scapulaires, ces *agnus Dei*? — C'est ce que nous rapportons aux enfants... — Du frère Pacôme? — Et à ceux de nos maris : ils en font aussi quelquefois, seigneur chevalier. — C'est bien heureux, en vérité. »

Deux tiroirs fixent l'attention de Mendoce : ils étaient fermés à clefs, et les clefs ne se trouvaient pas. Mendoce se servit de la pointe de son épée, et fit sauter les serrures : les tiroirs étaient remplis d'argent. « Oh, oh! je ne suis pas le seul que ce coquin-là ait volé. — On l'a dit, et je commence à le croire. — Il reviendra sans doute, car il n'est pas présumable qu'il abandonne ici le double au moins de ce qu'il m'a pris. »

La petite regardait cet argent d'un

air ébahi, et, réfléchissant à ce que venait de dire Mendoce, elle pensa comme lui, d'autant mieux que l'ermite ignorait encore que son père eût découvert sa grossesse. L'entrée du souterrain qui donnait dans le bois, lui permettait de retourner la nuit à l'ermitage sans être aperçu, et il pouvait voir, par une petite fente que la sainte Vierge avait au bas du ventre, s'il devait se rétablir dans son domicile.

Il y avait lieu de croire cependant que son absence durerait quelques jours, car il devait penser qu'un jeune homme alerte ne manquerait pas de courir le pays après son voleur, comme il était présumable qu'il s'en éloignerait après avoir fait des recherches inutiles. Ces raisonnements étaient fondés; mais une chose embarrassait Mendoce. Ceux que l'ermite avait volés avant lui, de-

vaient avoir fait de l'éclat dans les environs, et avoir nui singulièrement à la réputation du personnage. « Ils ont crié en effet, dit la petite, mais les femmes raccommodent tout : le premier était un menteur. — A la bonne heure pour le premier, mais les autres ? — L'un était un hypocrite qui voulait faire chasser l'ermite pour s'emparer de l'ermitage. Celui-là se vengeait, disait-on, de ce que le frère Pacôme lui avait refusé l'hospitalité, parce qu'il avait tenu des propos irréligieux; enfin, les femmes exigent une autre fois que leur mari fassent perquisition dans l'ermitage, quand le frère est disposé à les recevoir, et que tout annonce la ferveur et la pauvreté ».

Après cette courte explication, la petite prit la main de Mendoce, et le pressa de sortir et de s'éloigner, parce qu'elle craignait que son père

ne revînt quand sa frayeur serait passée. Elle craignait bien aussi que l'ermite ne rentrât. Il avait pris de l'ascendant sur elle, et elle n'avait pas envie de quitter Mendoce pour le frocard.

Le jeune homme avait grande envie d'attendre son ermite, et de lui donner une de ces leçons dont on se souvient toute la vie ; mais il fallait passer une nuit ou deux à la belle étoile, et le seigneur Mendoce aimait ses aises : d'ailleurs il ne voyait pas grand honneur à étriller un ermite. Il se disposa donc à céder à l'empressement de la petite, et il commença à se faire restitution aux dépens des deux tiroirs, ce que le rigoriste le plus sévère ne peut certainement blâmer.

Il avait scrupuleusement compté un nombre de marcs égal à ceux qu'on lui avait pris, et il s'éloignait

la lampe à la main. La petite le tira par son pourpoint : « Et ce reste-là, que deviendra-t-il? — Je ne m'en inquiète guère. — Vous le laissez! — Prendre au-delà de ce que j'ai perdu, ce serait me dégrader! — Mais j'ai perdu aussi moi, et il est naturel que je me rembourse. — Oh! cela, c'est une autre affaire. — Dix marcs pour mon pucelage. — Ce n'est pas trop. — Vingt pour mes complaisances. — A la bonne heure. — Et le reste pour mon douaire. — C'est trop juste. » Et le reste fut en effet emporté.

Mendoce, enchanté de se retrouver en fonds, au moment où il y comptait le moins, aussi charmé d'avoir conquis une jolie fille qui jeterait de la variété dans ses amours, Mendoce rejoignit, en chantant, Trufaldin et Silvia. La vue de l'argent opéra dans les esprits un changement aussi rapide qu'heureux; mais la

sultane fronça le sourcil quand Almanzor lui annonça que l'humanité ne permettant pas d'abandonner la petite au ressentiment de son père, ils allaient la prendre avec eux. Il eut beau lui observer qu'elle avait besoin d'une aide qui partageât avec elle les petits soins de la communauté; il eut beau lui protester que son attachement pour elle l'avait déterminé autant que le désir de rendre service à la pauvre petite fille, Roxane crut voir en elle une rivale, et les femmes se trompent rarement sur cet article. Elle regardait la petite en dessous, et ses charmes et sa fraîcheur, et certains regards qu'elle interceptait au passage, confirmèrent bientôt ses soupçons. Que pouvait-elle dire? Rien : elle appartenait à Mendoce. Que pouvait-elle faire? Barrer cette nouvelle intrigue; c'est le parti que prennent toutes les femmes, et c'est ce qui ne

manque jamais de faire d'une fantaisie une inclination sérieuse.

Tout le monde se mit en route, les uns fort contents, les autres feignant de l'être. La petite, qui connaissait ces bois comme le souterrain de l'ermitage, conduisit la caravane par des sentiers qui l'éloignaient de la cabane de son père et de la ville de Plasencia, où frère Pacôme allait ordinairement faire ses emplettes, et où sans doute il était allé vendre les mules en habit de cavalier.

Trufaldin retrouva l'usage de la parole à mesure qu'il s'éloigna des lieux où il avait été tourmenté de la crainte des hommes et des diables. « Maintenant que vous êtes en fonds, dit-il à Mendoce, vous renoncerez sans doute à la fantaisie de vous faire troubadour? — Pas du tout. — Quoi! vous voulez encore aller gueusant de porte en porte? — Qu'appelles-tu

gueuser ! Demander, recevoir l'hospitalité dans les châteaux, payer dans les chaumières, porter partout le plaisir avec moi, et me faire la réputation du plus aimable et du plus éloquent de tous les ménestrels : tiens, prends mes vers, et fais-moi du chant là-dessus. — Composer en marchant! — La marche éveille l'imagination. — Et ce paquet la tue. — Donne-le-moi. — Je souffrirais, seigneur...... — Donne, te dis-je ; l'égalité est le premier charme du métier que nous allons faire. »

Et on chemine, Mendoce le paquet sur la tête, sautant comme un chevreuil, Silvia observant la petite, la petite sautant autour de Mendoce, et Trufaldin marchant gravement, battant la mesure sur l'écorce où étaient écrits les vers, essayant des tons, et gravant ceux qui lui paraissaient dignes de passer à la postérité.

En marchant, en sautant, en chantant, en buvant, en mangeant, on arriva à la vue d'une ville qu'on ne connaissait pas; mais comme on est bien reçu partout avec de l'argent, il était assez égal d'entrer dans cette ville ou dans une autre. Mendoce était bien aise qu'il s'en présentât une, parce qu'il voulait équiper sa troupe d'une manière digne d'un troubadour de distinction. Le chant était fait, il en était content, et il se proposait de commencer dès le lendemain l'exercice de l'honorable profession. Il le commença en effet, mais non pas précisément comme il se l'était proposé.

La ville qu'il voyait est la bicoque appelée *Longarès*. Il suivait les bords riants d'une jolie petite rivière qui y conduit, et dont j'ai oublié le nom, lorsqu'il distingua dans l'éloignement un grand homme d'assez

mauvaise mine et assez bien armé, qui venait droit à lui. On ne se connaît pas dans ce monde, et précaution est mère de sûreté. Mendoce avait à défendre sa personne, son argent, ses deux femmes, le camarade Trufaldin, et les débris de son pâté : des intérêts aussi majeurs exigeaient qu'il fût sur ses gardes. Il rendit le paquet à Trufaldin, et s'avança le premier pour reconnaître les dispositions de l'arrivant. Celui-ci s'arrête à quelques pas, fixe Mendoce, fait un saut en arrière, et met la main sur la garde de son épée. La petite, qui ne quittait pas Mendoce, fixe l'inconnu, jette un grand cri, fait un demi-tour à droite, et s'enfuit en criant : C'est l'ermite !

L'ermite, reconnu, tire l'épée; Mendoce, honteux de s'être laissé prévenir, tire la sienne et se précipite. Bientôt il s'aperçoit que son

adversaire a autant d'adresse et plus de force que lui. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre pourquoi ils se battaient, car Mendoce avait repris ce qu'il avait perdu, et l'ermite ignorait qu'il eût fait restitution ; mais enfin c'est ainsi qu'on se bat d'ordinaire d'homme à homme, et de peuple à penple.

Frère Pacôme serrait vivement le chevalier. Il écarte son fer d'un vigoureux coup de talon, fait une passe sur lui, jette son pied gauche derrière le pied droit de son adversaire, le pousse rudement de la poitrine ; le renverse, saute par-dessus lui, allonge un coup de pied dans les côtes de Trufaldin, qui priait Dieu sur le paquet pour le succès des armes de son maître; charge le paquet sur son épaule, s'élance dans la rivière, la traverse en plongeant; reparaît à la rive opposée, et montre son derrière

à son ennemi stupéfait qui n'a pu le suivre parce qu'il ne sait pas nager.

« La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est utile,

disait Trufaldin en se frottant le côté. La petite a conservé son argent, parce qu'elle a pris la fuite; vous avez fait le bravache, et vous avez perdu le vôtre : que ne vous sauviez-vous aussi ? — Malheureux! — Hé! sans doute, je suis poltron, et je m'en trouve bien : je me tire de tout avec quelques coups de pied ou de bâton, mais vous, vous exposez à vous faire tuer! Si ce chien d'ermite ne préférait le butin au sang, j'aurais une belle nouvelle maintenant à porter au château d'Aran. Voyez-vous votre père au désespoir, votre mère mourante; dont la malédiction vous poursuit au fond de la rivière, où cet enragé-là n'eût pas manqué de vous

jeter?.... Voyez-vous.... — Voyez-vous un valet mal-adroit, qui raisonne quand je suis furieux; viens, coquin, viens te placer à côté de Silvia, veille à sa sûreté autant que le peut un poltron, et je vais châtier de la manière la plus éclatante ce coupe-jarret qui m'affronte : attendez-moi tous deux ici ».

Trufaldin n'osait plus parler raison; mais il eût donné sa vie, si elle lui eût été moins chère, pour prévenir un second combat. Il ne trouva pas d'autre moyen pour arrêter son maître, que de flatter son goût dominant : « Observez, lui dit-il, votre précepte d'hier; bravez la misère, jouissez du présent, et moquez-vous de l'avenir. Renoncerez-vous, parce qu'un insolent vous a montré son derrière, au plaisir de chanter vos vers si harmonieux et si coulans? Qu'est devenue cette émulation qui allait

faire de vous le premier ménestrel de l'Espagne? — Je le serai toujours, corbleu! — Vous ne le serez pas si vous vous faites tuer. — Les armes sont journalières, et je n'aurai pas été impunément volé et insulté par un coquin ».

Il partait en effet lorsque Silvia, qui pour ne pas user son crédit, ne faisait de remontrances que dans les grandes occasions, lorsque Silvia prit la parole, et représenta à Mendoce que la présence de la petite et le contenu du paquet prouveraient à l'ermite que tous ses secrets étaient connus; qu'il se garderait bien de retourner à l'ermitage, où il ne pouvait s'attendre qu'à un mauvais parti, et que tout le fruit que Mendoce retirerait de sa démarche serait de brûler, s'il voulait, une cabane, ce qui n'est ni bien difficile ni bien glorieux : « Hé bien, chantons, reprit

Mendoce; nous avons encore mes vers, ta musique, vos guitares et les castagnettes; allons, chantons et marchons. »

Loin de nous la prospérité,
Des sots éternelle manie :
La médiocrité
Est mère du génie.

« Tiens, mets-moi cela en musique. — Pardon, seigneur, mais il y a dans vos vers quelque chose qui n'est pas exact. — Quest-ce, docteur? — La médiocrité soupe, et nous ne souperons pas; on n'héberge point les troubadours dans les villes. — Non? hé bien, faisons une chanson de table, et célébrons au moins des plaisirs que nous ne pouvons goûter; nous dormirons ensuite, et vive la joie, quoi qu'il arrive! Ecoute :

« Pour bannir le chagrin
» Et jouir de la vie,

» Buvons d'excellent vin,
» Prenons femme jolie.
» Moquons-nous d'un oison
» Qui condamne l'ivresse :
» Ce qu'on perd en raison,
» On le gagne en tendresse.

Allons, mes amis, avec ces trois morceaux et ma fécondité, nous sommes en fonds pour notre début; nous n'avons pas d'habit de costume, hé bien! nous nous en passerons : marchons et chantons. »

Un vieux château, dont les donjons n'étaient pas si élevés que les clochers de Longarès, se montra tout-à-coup au détour d'une colline : « Nous souperons, s'écria Trufaldin! nous souperons, répètent Mendoce et Silvia. Accordons nos guitares, faisons un bout de répétiton en pleins champs, et allons enchanter le seigneur châtelain ».

Le pont est levé selon l'usage. Le

nain qui veille au haut de la tour, prend son arbalêtre, ajuste la flèche, et crie : *qui vive!* Les guitares et un chant chevaleresque répondent pour les troubadours. Les sons mélodieux parviennent jusqu'à la salle basse où le seigneur châtelain sommeillait en digérant un copieux dîner; il secoue l'oreille, ouvre les yeux, se lève, court à sa fenêtre, et ordonne qu'on baisse le pont et qu'on introduise les trouverres.

Mendoce se présente avec les grâces que donne l'éducation; Silvia avec la modestie piquante de la beauté; Trufaldin avec sa bonhomie accoutumée : « Voyons d'abord un essai de vos talents, dit le seigneur châtelain, car je suis connaisseur, et on ne m'en fait accroire sur rien. Si vous êtes vraiment des troubadours, ce château sera votre demeure autant de jours qu'il vous plaira y rester.

On commence la fameuse romance: *Sur la tombe d'Isidore*; avec accompagnement en deux parties, ce qui ne s'était pas entendu jusqu'alors; et à la fin de chaque strophe, le châtelain s'écriait: Ce sont, parbleu, ce sont des troubadours!

« Nous souperons, disait tout bas Trufaldin; nous souperons, reprenaient Silvia et Mendoce. Mais comment, poursuivit le seigneur, des trouverres voyagent-ils dans cet équipage? l'un ressemble à un chevalier..... Je le suis en effet, seigneur, répond Mendoce. » Et il raconte avec emphase les fariboles qu'il a arrêtées avec Silvia et Trufaldin.

Un chevalier troubadour, un chevalier qui a été de la seconde croisade, un troubadour qui s'accompagne en deux parties, était un être précieux pour le châtelain. Ce qui surpassait tout à ses yeux, c'était la

sultane favorite, qui avait rendu la liberté au chevalier; c'était le chevalier, qui par reconnaissance avait épousé la sultane; c'était enfin l'aumônier, qui les accompagnait partout, pour attirer sur eux les bénédictions du ciel. Dès ce moment les égards se joignirent aux marques d'intérêt; et il fut décidé que les troubadours feraient une neuvaine au château, et qu'il leur serait donné des mules, de l'argent, et des valets pour les conduire ensuite où ils voudraient se rendre.

Le seigneur châtelain prend la main de la belle Roxane, et la conduit à la chambre où s'ennuyait sa jeune et belle épouse, en faisant semblant de travailler, mais en pensant à ce qui occupe les jeunes femmes qui ont de vieux maris. Il fut décidé encore que la sultane reposerait sur une couchette qu'on dresserait à côté

de celle de madame ; ce qui arrangeait le seigneur, qui avait toujours besoin de repos, et le preux Almanzor, qui avait bien acquis le droit de se reposer avec sa petite qui lui plaisait tant, et à laquelle il ne pensait plus.

Pendant qu'on apprête un somptueux souper, le patron fait passer Mendoce dans un vaste cabinet; et comme l'amour-propre est toujours la première sensation qu'on cherche à satisfaire avec des inconnus, il lui montra les portraits en pierre de ses nobles aïeux. Il les avait fait enlever de leurs tombeaux, et en avait garni le pourtour du cabinet, ce qui faisait un coup-d'œil très-divertissant. Il raconta au brave Almanzor les exploits de chacun, ce qui fut bien aussi ennuyeux que l'histoire de Mézerai, sans pourtant être aussi long. Il raconta que déjà surchargé de la gloire

de ses ancêtres, il avait jugé inutile d'en acquérir pour son compte particulier; qu'il avait passé sa vie à faire enrager ses vassaux, ses domestiques, et à tromper ses maîtresses. « A propos de cela, dit-il, je vais vous prouver la multitude et les agréments de mes conquêtes ». Il prouva la quantité par autant de bracelets en cheveux, accrochés chacun à un clou doré, et rangés par ordre chronologique. Il prouva ses plaisirs par les obstacles qu'il avait eus à vaincre, les ruses qu'il avait fallu employer : il conta si longuement, qu'Almanzor allait s'endormir, malgré son appétit, si le châtelain n'eût fini de la manière la plus propre à réveiller l'attention d'un amateur. Il apprit au jeune troubadour que depuis six mois il avait épousé une jeune personne jolie au-delà de l'imagination, parce qu'une belle femme ne coûte pas plus

qu'une laide ; il ajouta qu'il n'était pas jaloux, parce qu'il avait éprouvé que cela ne servait à rien : il conclut en disant qu'il amusait sa femme avec des fêtes, parce que femme dont la tête est occupée a le cœur en repos, et il invita le chevalier à imaginer quelque chose aussi galant que nouveau.

Mendoce, dont la tête et le cœur étaient également ardents, prit feu à la minute pour la châtelaine, qu'il ne connaissait pas, et ne pensa plus qu'à prolonger son séjour, pour mettre à fin une intrigue qui ne devait pas se terminer, avec une dame du haut parage, comme avec la petite du souterrain. Il proposa de l'amuser deux ou trois jours avec des chansons nouvelles, et, pendant qu'elle les apprendrait, de lui préparer la plus piquante des surprises.

« On voit tous les jours, dit Men-

doce, des événements inattendus, extraordinaires, attachants; on entend des conversations vives, pressées, spirituelles; pourquoi ne mettrait-on pas cela en action, en ôtant aux conversations ce qu'elles ont de trop long, et en ajoutant quelque chose aux événements trop communs? — Bien, seigneur Almanzor, bien, très-bien, de par Dieu! — J'ajoute à la prose languissante la force et le charme des vers. — C'est cela, mon ami, c'est cela. — Et pour inspirer plus de vénération pour mon talent, je le consacre à des sujets révérés du vulgaire. — De mieux en mieux, sur mon âme! — Le mystère de la Conception, par exemple. — Oh! que ce sera beau. — Avez-vous des vassaux intelligents, adroits? — Par centaines, mon ami. — Je fais construire une maison tout-à-fait semblable à celle de Notre-Dame de Lorette. La Vierge

est en prières, et se détourne à l'aspect de la Volupté, que le diable lui présente. Elle va céder, car elle est femme, mais le beau Gabriel entre par la croisée, son rameau de lis à la main. A son aspect, la Volupté et le Diable disparaissent, la Vierge conçoit sans plaisir, pour accoucher avec peine, et le spectacle finit par un *Stabat Mater*, sur un air nouveau. — Embrassez-moi, homme étonnant; embrassez-moi encore. Votre idée aura des imitateurs, je vous en réponds. » Et en effet, Mendoce fut l'inventeur de ces mystères qu'on joua dans toute l'Europe chrétienne, jusqu'à l'époque où la renaissance des lettres tira de la poussière les Grecs et les Romains, et fournit des modèles que nous avons surpassés, quoi qu'en disent les vieux admirateurs desvieilles choses.

« Ah çà, reprit le châtelain, qui

jouera le Diable? c'est un vilain rôle. — Mon aumônier; il est déjà habillé de noir. — Et il n'est pas beau; j'ai un bois de cerf qui lui ira à merveille. — Sans doute; cette coiffure va à tout le monde. — Et la Volupté? — Ma sultane : elle a un petit air fripon qui caractérisera le personnage. — Et l'ange Gabriel? — Moi, si vous voulez. — Vous : chevelure blonde et bouclée, œil bleu, taille élancée; avec cela une tunique blanche, de longues ailes faites avec les queues de mes paons, et ce sera parfait. Et la sainte Vierge? — Ah! voilà où je suis un peu embarrassé : il faudrait une seconde femme... — La mienne, chevalier, la mienne; personne n'a l'air aussi virginal, et, entre nous soit dit, elle est encore vierge, ou peu s'en faut; ah çà, mais ne faudrait-il pas, pour la bienséance, que je jouasse avec madame?... une jeune épouse... —

Ah! vous avez raison, il ne faut pas que vous perdiez vos droits sur madame, même en plaisantant : l'honneur, la réputation... Hé! m'y voilà : vous serez saint Joseph. — Justement c'est mon patron. — Je vous en fais mon compliment. »

La grosse cloche annonce que le souper est sur la table, et le châtelain invite Mendoce à descendre. La jeune Séphora était déjà placée; elle leva sur Mendoce un grand œil humide, qu'elle baissa en s'inclinant légèrement; Mendoce salua profondément, et se mit auprès d'elle; le châtelain s'assit auprès de la sultane; Trufaldin, enchanté, entonna un *Benedicite* sur un air de sa façon, et se mit à jouer de la mâcboire à sa manière ordinaire, c'est à dire de façon à étonner les plus gourmands. Mendoce partageait le temps entre deux appétits; les meilleurs morceaux pour son esto-

mac, les propos les plus délicats, les plus fins pour la dame. La dame ne répondait pas directement, mais un sourire payait la louange adroite. Insensiblement la modestie céda aux charmes d'une conversation enjouée; elle répondit par de simples mots, à la vérité, mais de ces mots heureux, soignés, qui annoncent l'esprit joint au désir de plaire. Le châtelain était enchanté : « Bravo! criait-il à chaque instant, bravo! C'est un combat, un carrousel, un tournoi d'esprit. Corbleu! madame, je ne croyais pas que vous en eussiez tant, et je rends grâce au gentil trouvère qui l'a développé tout-à-coup. Il vous en fera voir bien d'autre : l'ange Gabriel, saint Joseph... Ah! ah! ah! mais ceci est encore un secret. Ah çà, contez donc à madame comment vous vous êtes tirés des mains de ce vilain soudan d'Égypte; cela doit être curieux,

et les dames aiment l'extraordinaire. »

Mendoce n'était pas préparé à conter, et d'ailleurs il avait à dire à madame des choses plus intéressantes que ce qu'il pouvait imaginer. Il répondit que son aumônier, qui narrait parfaitement bien, allait satisfaire la curiosité du seigneur châtelain; Trufaldin, qui avait l'imagination paresseuse, se défendait de toutes ses forces. Un geste impératif de Mendoce lui ouvrit la bouche, et pendant que Trufaldin contait, le chevalier jasait avec la dame, qui riait quelquefois en regardant son mari, qui écoutait la bouche ouverte, et qui gobait les niaiseries que débitait monsieur l'aumônier.

« Les Chrétiens et les Turcs, disait Trufaldin. . . . . . . Et l'Europe et l'Asie. . . . . . Aidez-moi donc un peu, seigneur Almanzor. . . . . . Ah! m'y voilà, seigneur châtelain. Je cher-

chais quelques détails qui m'étaient échappés, et j'entre en matière. J'avais marché à la croisade pour prêcher les Chértiens et combattre les Turcs, ainsi qu'ont fait beaucoup de gens d'église. Après des succès mêlés de revers, nous arrivâmes sous les murs d'Antioche, où se livra cette fameuse bataille dont vous avez sans doute entendu parler. J'y coupai les oreilles au tambour-major du soudan d'Egypte, et j'allais le dégalonner, suivant le droit de la guerre, lorsqu'un marabout qui battait de la grosse caisse, me la passa toute entière de la tête aux talons. Comme il faut pouvoir agir pour se battre, et que j'étais encaissé, j'en passai parce que voulurent messieurs les Sarrasins. On me roula dans mon tonneau jusqu'au Caire, où j'arrivai tout étourdi, ainsi que vous pouvez le croire, et on m'enferma dans le sérail du soudan,

pour enseigner la musique à ses enfants de chœur. C'est là que je connus le seigneur Almanzor, dont Argan avait arrêté les exploits au moyen d'un nœud coulant qu'il lui jeta au cou, et qu'il serra de manière qu'Almanzor fut obligé de le suivre en laisse. La princesse Abaquaba, que vous voyez devant vous. . . .— Abaquaba! reprit le vieux Gonzalve. Ne m'avez-vous pas dit que la princesse se nomme Roxane? — Eh! oui. . . . . . . oui, seigneur châtelain; elle a pris ce nom depuis que nous voyageons incognito, mais elle est de la célèbre famille Abaquaba, dont le fondateur a bâti les murs de Jéricho. . . . . . — Que Josué renversa au son des trompettes? — Précisément. — Famille ancienne, seigneur aumônier; diable! poursuivez.—La princesse Abaquaba et sa cousine Ibiquibi, deux des femmes du soudan, qui en a beaucoup

trop, nous firent d'abord les yeux doux, et en chevaliers galants nous les aimâmes à l'adoration. Elles jurèrent de nous délivrer et de se délivrer avec nous, et un soir qu'on les croyait endormies, elles descendirent doucement sur la terrasse qui donne sur la mer. Nous nous mîmes tous quatre sur une table de cèdre du Liban, et, élevant les jupons de ces dames au-dessus de nos têtes, nous descendîmes assez doucement de la terrasse dans la mer. Deux requins, qui passaient par là, sentirent la chair fraîche, et se jetèrent sur Abaquaba et Ibiquibi, beaucoup plus fraîches que nous. A notre tour, nous sautâmes sur le dos des requins, nous leur passâmes dans la gueule les jarretières de nos dames, qui sautèrent lestement en croupe derrière nous, et nous forçâmes nos montures à nager vers Cadix. Nous n'en étions

guère qu'à cent lieues, lorsqu'un corsaire de Tripoli parut, et vint sur nous à pleines voiles. Dans ce péril éminent, j'invoquai saint Jacques de Compostelle, en qui j'ai toujours eu beaucoup de confiance; mais, hélas! qu'arriva-t-il? Ibiquibi, qui avait eu le malheur de s'attacher à un prêtre de la sainte Eglise, fut prise par le corsaire, je ne sais pas trop comment, et saint Jacques nous transporta, en un clin d'œil, mon compagnon, sa sultane et moi, dans le chœur de la métropole de Tolède. Depuis ce moment fatal, nous courons le pays, prêchant une nouvelle croisade, et tâchant de lever des soldats pour délivrer Ibiquibi des mains des corsaires tripolitains, et Dieu sait dans quel état nous la retrouverons!

« Voilà, je crois, seigneur, un récit à tirer des larmes de tous les yeux. —Et le sujet d'une superbe ro-

mance, continua le seigneur châtelain : seigneur Almanzor, il faut faire cela à madame. — Si madame le permet.... — Comment donc, mon cher ami, elle en sera très-recconnaissante. »

Séphora rougit, Mendoce pressa légèrement un genou qui ne répondit pas, mais qui ne se retira point. Silvia, à qui rien n'échappait, se mordait les lèvres; Trufaldin essuyait les siennes avec l'importance d'un auteur qui a recueilli les applaudissements de l'assemblée, et le bon Gonzalve commença à chanter : il mit tout le monde en train. Mendoce improvisa avec succès des couplets qu'il chantait au mari, et qui s'adressaient à la femme ; la volupté les dictait, et le désir se cachait sous le voile de la décence. Séphora n'était plus à elle; le feu circulait avec son sang. Elle se leva pour cacher son

trouble, et sortit avec ses femmes et Roxane, qui devait coucher auprès d'elle : chacun se retira de son côté. Séphora ne dormit point, parce que l'amour naissant chasse le sommeil; Roxane ne dormit point, parce que la jalousie la tourmentait; Almanzor ne dormit pas, parce que tantôt il pensait à Séphora, et tantôt il écrivait les premières scènes du Mystère de la Conception; Trufaldin ne dormit pas, parce qu'il réfléchit aux moyens de faire parvenir au père de Mendoce certaine lettre que vous avez peut-être oubliée; Gonzalve dormit profondément, parce qu'il ne pensait à rien.

Mendoce ne savait pas trop comment il profiterait des heureuses dispositions qu'il avait remarquées dans la belle Séphora. Les mœurs espagnoles sont sévères, et, pénétrer dans son appartement sans son aveu, c'é-

tait s'exposer à un éclat qui le perdrait dans l'esprit du mari, qui n'était pas dangereux, mais qui avait bien le droit de mettre l'ange Gabriel à la porte. Silvia avait trop d'intérêt d'ailleurs à ne pas laisser Séphora seule, pour ne pas manquer de lui faire assidûment sa cour. Tout cela était embarrassant, mais l'amour trouve toujours quelque moyen conciliatoire. Mendoce écrivit une lettre passionnée, qu'il se promit de glisser, pendant le dîner, sur les genoux de la dame. Probablement elle n'oserait pas la lui rendre en présence de son mari, plus probablement encore elle la lirait quand elle serait seule, et la lecture d'une lettre aussi agréablement tournée la disposerait à en recevoir une seconde. L'intrigue se lierait alors, car enfin c'est répondre à des billets doux que les recevoir et les lire. Il passa la matinée à donner

ses idées et ses ordres aux charpentiers, menuisiers et décorateurs du seigneur Gonzalve. Les quittait-il un instant, il venait écrire une scène; était-il las de composer, il retournait presser l'établissement des ateliers; il marquait dans le parc les arbres dont la grosseur et la direction des branches pouvaient abréger la main-d'œuvre; il faisait les billets d'invitatinon pour la noblesse du voisinage; il envoyait avertir les ménétriers des environs de se tenir prêts à la première sommation; le seigneur Gonzalve suivait ses opérations, admirait sa vivacité, la clarté de ses plans, voyait déjà tous les tableaux, et jouissait d'avance.

On sonne enfin le dîner, et chacun se rend à la salle commune. Mendoce remarqua que Séphora était plus parée que la veille, et il en augura bien. Elle rougit encore en le voyant; un

sourire imperceptible effleura ses lèvres de roses, et, lorsqu'elle s'assit, son pied se trouva, par hasard sans doute, sur celui de l'aimable chevalier. On ne connaissait pas les serviettes, qu'on étend à volonté sur ses genoux et même sur ceux de sa voisine, et qui permettent à deux mains qui se cherchent de se rencontrer et de se toucher un moment. Un gros chien favori, portant le collier doré aux armes du maître, suppléa aux serviettes ; tout sert à l'amour. Le chien était couché paisiblement sous la table; Mendoce lui pressa vivement la queue, du pied qu'il avait libre; le chien se leva en jetant un cri : Mendoce prétendit qu'il lui avait mordu la jambe, il se baisse pour y regarder; Séphora se baisse aussi par un intérêt bien naturel : Mendoce lui prend la main, l'ouvre, y met son billet, la referme, se lève aussitôt,

fait quelque tours par la salle, en disant à Gonzalve inquiet : « Ce n'est rien, ce n'est rien ; ses dents n'ont pas percé ma bottine. »

Que devait faire Séphora de ce billet caché dans sa main? Le rendre était impossible, le remettre à son mari était une imprudence impardonnable : c'était troubler son repos sans nécessité, c'était compromettre un étourdi, très-blâmable sans doute, mais qui n'était pas coupable au premier chef, parce qu'il aimait une jolie femme. Il n'y avait qu'un milieu dans tout cela, c'était de mettre le billet dans sa poche, et c'est ce qu'elle fit.

On se remit à table, et Mendoce ne retrouva ni le pied, ni le genou. Il ne s'en étonna point : il avait donné l'éveil à la pudeur qui devait combattre au moins pour la forme ; mais l'agitation du sein, l'incarnat soutenu

des joues, lui prouvaient que ces combats étaient trop vifs pour être durables.

Après le dîner il reprit ses travaux. Silvia s'attacha plus que jamais à obséder la jeune dame; Trufaldin chercha à se lier avec un vieux écuyer, dont il comptait faire son confident, et Gonzalve fut faire sa méridienne, et s'endormit en chantonnant un nouveau couplet du jeune troubadour.

Au souper du soir, au dîner du lendemain, à tous les repas qui suivirent, Mendoce remettait un billet. On les prenait tous, on ne répondait à aucun et le silence de femme qui aime ne saurait être éternel. L'amoureux chevalier pensa enfin que Séphora recevait ses lettres, parce qu'il y avait du danger à les refuser, et que sa complaisance n'irait pas plus loin.

Séphora, de son côté, pensait que le chevalier n'avait épousé la sultane

que par reconnaissance, comme elle n'avait épousé Gonzalve que par intérêt. La froideur du jeune homme pour cette Roxane, se empressements auprès d'elle, annonçaient clairement de l'indifférence pour l'une, et de l'amour pour l'autre. Il est agréable pour une femme sage d'être aimée d'un petit être charmant, qui, en vingt-quatre heures, est devenu l'ami de la maison; mais à quoi cela peut-il mener? Se manquer à soi-même, quelle horreur! Et puis le chevalier doit bientôt partir : point de ressources.

Trufaldin avait empaumé son écuyer. Intendant des châteaux et domaines du seigneur Gonzalve, il avait toujours un prétexte qui autorisait des courses plus ou moins longues : il partit avec la lettre de monsieur l'aumônier, pour rendre le calme à un père au désespoir.

Silvia sentait bien qu'elle ne pouvait rien attendre que d'une nouvelle infidélité, qui peut-être lui ramènerait le volage : c'était au pis-aller fort incertain ; mais Mendoce l'avait achetée, payée ; il était le maître, et il n'y avait rien à gagner à se brouiller ouvertement avec lui. Il était facile de le faire congédier, en informant Séphora qu'il n'était pas son mari, et Gonzalve, que les princesses Abaquaba et Ibiquibi, les requins et saint Jacques de Compostelle, étaient autant de chimères imaginées par monsieur le chapelain; mais Mendoce pouvait découvrir cette menée, passer de l'indifférence à la haine, la revendre à quelque roturier, la donner même à quelque goujat. Sans ces considérations, quel tapage elle eût fait! Elle est plus jolie, plus aimable, plus enjouée que cette Séphora, qui ne pouvait avoir, aux yeux du petit

traître, que le très-mince mérite de la nouveauté. Ainsi pensait Silvia, ainsi pensent toutes les femmes sur le compte de leurs rivales.

Gonzalve, vieux, cassé, n'ayant plus que le souvenir de ses qualités physiques, avait cependant conservé un libertinage de tête qui ne va pas loin, mais qui ne laisse pas d'amuser celui qui est forcé de s'en tenir là. Il savait sa femme par cœur; il continuait de fourrager par habitude, mais sans plaisir, et le sixième jour de l'arrivée du chevalier, il lui passa par la tête que de nouveaux appas pouvaient être piquants à parcourir, et opéreraient peut-être une espèce de résurrection. Il était d'ailleurs naturaliste, et l'histoire naturelle d'une princesse africaine ne doit pas ressembler à celle d'une aragonnaise. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que Mendoce était jeune et beau, qu'il

était vieux et laid; et femme qui se prête à une infidélité veut pouvoir compter sur un bénéfice clair.

Cependant ce beau chevalier était le mari de la princesse; les maris jeunes et beaux négligent leurs femmes, et les femmes n'aiment pas à être négligées. Un vieillard bien empressé, bien tendre, faisant peu, mais essayant l'impossible, prouve au moins sa passion, et les femmes aiment les hommes passionnés. D'ailleurs le preux Almanzor laissait voyager sa princesse à pied, lui faisait faire maigre chère, et elle trouverait au château le nécessaire et le superflu, motif tout puissant sur une femme qui a raison de craindre que la pauvreté n'altère sa fraîcheur. A la vérité, Séphora pouvait trouver extraordinaire qu'une étrangère s'établît chez son époux; mais un vieillard madré a tant de moyens d'en

faire accroire à une femme de dix-huit ans, qui n'a d'expérience que celle qu'il lui a communiquée, et c'est si peu de chose que cela! il était possible qu'Almanzor prît de l'humeur en se voyant souffler sa femme; mais si cette femme s'obstinait à rester, ou si elle partait pour revenir, qu'aurait à se reprocher le vieux châtelain, et qu'entreprendrait un jeune homme contre un sexagénaire qui ne pouvait plus soutenir une lance? Et puis n'avait-on pas main-forte au château? Gonzalve arrêta donc, à part lui, qu'il saurait comment sont faites les princesses africaines.

Il fit l'empressé auprès d'Abaquaba, et Mendoce n'eut pas l'air de s'en apercevoir : il fallait qu'il jouât le mari; mais il s'applaudissait intérieurement d'une fantaisie qui lui donnerait plus de liberté. Il se conduisit cependant avec une extrême

circonspection, parce qu'il savait que le mari le plus convoiteux de la femme du prochain, ne se soucie pas du tout que le prochain convoite la sienne.

Un jour pourtant que Silvia et Gonzalve se promenaient dans le parc, Séphora, qui les voyait de sa chambre, descendit sans autre intention, sans doute, que de savoir ce qui occupait si fort le chevalier avec les ouvriers du château. Mendoce la voit, va au-devant d'elle, lui remet une quinzième ou seizième épître, que Séphora lui rend avec les précédentes, en lui disant à demi-voix : « Parlez-moi, si vous avez quelque chose à me dire, mais ne m'écrivez plus : je ne sais pas lire. »

Elle avait cela de commun avec la plupart des belles dames de ce temps-là, mais ce n'était pas moins diabolique pour Mendoce. Que de peines,

que d'esprit il avait perdu! « Hé bien! madame, puisque vous ne savez pas lire, il faut s'expliquer clairement, et surtout brièvement : je vous adore. — Ah! c'est-là ce que vous m'écriviez! — Que puis-je espérer? — Rien. — Quoi! mon amour.... — Il m'offense, il outrage mon époux, qui vous a reçu comme un père. » Séphora ne pensait pas précisément tout cela; mais sa gouvernante lui avait appris ces expressions banales qui éloignent l'homme qui aime faiblement, et qui font faire à l'amant passionné les extravagances qui prouvent la sincérité de son amour, distinction qu'une femme sage est toujours bien aise de pouvoir faire.

Gonzalve et Silvia, qui aperçurent Mendoce et Séphora, se hâtèrent de les joindre pour n'avoir pas l'air d'être en tête-à-tête; Mendoce, toujours maître de lui, se plaignit amèrement

de ce que Séphora répétait de travers son rôle de la sainte Vierge; Séphora qui ne savait de quoi il était question, mais qui avait comme toutes les femmes, l'esprit du moment, répliqua avec aigreur à Mendoce qu'elle ne pouvait savoir des vers qu'il ne lui avait lus que deux fois; Gonzalve se plaignit de ce que Mendoce avait trahi son secret; Mendoce répliqua que la Vierge ne pouvait écouter l'ange Gabriel, et lui répondre convenablement, s'ils ne commençaient par s'entendre : « Oh! oh! oh! dit Gonzalve en riant, la princesse jouera parfaitement la volupté, et sans leçon. — Et vous jouerez aussi saint Joseph à miracle. — Vous croyez? — Je vous en réponds. — Bon, bon : continuez vos leçons à la Vierge, moi, je vais faire travailler la Volupté. »

Les deux couples se séparent. Le châtelain et la sultane s'enfoncent

dans un bosquet; Mendoce en cherchait un opposé; mais Séphora voulait savoir ce que faisaient les charpentiers, elle voulait avoir une idée générale de la fête; elle voulait surtout que Mendoce lui répétât plusieurs fois quelques tirades saillantes de son rôle, et pour cela il n'était pas nécessaire de chercher l'ombre et le secret. Mendoce insista, elle se défendit en femme décidée, il céda, persuadé qu'elle évitait toute espèce de conversation particulière : moi, je crois qu'elle n'était que prudente, et qu'elle voulait seulement avoir l'air de s'être occupée de la fête, et pouvoir répondre à son cher époux, s'il lui plaisait de lui en parler. Le rusé Mendoce jugea qu'avec une pareille femme il n'y avait rien à attendre que d'une circonstance heureuse, qu'elle éloignerait, qu'il fallait faire naître, et dont il était essentiel de

savoir profiter. Trufaldin avait pris sans difficulté le rôle du Diable, qui choquait son amour-propre, parce qu'il voulait entretenir Mendoce dans une parfaite sécurité. Il passait à l'étudier le temps qu'il employait ordinairement en remontrances, il était assez avancé; Silvia avait peu à dire, et était prête; Gonzalve n'avait que quatre vers, mais il avait beaucoup d'action dans tous les rôles. Mendoce représenta la difficulté de prendre de l'ensemble, la gloire qu'il y aurait à surprendre la noblesse des environs par l'exécution vraie et précise d'une chose tout-à-fait nouvelle; il conclut en déclarant qu'on n'arriverait à ce but qu'à force de répétitions.

Gonzalve fut entièrement de cet avis, une seule difficulté l'arrêtait; c'est que la copie de la sainte maison de Lorette n'était pas terminée. Mendoce répondit qu'il arrangerait quel-

ques chambres du château, de manière à pouvoir répéter son mystère. En effet, il coupa une vaste salle en deux avec des tapisseries de haute-lice très-exactement cousues ensemble. D'un côté il établt l'oratoire de la Vierge, et de l'autre le laboratoire de saint Joseph.

Une croisée en face de l'oratoire ouvrait sur un beau verger; c'est de là que la Volupté et le Diable devaient tenter la brune Marie; pour l'ange Gabriel, qui n'avait pas encore ses ailes, il convint d'entrer tout bonnement par la porte. Le public devait voir commodément tous les acteurs, en supposant abattu le mur qui fermait la maison du côté du verger, et qui ne se trouverait pas à la cellule qu'on bâtissait dans le parc.

La leçon bien faite à chacun, saint Joseph passe dans son laboratoire, prend sa hache, et se met à équarrir

un chevron. Deux ou trois polissons, qui devaient figurer des chérubins, étaient autour de lui. L'un retournait la pièce de bois quand le saint personnage l'avait suffisamment hachée d'un côté; l'autre ramassait précieusement les copeaux; le troisième recevait, dans une bouteille, les *hans* que le saint charpentier poussait à chaque coup de hache, tableau aussi piquant que varié, et qui enchantait le seigneur châtelain.

La croisée était ouverte, et le Diable présentait à la Vierge la Volupté dans un désordre et dans des attitudes propres à faire naître certaines idées. La sainte Vierge, à genoux, ne levait pas les yeux de dessus son livre, etfaisait force signes de croix, qui ne produisaient aucun effet sur l'esprit tentateur. Le Diable plus enflammé, plus entreprenant que jamais par les charmes que son rôle

lui permettait de découvrir et de toucher, attendait avec impatience que l'apparition de Gabriel le chassât, avec la Volupté, dans le fond du verger. Un moraliseur est un homme comme un autre.

Ce beau Gabriel paraît enfin, prononce un exorcisme en vers pompeux; les ennemis du salut disparaissent, et saint Joseph qui ne doit rien savoir de l'étonnante visite que reçoit sa femme, continue à travailler. Gabriel s'approche de la Vierge, et sans préambule, sans perdre de temps, il débute avec la pétulance d'un petit maître et la vigueur d'un Alcide. La Vierge prie, conjure à voix basse; Gabriel n'écoute rien, et ne lui dit que ces mots : « Votre mari est là, et je suis décidé à tout. »

Il était aimé, la Vierge était prudente, sa tête était échauffée........ Elle la perdit tout à fait.

Saint Joseph, tout à son rôle, dit en soufflant et appuyé sur sa hache :

Non, mon espoir n'est pas déçu :
Honneur à ma rare industrie,
Ma pièce est enfin équarrie.

Et la sainte Vierge a conçu.

reprend l'ange Gabriel.

C'était le dénoûment, et certes il n'était pas malheureux. Gonzalve passe par dessous la tapisserie, et vient embrasser sa femme en se frottant les mains. Il la trouve sur son prie-dieu, qu'elle n'a pu quitter, le corps voluptueusement penché en arrière, et soutenu sur ses deux coudes, le visage, rouge comme du feu, qu'elle s'efforçait de cacher dans ses mains : Bravo! Bravo! s'écria-t-il, quelle vérité! Oh! je n'en reviens pas : je crains que madame ne retrouve pas devant le public ce beau mouvement d'émotion. Je ne le crois

pas non plus, dit Mendoce en souriant; mais il n'est pas nécessaire, pour que la représentation plaise, qu'elle soit portée à ce degré de vérité; faisons de suite une seconde répétition, pour ne rien perdre des effets que nous avons trouvés. — Excellente idée, mon ami, et si ma femme n'est pas fatiguée... — Oh! madame ne saurait l'être encore ». Séphora n'était pas remise, elle ne savait que répondre ni que faire; elle resta sur son prie-dieu, et regardait le chevalier d'un air moitié tendre, moitié colère. Après tout, elle n'avait consenti à rien; ce qui était fait était fait : le caractère imprimé aux Joseph ne peut s'effacer, et quelques fois de plus ou de moins ne font rien à l'affaire.

Gonzalve court pesamment après la Volupté et le Diable, qu'il fallait ramener pour commencer une se-

conde répétition. Séphora, la belle, la trop sensible Séphora, saisit ce moment pour donner un libre cours à son désespoir, à ses larmes, à ses reproches, ou peut-être pour jouer tout cela. Mendoce n'était pas novice ; il savait que femme qui aime pardonne toujours ce qu'elle n'a pas dû permettre, et qu'il n'est qu'un moyen de mériter le pardon. Il mérita le sien d'une manière si complète, que Séphora lui donna d'elle-même le baiser de paix.

Gonzalve avait trouvé la Volupté dans un désordre un peu plus caractérisé que celui qu'il fallait pour la scène ; cependant il n'avait rien vu qui pût établir des soupçons fondés. D'ailleurs il n'était pas possible qu'une sultane préférât un pauvre chapelain à un chevalier d'importance : ainsi raisonne l'amour-propre. La vérité est que l'ardente Silvia se

voyait négligée par Mendoce ; elle avait éprouvé que Gonzalve ne pouvait rien ; Trufaldin n'était pas beau, il n'était pas jeune, mais il était homme, très-homme. Il ne s'était pas arrêté à des propositions qui valent des soufflets ; il avait agi tout bêtement, et, ma foi, on l'avait laissé faire.

On répète une seconde, une troisième fois, on répéta le lendemain, le surlendemain, et Séphora finit par demander elle-même des répétitions. Mendoce n'en pouvait plus, Trufaldin marchait courbé sur sa canne, Gonzalve se moquait d'eux, et jurait qu'il était infatigable, et qu'il répéterait cinquante fois par jour : je le crois.

Ce jour qu'on attendait si doucement, et pour lequel on avait fait de si grands préparatifs, parut enfin. La sainte maison était palcée sur une

éminence couverte de gazon : derrière la maison étaient les ménétriers, qu'on avait soigneusement caché dans des arbustes, pour que cette musique invisible parût tout à fait céleste. Elle devait avoir toute l'harmonie que nous supposons à celle des anges, car il faut toujours et partout que le spectacle aide un peu à la lettre et cherche à faire illusion.

Sur un côté de la sainte maison était une touffe de coudriers, dont Mendoce avait fait abattre le centre ; c'était la loge où devaient s'habiller les acteurs, et où devait être un buffet de rafraîchissements.

En avant de la maison étaient des gradins en amphithéâtre. Les premiers étaient couverts de tapisseries dont on pouvait se passer au château, et de toutes les housses des mulets, brodées aux armes du châtelain : ces gradins étaient réservés à la haute

noblesse. Les autres, en simples planches, étaient destinés aux écuyers, aux gentillâtres, aux gens de service, aux manants que la curiosité attirerait.

Dans un coin du parc on avait établi les cuisines : il fallait que tout fût champêtre. Un bœuf entier tournait embroché par un baliveau de quatre ans ; trente serfs étaient commandés pour le servir sur un brancard garni en dessous de terrines pour recevoir le jus que ferait couler à flots monsieur l'écuyer tranchant. Près du bœuf, rôtissait un veau de très-belle apparence; à dix pas de celui-ci cuisaient modestement trois moutons ; enfin on avait enfilé, dans trois vieilles lances suspendues les unes sur les autres, faisans, perdreaux, oisons, poulets et autres volailles.

Autour d'une table de six cents

couverts, qu'ombrageaient de vieux chênes, étaient rangées debout vingt à trente pièces de vin, et une salle verte avait été percée, battue et sablée pour le bal.

Déjà le cornet sonnait à chaque instant du haut de la tour; déjà le château s'emplissait de gens, et les écuries de mules. Gonzalve, enchanté des dispositions de son cher ami Almanzor, recevait ses convives avec l'empressement que donne la vraie gaieté, et leur promettait une journée miraculeuse. Mendoce s'était échappé de la foule, il était monté chez Séphora, qui se formait de jour en jour, et qui savait déjà éloigner ses femmes sous des prétextes si naturels, que les plus fines eussent été en défaut. Ils se dédommageaient bien innocemment de la contrainte qu'ils éprouveraient dans la journée, et dans les intervalles d'un dédomma-

gement à un autre, Mendoce, qui n'avait pas de raisons de rien cacher à une femme dont il s'était assuré, et qui peut-être était flatté de lui apprendre qu'il n'était rien moins qu'un aventurier, Mendoce contait à Séphora sa véritable histoire.

Séphora jouissait du plaisir d'avoir fixé un des premier seigneurs de la Catalogne; elle s'applaudissait surtout de ne trouver, dans cette épouse qu'elle craignait tant, qu'une esclave dont on disposerait, si on avait intérêt à l'éloigner; elle voyait la sécurité de son mari dans son goût pour les fêtes, et, dans la féconde imagination de Mendoce, des moyens sûrs de perpétuer une intrigue qui faisait le bonheur de sa vie. Elle couvrait son amant de caresses; elle souriait aux serments qu'il lui faisait d'aimer toujours, serments qu'il prononçait de bonne-foi, bien qu'il en eût violé

mille de cette espèce, et que rien ne dût lui faire croire qu'il tiendrait plutôt ceux-ci que les précédents; mais notre cœur est fait ainsi : *la passion voit tout éternel, et la nature humaine veut que tout finisse.*

La grosse cloche du château a sonné, on se rassemble de toutes parts. Mendoce présente à une assemblée, aussi nombreuse que brillante, sa Séphora, parée des mains de l'art, et embellie par celles du plaisir; sa Séphora, qui ne voit que lui dans une foule de jeunes chevaliers qui semblent se disputer un seul de ses regards; sa Séphora, qui n'a qu'une attention, qu'un travail, qu'une gêne, c'est de cacher l'amour qui la consume et qui la nourrit.

On dîne, on mange, on boit, on rit. Gonzalve prie son cher Almanzor de commencer l'enchantement; il avait fait des couplets délicieux : le

bonheur n'en dicte pas d'autres. Silvia et Trufaldin l'accompagnaient de leurs guitares : cette nouveauté enchaînait toutes les langues, flattait toutes les oreilles. Pas un vers sentimental que chaque femme ne pût s'appliquer, pas un qui ne fût fait pour Séphora, pas un qu'elle ne s'appliquât. Ivre de son amour, de celui de son amant, de ses grâces mâles et fières, elle croyait n'avoir plus rien à désirer. Les éloges flatteurs dont on le combla lui procurèrent un plaisir dont elle n'avait pas d'idée, celui de le voir recherché, caressé, honoré par des gens dont l'hommage désintéressé n'était que plus flatteur. Il semble qu'un cœur amoureux s'enrichisse de l'éclat, des qualités, des succès de l'objet aimé.

Gonzalve s'était enroué à force de crier, bravo! « Messieurs, criait-il, messieurs, j'ai imaginé ces fêtes parce

qu'il faut des plaisirs innocents à une femme sage! » Ici Séphora rougit. « L'homme qui les dirige, l'homme que vous applaudissez, et qui vous étonnera encore davantage, n'a pas reçu de récompense; je lui réserve à vos yeux celle qui doit flatter le plus un chevalier : allons, Almanzor, levez-vous, et, pour la première fois, embrassez madame, je le permets. »

Mendoce se lève en riant de tout son cœur : « Voyez, voyez, disait Gonzalve à un seigneur qui était près de lui, ce baiser ne lui fait pas la plus légère impression. Oh, c'est un garçon sage, réservé..... Voyez, voyez comme madame rougit. Ils ont pourtant répété souvent ensemble; mais c'est qu'elle est d'une pudeur, d'une chasteté!... Heureux, mon ami, cent fois heureux l'homme à qui le ciel accorde une pareille femme! »

Les tambours battent, les fifres

jouent, les trompettes sonnent, tout annonce des plaisirs nouveaux. On quitte la table, on court, on s'empresse, les acteurs s'habillent, les spectateurs se rangent, les invisibles ménétriers commencent; quarante violons raclent à la fois la même partie d'une vieille chanson faite en l'honneur du Cid, et on s'extasie, et on applaudit des pieds et des mains. Ce n'est pas que l'air eût rien de bien étonnant, mais jamais quarante violons ne s'étaient trouvés ensemble depuis l'invention de l'instrument, et ces sons aigus, qui sifflaient à travers les branches ou qui arrivaient sur les ailes du vent de bise, avaient quelque chose de si extraordinaire pour des gens qui n'avaient vu aucune de nos merveilles, qu'il n'est pas permis de se moquer d'eux. Ce n'était rien encore: des hérauts d'armes annoncent que la maison qu'on voit est celle de

la sainte Vierge, et qu'on va représenter le mystère de la Conception, rendu par des figures vivantes. On ne se possède plus ; le délire est au comble.

La sainte Vierge est en costume, sa figure céleste est voilée, ses mains officieuses ont attaché les ailes à l'ange Gabriel, et sa belle bouche a dit bien bas : *Pour la première fois, l'amour les coupera ce soir*. Le Diable s'est coiffé de son bois de cerf, saint Joseph a pris sa hache, ses chérubins l'entourent ; douze rideaux, qui n'en font qu'un, se tirent sur un long cordeau de la buanderie de madame ; des mains déjà enflées applaudissent à la bonhomie du représentant du patron des bons maris : on regarde la Vierge ; toutes les femmes envient ses charmes, tous les hommes voudraient être l'ange Gabriel. Personne, hélas ! ne se doutait de l'accident dont il était menacé.

On avait à peine débité dix vers, que le majordome annonça un grand seigneur catalan, que la renommée avait instruit de la magnificence de la fête, et qui venait pour y prendre part. Il était suivi de ses écuyers et de cinquante hommes d'armes ; ce qui n'était pas suspect alors, parce que les grands voyageaient ainsi, et, en mettant pour le souper un bœuf de plus à la broche, on était sûr de traiter dignement ce seigneur et son escorte.

Saint Joseph oublia un moment son rôle, et vint féliciter l'arrivant. L'arrivant lui dit à l'oreille qu'il avait quelque chose de la plus haute importance à lui révéler ; saint Joseph répondit qu'il ne pouvait donner audience à personne que lorsque la sainte Vierge aurait conçu, et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de recommencer les dix vers qu'il avait

débités. Il retourne à sa place, reprend sa hache, et recommence. C'est de cette époque que les prédicateurs ont pris l'usage de recommencer leur sermon lorsqu'un personnage distingué entre, même à la fin du discours.

Tout alla fort bien jusqu'à l'entrée de l'ange Gabriel. Il était monté à la croisée, sur une échelle, ainsi que cela se pratique encore à présent, et il s'était couché sur le ventre, les ailes étendues, au bout d'une planche frottée de savon vert, qui allait en baissant jusqu'au pied de l'oratoire de Marie, et qui était barbouillée en jaune, pour figurer un des rayons de gloire qui accompagnent ou qui précèdent l'ambassadeur du saint Esprit.

L'ange galant s'agenouille devant la séduisante Marie, et la salue d'un *Ave Maria*. Toutes les femmes se

disent à l'oreille que le bel ange est digne d'être le père du Sauveur; les hommes se disent que la Vierge mérite d'en être la mère et l'épouse, ce qui, à la rigueur pouvait être sans inceste, puisque c'était le bon Dieu qui se faisait lui-même. Oh! si nous avions tous cette faculté, que de perfections nous rassemblerions sur nous! Taille, tournure, fraîcheur, jeunesse, fortune immense, que de choses nous nous donnerions! Pour de l'esprit, du jugement, de la moralité, personne n'y penserait sans doute, car nous savons tous que nous avons de tout cela beaucoup plus qu'il n'en faut.

Au milieu de ces murmures d'approbation, le seigneur catalan s'était levé, regardait l'ange Gabriel, le reconnut au son de voix, et s'écria : « Par la sambleu! je crois que voilà mon drôle! » Le fripon d'ange, frappé

de l'organe qui a articulé ces paroles, regarde aussi, et s'écrie à son tour : « Par là sambleu ! je crois que c'est mon père ! » Il repasse par sa fenêtre, prend son échelle, la jette dans les jambes des chevaux de quelques hommes d'armes du papa, qui voulaient lui disputer le passage ; sans chausses, sans haut-de-chausses, il court à travers le bois en petite tunique blanche qui ne descend qu'aux genoux, et il est arrêté à chaque pas par ses grandes ailes qui ploient, qui cassent, qui se déplument, et qu'il n'a pas le temps d'arracher tout à fait.

A ces terribles mots, *voilà mon père*, Séphora, qui sait ce qu'a à craindre son amant, se trouve mal ; Trufaldin, qui veut recueillir le prix de son zèle, n'entend pas que le jeune homme s'échappe ; il court après lui en habit de diable, son bois de cerf

noué sous le menton, et l'appelle en feignant de vouloir l'accompagner, mais en effet pour avertir les hommes d'armes de la route qu'il prenait. Les hommes d'armes, que le comte d'Aran avait mis prudemment en vedette, avaient vu passer un ange et un diable, et ne sachant rien de ce qui se faisait à cent pas devant eux, ils avaient été terrifiés et restaient immobiles, comme vous le seriez si les fantômes de Robertson vous apparaissaient au milieu de la nuit, sans que vous fussiez prévenu. La Volupté cherchait à faire revenir la sainte Vierge; saint Joseph, avec sa bonhomie ordinaire, les fourrageait toutes deux; les spectateurs, empressés de l'aider, sautèrent par-dessus les bancs, renversèrent, éteignirent quatre flambeaux qui éclairaient la scène. Quand on est dans les ténèbres, il faut nécessairement jouer des

mains, et ce jeu-là mène promptement à un autre. On était mêlé; celui qui rencontrait une femme s'accrochait à elle quand les formes ne le repoussaient pas; celle qui trouvait à prendre s'accrochait, et ne lâchait prise que lorsqu'il ne restait plus rien. Alors on accrochait ou on se laissait accrocher ailleurs. Le tumulte dura jusqu'au jour, et personne ne s'en plaignait, parce que chacun y trouvait son compte. Quelle nuit pour les vieilles dont les ruines se soutenaient encore! quelle nuit pour les jeunes qui avaient rencontré leur amant! quelle nuit pour les amants qui soupiraient après l'instant du bonheur! quelle nuit pour les amants qui brûlaient d'être infidèles! quelle nuit pour les maris qui désiraient un héritier de leur nom, et qui, par amour-propre, croyaient leurs femmes stériles! Oh! mais, c'est qu'il y

eut des enfants de faits! il y en eut! il y en eut! Vous seul pouvez les compter, mon Dieu! et tout cela pour célébrer la Conception de madame votre mère.

Laissons le Diable et l'ange Gabriel courir les champs, revenons aux comtes d'Aran et de Cerdagne, depuis si longtemps oubliés.

D'Aran avait fait arranger la tour du Nord pendant que Trufaldin était allé lui chercher son fils. Les portes étaient réparées, les serrures rouillées étaient frottées et huilées, des grilles neuves étaient posées aux fenêtres, un domestique bègue, sourd et ne sachant pas lire, était chargé des fonctions de geôlier. Il devait fournir au jeune captif d'excellents aliments, parce qu'il ne faut dans aucun cas altérer l'estomac d'un fils unique; il lui était enjoint en outre d'ouvrir sa fenêtre deux heures par

jour, pour renouveler l'air de ses poumons. Quant à l'exercice, on jugea qu'il en avait assez pris à Sarragosse, et de toutes les manières, pour pouvoir s'en passer pendant quelques mois.

La comtesse d'Aran n'avait pas vu d'un bon œil ces rigoureux préparatifs. Elle était mère, bonne mère, et ce sexe indulgent le devient davantage quand le coupable est aussi cher. Elle avait essayé plusieurs fois de fléchir son mari, qui était bon père aussi, mais qui avait de la fermeté, et même de la roideur dans le caractère, et qui termina les sollicitations par un *je le veux*, prononcé avec la dignité d'un héros du douzième siècle.

Depuis quinze jours on attendait le prisonnier, et on n'en avait pas de nouvelles. On comptait les heures, les minutes ; madame d'Aran ne dis-

simulait plus ses alarmes, le comte renfermait les siennes, mais le Diable n'y perdait rien.

Il était en effet extraordinaire que Trufaldin n'écrivît pas s'il était arrivé quelque chose de funeste; il n'était pas vraisemblable que sept à huit hommes armés qui l'accompagnaient eussent tous péri, et aucun n'avait reparu. Le comte voulait faire partir quelques écuyers pour Sarragosse; la comtesse observait que la goutte laissait du relâche à son mari, et qu'il est des cas où ne doit s'en rapporter qu'à soi-même. Le comte se décida donc à se mettre dans sa litière; il se fit accompagner d'une forte escorte, et partit pour aller lui-même aux informations.

Son premier soin, en arrivant à Sarragosse, fut d'aller présenter ses respects au prêtre-roi, qui le reçut fort bien, mais qui ne put lui donner

des nouvelles de son fils, parce qu'on n'avait pas encore imaginé les lieutenants de police, les exempts, les inspecteurs, les mouchards, le guet, les réverbères, et tant d'autres moyens de servir les uns et de désoler les autres. Aussi se couchait-on à sept heures dans la capitale du royaume d'Aragon, parce que les rues n'étaient point pavées, qu'on risquait, en sortant la nuit, de se mettre dans la boue jusqu'aux aisselles, ou d'être dépouillé par les filous, ou de recevoir sur la tête des cassolettes, que chacun avait le privilége de vider par sa fentêre.

En récompense, c'était une ville charmante le jour. Le boulanger vous vendait à faux poids, le boucher vous donnait de la viande pourrie, le marchand de vin vous faisait boire du poiré pour du vin blanc; on vous égorgeait chez les filles, on vous vo-

lait dans les tripots. Vous opposiez votre poignard à ces petits inconvénients ; il servait vos haines personnelles, votre ambition, votre intérêt, et si vous pouviez, après avoir poignardé sept à huit hommes, gagner la porte d'une église, d'une chapelle, d'un couvent, il n'était plus question de rien. Oh ! que nous avons raison de regretter le bon vieux temps.

Ce n'était pas tout à fait la même chose dans le quartier de la cour. On n'y était assassiné qu'en duel, parce qu'une garde nombreuse veillait sur toutes les avenues qui conduisaient jusqu'au prince ; on n'y craignait que des indigestions, parce que les pourvoyeurs se faisaient donner ce qu'il y avait de mieux ; les dames ne vous volaient point, parce que vous leur prêtiez volontairement de l'argent qu'elles vous rendaient en tout autre monnaie ; on n'osait vous accuser

d'un crime, parce que vous appeliez au jugement de Dieu, que vous faisiez venir votre accusateur en champ clos, et que si vous aviez le bras bon, vous prouviez évidemment votre innocence en lui passant votre lance au travers du corps. Aussi le quartier de la cour était celui de tous ceux qui laissaient à la canaille les petites friponneries, les forfaits obscurs dont j'ai parlé plus haut : c'était là que le comte d'Aran avait pris un logement. Tous les matins il montait sur sa mule, et parcourait les différents quartiers de la ville, suivi de quatre officiers. Il prenait des informations, n'apprenait rien, revenait s'ennuyer orgueilleusement auprès du monarque, qui tombait dans l'enfance; de ses courtisants qui le regardaient comme un provincial, et des dames de la cour, qui ne prenaient pas garde à lui, parce qu'il était vieux.

Ce genre de vie l'ennuya bientôt. Il sentit qu'il était plus agréable de commander dans ses domaines que de ramper à la cour; il sentit que toutes ces beautés capricieuses ne valaient pas une épouse, dont les soins tendres, empressés, soutenus, dont la société égale et douce effaçaient les rides naissantes : mais comment retourner auprès d'elle sans lui apporter des nouvelles de son fils ?

Fidèle à la loi qu'il s'était imposée de passer ses matinées en recherches, il aperçut un jour un des gens qui avaient accompagné Trufaldin. Ce drôle, ainsi que ses camarades, s'était bien trouvé du séjour et de la licence d'une grande ville; ils l'avaient préféré aux travaux utiles et honnêtes qui avaient occupé leur première jeunesse, et ils avaient pris chacun un maître qui les habillait, les nourrissait, les payait bien, et ne

leur donnait rien à faire. C'est depuis ce temps que les jeunes paysans ont pris la louable habitude de quitter la charrue, de venir endosser la livrée dans la capitale, de passer les journées entières à la porte de l'hôtel, à ricaner au nez des passants, ou à faire pis.

Le comte d'Aran n'eut pas plutôt aperçu celui-ci, qu'il poussa sa mule, le fit entourer par ses estafiers, et lui ordonna de lui dire ce qu'était devenu son fils. Le drôle répondit qu'il appartenait à M. le comte de Pardès, qui ne souffrirait pas qu'on insultât sa livrée, et qu'il exigeait, au nom de son maître, qu'on lui laissât le passage libre. Comme il était convenn, entre gens d'un certain rang, qu'un prèe infortuné, ou tout autre, ne pourrait faire parler un coquin qu'autant que son maître le trouverait bon, le comte d'Aran

fut trouver le comte de Pardès, commença par l'informer des égards qu'il avait eus pour son nom, lui exposa ensuite le sujet de son voyage, et apprit, selon toutes les règles de l'étiquette du temps, que son fils et Trufaldin étaient disparus, et couraient le pays. Le malheureux papa n'était plus en état de courir comme eux; il reprit tristement le chemin de son manoir, et voulut, en passant, avoir la consolation de s'affliger avec son cher Cerdagne.

Cerdagne avait cinquante ans, mais nulle infirmité. Il ne jouait plus que rarement avec la petite Rotrulde, qu'il gardait à peu près par reconnaissance. Tous ses goûts, tous ses plaisirs, tous ses vœux se réunissaient sur sa fille, belle au-delà de l'expression, aimante comme sa mère, douce comme madame d'Aran, aimable et polie comme son père. Seul

capable de faire l'éducation de Séraphine, il avait formé son esprit, et lui avait communiqué ces qualités séduisantes auxquelles il avait dû tant de brillantes aventures, et dont elle était incapable d'abuser.

Tout à fait revenu des étourderies de sa jeunesse, Cerdagne ne haïssait pas les jeunes gens étourdis. Il prétendait qu'un sage de vingt ans doit n'être qu'un sot à trente, et au lieu de se répandre en doléances pendant le long récit de l'ami d'Aran, il rit beaucoup des extravagances de son gendre futur, et en plaisanta tant, que d'Aran, étonné, s'arrêta au moment où il allait assaisonner sa péroraison de quelques larmes qui, selon lui, devaient faire un grand effet sur son auditeur.

« Je n'aurais pas cru, dit-il en remettant son mouchoir qu'il avait tiré d'avance, je n'aurais pas cru qu'il y

eût le mot pour rire dans tout cela. — Je ne vois pas qu'il y ait de quoi pleurer : ton fils fait des sottises à dix-huit ans, tant mieux. — Comment, tant mieux! — Aimerais-tu mieux qu'il en fît après être marié? — Je ne veux pas qu'il en fasse du tout. — Un jeune homme vif, enjoué, aimable, ne pas faire de sottises! — Je n'en ai pas fait, moi. — Hé bien, il paie ta dette. — Il me paiera la sienne; la tour du Nord l'attend. — Es-tu fou? — Je suis juste. — Tu ne sais ce que tu dis; la justice n'est autre chose que l'action de rendre à soi-même et aux autres ce qui leur est dû : ton fils ne mérite pas d'être enfermé dans une vilaine tour, parce qu'il t'a mangé de l'argent, et qu'il court l'Aragon pour se soustraire à ta sévérité; voilà pour lui. Tu ne te donneras pas le chagrin de le voir souffrir, tu ne t'exposeras pas à per-

dre son cœur par une rigueur inutile; voilà pour toi. — Inutile, dis-tu? — Très-inutile. Mon ami, la nature fait les têtes folles, et la nature seule les mûrit; renverse tes grilles et tes verroux, embrasse ton fils quand tu le verras, recommande-lui d'être sage; il te le promettra, et il tiendra parole, s'il le peut : voilà tout ce que je vois à faire dans cette circonstance. — Et tu lui donneras ta fille? — Oui, parbleu, je la lui donnerai. J'en ai fait bien d'autres à son âge; en ai-je moins été excellent mari, bon père, bon ami? Tu ne sais pas, toi qui as toujours été sage, quel ascendant prend sur une jeune tête une femme belle, aimable et vertueuse. — Ce malheureux Mendoce, que fait-il à présent? — Des étourderies; que veux-tu qu'il fasse? — Pas de ressources! pas d'argent! — Ah! avoue donc que tu serais trop heureux de pouvoir lui en en-

voyer: tu me fais pitié, avec ta tour du Nord. — Il tombera dans la misère. — Tant mieux encore. — Je ne vois pas cela. — Hé ! mon ami! l'infortune est le grand précepteur des jeunes gens; il n'y a pas de sermons, de verroux qui vaillent ses utiles leçons. — Mais, s'il pâtit ? — Nous le remettrons. — S'il est rejeté ? — Il poussera plus loin. — Outragé? — N'a-t-il pas une épée? — Tu me fais frémir. — Allons, toujours extrême ! Tout à l'heure tu étais un homme dur, te voilà maintenant père pusillanime. — Si du moins je savais où il est ! — Il faut le chercher. —Puis-je courir sans cesse, m'exposer à être repris de ma goutte dans un bois, dans un village ? — Je courrai pour toi. — Ah! mon ami! mon digne ami ! — Pas de remercîments, tu ne m'en dois pas; il faut bien que je tâche de retrouver mon gendre : retourne dans ton château,

envoie quelques-uns de tes gens, car je ne connais pas ton fils; je me mettrai à la tête de tout mon monde, nous nous partagerons en quatre troupes; nous fouillerons la Catalogne, l'Aragon, les deux Castilles, et quelque sottise d'éclat nous le fera retrouver.

Le comte d'Aran repartit pour son château, persuadé par Cerdagne qu'il ne faut exiger de la jeunesse que ce qu'elle peut donner, et que les pères les plus sévères ne sont pas les plus heureux. Il consola un peu sa femme en lui rappelant l'adresse et la vigilance de son ami; ils espéraient tout de l'avenir, en pensant que la raison, cachée sous l'amabilité de Cerdagne, pourrait beaucoup sur leur cher Mendoce; une seule chose leur paraissait inexplicable, c'était que Trufaldin, qui leur devait tant, qu'ils croyaient digne de leur confiance, eût consenti à partager les travers et la fuite de

son jeune maître : c'était sur lui que devait retomber les effets d'une colère que Cerdagne avait détournée de Mendoce. On ne trouvait pas de châtiments assez sévères pour punir sa perfidie, quand le vieux écuyer de saint Joseph parut avec la lettre de ce pauvre Trufaldin.

Elle fit passer tout à coup cette famille désolée, de l'excès de la douleur au comble de la joie. Le comte d'Aran ne connaissait pas le seigneur Gonzalve, qui avait passé les deux tiers de sa vie dans une entière obscurité; mais il comptait avec raison sur les égards que personne ne pouvait refuser à un nom illustré par ses aïeux et par lui. Cependant un héros a la goutte comme un chanoine; d'Aran sentait quelques picotements provoqués par le voyage assez pénible qu'il venait de terminer. Il écrivit une belle et longue épître au sei-

gneur Gonzalve, et il fit partir le plus leste de ses écuyers sur le meilleur de ses chevaux, pour porter le paquet à Cerdagne, qu'il rendait dépositaire de l'autorité paternelle.

Dès ce moment; madame d'Aran pria moins le bon Dieu, elle oublia sa Bible, elle délaissa sa tapisserie, elle sourit à ses gens, elle caressa son mari; son mari, aussi gai qu'elle, répondit à ses agaceries. Des appas qui pouvaient passer encore pour un hasard supportable, et que trois épais fichus dérobaient depuis des années à tous les yeux, eurent pour lui les charmes de la nouveauté. Les jésuites n'étaient pas encore inventés; mais on connaissait déjà certaine grâce efficace, dont la femme la plus réservée fait toujours un certain cas. Madame d'Aran avait la main très-belle; il est des circonstances où le devoir conjugal peut s'étendre un peu loin, et

le comte se trouva enfin en état de grâce. Madame d'Aran, bien sûre de lui, le quitte, et va, les yeux baissés et rougissant à demi, ordonner à sa femme de confiance de préparer la couche nuptiale, abandonnée depuis quinze ans à la poussière et à son chat favori. Il n'était pas impossible encore qu'un petit frère ou une petite sœur vînt dans neuf mois punir le fougueux Mendoce, et madame d'Aran caressait cette idée. Une fille surtout comblerait tous ses vœux ; elle ne ferait pas de sottises, elle lui tiendrait fidèle compagnie, et la piété filiale lui fermerait les yeux.

Le souper fut animé comme l'imagination des deux époux. Propos galants, petits soins, attentions fines, tout fut mis en usage de part et d'autre ; les domestiques étaient émerveillés ; d'Aran était étonné lui-même, et madame s'applaudissait de son ou-

vrage. Elle se frottait les mains, qu'elle regardait avec complaisance, et elle se promettait *in petto* d'en faire quelquefois encore des instruments de grâce efficace. Enfin on se met au lit, dans ce lit jadis le théâtre de plaisirs purs et multipliés, et qui va l'être encore, à la multiplicité près.

En effet, tout allait au mieux. La bonne comtesse avait déjà été heureuse, le comte touchait au moment de l'être, et sa laborieuse épouse le secondait de son mieux. Tout à coup........ crac, crac, crac..... une des barres de la couchette casse, elle entraîne le dossier; les deux colonnes de la tête se brisent, les colonnes du pied ne peuvent plus soutenir un ciel de six pieds en carré, elles rompent aussi. Les matelas étaient descendus assez mollement à terre; les époux s'étaient prêtés à une chute assez indifférente jusqu'alors, et le brave

d'Aran n'avait pas perdu les arçons; mais le dossier lui tomba sur la tête, le ciel du lit lui couvre tout le corps, et le tient cloué à son poste; madame d'Aran crie qu'elle étouffe, le comte d'Aran crie qu'il ne peut faire le moindre mouvement; et comment remuer sous un ciel de lit de bois de noyer à moulures d'or, entouré de grosses verges de fer qui supportent huit rideaux d'un point de Hongrie d'un quart de pouce d'épaisseur?

Les malheureux époux continuaient de crier, et eussent crié jusqu'à extinction de forces et de chaleur, si un fripon de page, qui les avait servis à table, et qui comptait sur une scène comique, n'eût été, après souper, écouter à la porte de la chambre nuptiale. Le bruit occasionné par la chute du lit, et les premières exclamations du comte et de la comtesse le mirent d'abord au fait; mais com-

ment entrer, lui qui devait être couché à l'autre extrémité du château, sans déceler sa petite curiesité, et s'exposer à être chassé? Il était plus simple d'aller avertir une des femmes de madame, avec qui il n'était pas mal, et qui trouverait peut-être un prétexte pour entrer chez sa maîtresse. Il cherchait, en tâtonnant, la chambre de sa belle, et sa belle, qui ne l'attendait pas cette nuit, s'était levée doucement, et était allée au bout de la grande galerie chercher un bel écuyer qui ne pouvait la venir trouver, parce que sa chambre n'était séparée de celles des autres femmes que par une mince cloison. Le page ne concevait pas où pouvait être sa maîtresse à pareille heure; il ne soupçonnait pas qu'elle eût, ainsi que bien d'aimables friponnes, l'art de mener deux intrigues de front. Il ne savait quel parti prendre; il allait, il

venait, et ses maîtres suffoquaient, victimes de ses irrésolutions. « Si du moins j'avais fini, disait le malheureux comte en haletant. Hélas! j'allais finir pour la seconde fois, reprenait la comtesse en mots entrecoupés : qu'il est dur d'être étouffé dans un semblable moment! »

Une demi-heure de plus, et ils l'étaient infailliblement; mais le Diable, qui aime les pages, leur souffle toujours quelque expédient. Le démon familier de notre espiègle lui suggéra d'aller mettre le feu à un tas de bourrées qui était dans le fournil, précisément au-dessous de la salle des pages. Il était tout simple alors de sonner la grosse cloche, de crier au feu, de mettre tous les gens sur pied, et de se faire un mérite d'avoir été le premier levé. A la vérité, ce moyen pouvait incendier tout le château; mais le Diable ne donne pas

un conseil qui ne soit une méchanceté.

Au tapage infernal que fit le page quand il eut allumé ses bourrées, il eût réveillé toute une armée. L'un courait, son haut-de-chausses à la main; celle-là, en se couvrant un sein d'une main, découvrait l'autre; celui-ci, pour se cacher le derrière, démasquait le devant. On allait, on criait, on se heurtait, on ne s'entendait pas; les fagots brûlaient toujours; madame était toujours écrasée par monsieur, qu'écrasait à son tour le fardeau qu'il portait.

Quand le page vit que les femmes ne s'occupaient que de leurs tétons, dont la plupart ne valaient pas la peine d'être cachés, il courut lui-même à la chambre des maîtres, car enfin ce ne peut être un crime que de sauver son seigneur de la grillade. Lorsqu'il vit leur situation diaboli-

que, il hurla, parce que personne ne l'eût entendu s'il n'eût fait que crier. Deux ou trois valets vinrent, et mêlèrent leurs hurlements à ceux du page : en un instant, palefreniers, écuyers, marmitons, filles d'honneur, filles suivantes, toute la maison est dans la chambre. Six hommes vigoureux enlèvent le bois de noyer, le fer et le point de Hongrie. Monsieur et madame respirent; mais dans quel état, grand Dieu, s'offrent-ils à tous les regards! Monsieur, pour s'ébattre plus voluptueusement, avait quitté sa chemise de laine, et la honte empêche madame de penser à sa position. Monsieur, enragé que le point conjugal paraisse au grand jour, court comme les autres par la chambre, et cherche de quoi se couvrir. Il veut arracher un juste, un fichu, une cotte, à quelqu'une des femmes, toutes se sauvent devant lui; il les

traite de folles, d'imbéciles, et il ne réfléchit pas qu'il est nu, et loin de cet état qui détermine quelquefois une femme à s'arrêter. Il continue de les poursuivre; elles s'obstinent à le fuir; il traverse une salle basse, il croit voir un vieux manchon sur le carreau, il le prend, monte, s'approche de madame, applique le manchon au point central, et madame se lève brusquement en poussant des cris affreux, et elle se met à courir comme les autres, précisément dans l'état où était Eve avant qu'elle pensât à la feuille de figuier, mais n'ayant pas les cheveux aussi longs que ceux de la grand'maman du genre humain.

Le comte la regardait avec étonnement, et ne concevait rien à la conduite de ce modèle de chasteté. Il ne savait pas que ce qu'il avait pris pour un manchon était un hérisson qu'il

avait saisi par la tête, et dont les pointes avaient chassé la pudeur jusqu'au fin fond de sa grotte rosée.

Lorsqu'on parvint à s'expliquer et à s'entendre, car c'est toujours par là que se termine le désordre le plus extraordinaire, lorsque chacun eut caché, tant bien que mal, ce qu'on montre avec tant de répugnance ou avec tant de plaisir, lorsqu'on eût humecté avec de l'eau-de-vie de lavande les piqûres multipliées qu'avait faites le bien innocent hérisson, on s'aperçut que le feu avait gagné la salle des pages. On s'empressa pour l'éteindre, mais comme on n'avait ni administration des eaux, ni pompiers, ni sceaux de cuir, ni échelles pour les incendies, toute l'aile brûla, avec trente pauvres mules qu'on oublia dans l'écurie qui touchait au fournil, et tout le château eût brûlé sans doute, si les gros murs de l'aile incendiée,

déjà très-vieux et soutenus debout par les poutres qui portaient les planchers, ne se fussent écroulés d'eux-mêmes, et n'eussent en grande partie étouffé le feu. Il ne périt sous les décombres que sept palefreniers. On donna de petites pensions aux veuves de ceux qui en laissaient, et on ne s'occupa plus des maris, qui en effet n'étaient que des roturiers, qu'on appelait alors des *vilains*.

Pour le page qui avait sonné le tocsin, à qui monsieur et madame croyaient devoir la conservation du reste de leur château, et à qui ils devaient en effet de n'être pas morts de suffocation ; il fut élevé au grade d'écuyer, et admis à la familiarité du maître.

Cependant un lit cassé, un enfant manqué, le papa contusionné, la maman lardée, une aile brûlée, etc., étaient autant de présages funestes

auxquels s'arrêtait péniblement madame d'Aran, et qui furent justifiés par l'événement. Le courrier revint le lendemain du château de Cerdaigne, et rapporta que le comte, ami ardent et esclave de sa parole, était parti la veille pour courir après son gendre; qu'il n'avait laissé chez lui que le nombre de gens nécessaire à la garde de son manoir; qu'il s'était réservé la Castille neuve, jaloux de prouver son zèle en cherchant Mendoce dans la province la plus éloignée; et le courrier observa qu'avant qu'il eût pu le joindre, le jeune seigneur aurait peut-être pris congé du bon châtelain Gonzalve.

Le comte d'Aran sentit tout cela, et bien que moulu par son ciel de noyer doré, bien que tourmenté par sa jambe goutteuse qui le dardait fréquemment, il monta, en soupirant, dans sa litière, et se fit porter à petites

journées chez Gonzalve, ce qui donna le temps à l'ange Gabriel de répéter tant que le jeu plut à lui et à la brune Marie.

Vous avez vu comment Mendoce a esquivé la férule paternelle, comment le traître Trufaldin l'a suivi, comment on se mêla d'abord pour rendre la connaissance à la Vierge, et ensuite pour avoir du plaisir; mais, ce que vous ne connaissez pas, et ce que je dois vous apprendre, car je n'ai rien de caché pour vous, c'est que le bonhomme Gonzalve et le sage d'Aran avaient été tâtonnés par de jolies petites menottes qui s'étaient vîte retirées en trouvant une barbe épaisse, un gros ventre, et un haut-de-chausses vide. D'Aran, qui n'avait plus l'esprit tourné à la plaisanterie, criait à Gonzalve de faire monter ses convives à cheval ou à mule, et de les mettre à la poursuite de son fils.

Gonzalve, qui ne se doutait pas que d'Aran fût le père de l'ange Gabriel, et qui était bien aise de profiter aussi des ténèbres, n'écoutait pas le seigneur Catalan. Le Seigneur Catalan, las de crier en pure perte, rentra comme il put au château, appela en vain ses gens et ceux de Gonzalve, qui tâtonnaient aussi de leur mieux; il parcourut vingt ou trente salles ou chambres; ne sachant enfin à qui s'adresser, et pressé du besoin de se reposer, il se déshabilla et se coucha dans un lit assez beau, après avoir poussé la porte et fermé le pêne d'une serrure saillante.

Gonzalve, beaucoup moins sage que lui, restait dans la foule, tâtait partout, était bien reçu d'abord, et entendait avec un dépit mortel la jeune ou vieille déité s'éloigner de lui en riant aux éclats. Jaloux de jouer son rôle tout comme un autre,

il glisse son poignard dans son haut-de-chausses, en fait passer le manche par la brayette, et le fait prendre effrontément à la première dondon qui se présente. La dame enchantée ne pousse pas plus loin ses recherches; Gonzalve, très-gascon sur l'article, veut que la méprise lui fasse honneur, il se nomme, et pousse l'aventure à bout. La dame se sent inondée au visage, aux cuisses, à toutes les parties nues, et ne conçoit rien à cette immersion qui ne devait pas être extérieure. C'est que le bon Gonzalve n'était pas absolument maître de ses voies urinaires, et certaine évacuation s'opérait d'un côté, pendant que manche du poignard jouait au *remplaçant* de l'autre. La dame trouve un pli de sa robe chargé de quelque chose dont la limpidité annonçait de la supercherie; elle démonte son écuyer, et se sauve dans un autre

coin. Elle éprouve bien quelqu'embarras dans sa marche, mais elle l'attribue aux exercices répétés de la nuit.

Un cavalier la saisit. Son menton est à peine couvert d'un léger duvet, ses formes masculines ont encore les contours gracieux de la jeunesse : il couvre de baisers le plus beau sein du monde, la nature et la force de son imagination font le reste. Il culbute sa donzelle, se présente en vrai brave, recule, et court en criant partout qu'il y a conspiration contre le sexe masculin, et que les femmes viennent de se mettre des éperons...

Aussitôt tous les hommes s'arrêtent, les femmes se relèvent et crient à la calomnie. Les valets, qui craignent d'être éperonnés par telle ou telle comtesse, courent chercher des flambeaux ; l'ordre se rétablit aussitôt : « Que diable ! s'écria le chevalier

blessé, je ne sais qui c'est, mais je n'ai pas calomnié : si la dame est si sage, elle pouvait se retirer de la foule, et il n'était pas nécessaire, pour prouver sa vertu, qu'elle me fît une boutonnière au ventre.

« Seigneur, lui dit Séphora, il est possible que, pendant que nous étions dans les ténèbres, une de nos filles suivantes..... — Je ne sais si elle est maîtresse ou suivante, mais c'était la septième à qui je faisais la cour, et je me présentais assez bien à celle-ci pour qu'elle ne me jouât pas un tour de cette espèce.—La sixième, la septième, reprit Séphora d'un petit air prude! vous avez rêvé cela, seigneur, ou vous seriez donc le seul pour qui on ait eu des bontés, ce qui n'est pas présumable. Voyez si ces chevaliers parlent de quelque chose. — Corbleu! madame, s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils n'ont pas trouvé

de femmes éperonnées. — C'en est trop, seigneur Gonzalve, on perd votre maison d'honneur ; le combat à outrance, voilà le noble moyen d'imposer silence à ce malencontreux chevalier. »

Gonzalve aimait beaucoup sa vie casanière ; il ne s'était jamais battu, et ne se souciait pas de commencer : « Venez, madame, venez, disait-il, que je vous parle en particulier. » Et pendant qu'il la tirait à l'écart, qu'il lui représentait qu'il était ridicule de jouer sa vie contre un préjugé, qu'il se serrait contre elle pour lui parler plus bas, qnelque chose d'aigu lui entra dans la cuisse, et lui fit faire un saut de six pieds. Séphora, déjà intriguée par les plaintes du chevalier, ne sachant à quoi attribuer le saut de son mari, et se sentant coupable de quelques peccadilles nocturnes, laisse Gonzalve geindre et

prendre le parti qu'il voudra. Elle regagne le château, clopin-clopant, monte à sa chambre, tire la clef, ouvre sa porte, la referme, se déshabille seule et sans lumière, pour la première fois de sa vie, et se jette dans son lit, espérant trouver le repos dont elle avait tant besoin. Un cri perçant part à ses oreilles, un animal, quel qu'il soit, saute par-dessus elle et renverse tous les meubles, en répétant vingt fois : *Je suis mort.*

C'était le comte d'Aran, qui, ne connaissant pas la distribution des appartements, s'était fourré dans la couchette de Séphora ; c'était le diable de poignard, dont la pointe lui était entrée dans la fesse, qui le faisait sauter comme un chevreuil. Séphora, plus étonnée que jamais de ce troisième accident, s'inspecta d'un tour de main, et trouva que sa difficulté de marcher, attribuée mal à

propos à un exercice forcé, était l'effet de ce chien de poignard, qui s'était glissé là sans qu'elle sût comment. La présence d'un être quelconque l'autorisait à appeler; elle ouvrit sa fenêtre sous ce prétexte, mais son but principal était de jeter le poignard dans le fossé fangeux du château, sauf à laisser trouver les causes de tant de blessures par les gens qui ont assez d'esprit pour tout expliquer.

On avait conduit dans une salle basse le chevalier qui avait une boutonnière au ventre. Il jurait, pendant qu'on le pansait, que s'il connaissait la donzelle, il tuerait son père, son mari, ses frères et tous les mâles de sa lignée. Pendant qu'il se répandait en menaces, on amena dans la même salle Gonzalve, qui traînait sa cuisse, qui ne pensait plus à son poignard, qu'il croyait perdu. Il était loin de

s'imaginer qu'il l'eût planté à sa femme elle-même, qui lui avait paru bien plus séduisante lorsqu'il l'avait prise pour la femme d'autrui. Vous savez la chanson : *On veut avoir ce qu'on n'a pas, etc.* On était monté aux cris de Séphora, et on amena encore dans cette salle le malheureux d'Aran, tenant sa fesse à deux mains, protestant qu'il ignorait comment il avait été blessé, mais assurant qu'il n'avait vu ni armes ni éperons à madame dont il se repentait bien sincèrement d'avoir pris le lit par méprise.

Tous les hommes se rassemblèrent insensiblement dans cette salle; chacun donnait son avis sur cette aventure; on déraisonnait à qui mieux mieux : Gonzalve voulut émettre son sentiment tout comme un autre : « Messieurs, dit-il, messieurs, je vois ici un miracle. » Le lecteur rit peut-être de l'idée de Gonzalve. Hé

bien, monsieur le lecteur, ses auditeurs ne rirent pas du tout : c'était le temps où on commençait à faire liquéfier tous les ans le sang de saint Janvier à Naples, où on montrait en France la sainte Ampoule, que le Saint-Esprit avait incontestablement apportée dans son bec pour le sacre de nos rois; c'était le temps où on montrait ailleurs le prépuce de Jesus-Christ, et nous avons vu de nos jours le diacre Pâris faire des cabrioles dans le cimetière de saint Médard, sans avoir eu de longtemps l'envie d'en rire. Nos Aragonais ne rirent donc point, et ce n'est pas étonnant; mais la première donnée de Gonzalve demandait des développements qu'il s'empressa de donner : « Messieurs, reprit-il, c'est sans doute une œuvre méritoire que d'avoir représenté d'une manière sensible le saint Mystère de la Conception. Le ciel, tou-

ché de cet hommage nouveau, a voulu qu'à l'avenir madame fût pure comme la mère du Sauveur, qu'elle a rendue visible à vos yeux; il a frappé et il frappera sans doute à l'avenir tous les hommes qui l'approcheront de trop près, comme il a frappé de mort subite les Philistins qui osèrent mettre la main sur l'arche sainte. Pour moi, je jure que dès ce moment je renonce à mes droits de mari. » Le bonhomme ne promettait rien que de très-facile à tenir.

Les uns s'écrièrent hautement que son explication était toute naturelle; quelques mécréants, car il y en a partout, doutaient un peu que le ciel lui-même eût perforé un ventre, une cuisse et une fesse, mais ils se gardèrent bien de dire ce qu'ils en pensaient, parce qu'ils savaient que des chrétiens d'une foi robuste, mutilent, brûlent, tuent ceux qui ne

sont pas de leur avis. Le chevalier donna pourtant à entendre que Séphora n'était pas de moitié dans le châtiment que lui avait infligé le ciel, et qu'il concluait de ses manières accortes qu'elle ne désirait pas qu'il fût puni aussi cruellement, « Comment donc, je le crois, reprit Gonzalve ; madame est la douceur même, et je suis sûr qu'elle est désespérée de tout ceci. Pauvre petite mignonne, il t'en coûtera de renoncer aux caresses conjugales; mais, semblable à l'église tu abhorres le sang, et tu ne consentirais pas à répandre le mien une seconde fois. »

Qu'arriva-t-il de tout ceci ? que les chevaliers et leur suite s'en allèrent chez eux, après avoir épuisé les provisions du château ; que d'Aran remonta dans sa litière avec une emplâtre au derrière, et retourna chez lui plus affligé que jamais; que Silvia

abandonnée à elle-même, s'attacha exclusivement à Gonzalve; que Gonzalve, persuadé que nul homme ne pouvait approcher sa femme sans avoir un trou au ventre, renvoya ses duègnes, la laissa aller partout, et recevoir chez elle qui lui plaisait; que la petite femme, qui avait pris goût à la chose, renia sa patrone, et suivit le sentier battu par Madeleine pécheresse; qu'elle se trouva grosse sans que Gonzalve sût comment, ni elle non plus; car enfin, disait-elle, aucun de ceux que je vois n'a de trou au ventre; et c'était très vrai; que Gonzalve enfin, persuadé que le Saint-Esprit s'était encore mêlé de cette affaire attendit avec la dernière impatience la naissance de cet enfant, qui devait être pape pour le moins... mais cette fois la sainte Vierge accoucha d'une fille.

Il y avait de quoi dérouter la con-

fiance la plus opiniâtre, et Gonzalve ne voulut pas démordre de son opinion. On se moqua de lui, et vous vous en moquez peut-être aussi : hé bien! tous les railleurs eurent tort, cette fille fut cette fameuse papesse Jeanne qui a fait tant de bruit de son vivant, et qui fut cause, après sa mort, que le pape nouvellement élu est mis sur une chaise percée, pour constater qu'il a en effet les pièces dont il a promis à Dieu de ne se servir jamais.

FIN DU TOME SECOND.




a39003 009488502b